

LES CAHIERS DROMOIS

N° 16

(ANNEE 2004)



ACADEMIE DROMOISE
LETTRES, SCIENCES et ARTS

**ACADEMIE DROMOISE
des
LETTRES, SCIENCES et ARTS**

**CAHIERS DROMOIS
N° 16
(Année 2004)**

*En couverture : le dessin de notre talentueux confrère Yvon TARDY évoque : Les SCIENCES, (en haut à gauche)
Les LETTRES (en bas à gauche), Les Arts avec la Peinture et la Musique (à droite en haut et en bas)*

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

- SOMMAIRE -

Une nouvelle en guise de préface :	5
Le Rabat <i>par Alain Balsan</i>	
Un poème :	
Montagnes d'Ardèche <i>par Yvonne Lançon-Fargier</i>	10
Un grand peintre drômois : André LHOTE	
<i>par Guy Marandet</i>	
I - Du chevalet à l'écritoire : itinéraire d'artiste	11
II - L'Académie André Lhote à Paris.	35
III - L'Académie d'été à Mirmande	37
IV - Bibliographie	41
Quelques pages d'histoire drômoise :	
La production de soie à Romans au XVIII ^e siècle -	
<i>par Laurent Jacquot</i>	43
Quand Savasse rivalisait au moyen âge avec Montélimar –	
<i>par Jean Durand</i>	47
Vincent d'Indy, Impressions, souvenirs -	
<i>par Yvonne Lançon-Fargier</i>	51
Quelques pages d'histoire par des Drômois :	
Henri ROL TANGUY, éternel combattant de l'idéal –	
<i>par Jean Lovie</i>	57
Le facteur humain - <i>par Frédéric Morin</i>	69
Sciences et Philosophie :	
A propos du prétendu réchauffement global et de la disparition programmée des glaciers alpins	
<i>par le Professeur Robert Vivian, Glaciologue</i>	87

Sens et non-sens de la douleur - <i>par le Docteur Jacques Sarano</i>	101
Petite histoire de la Coelio-chirurgie - <i>par le Docteur Edmond Estour</i>	111
Des contes... :	
Trafic de whisky en Mer Rouge - <i>par Freddy Tondeur</i>	123
Le jour où l'usine atomique s'est désintégrée ! - <i>par Jacques Delatour</i>	133
Rêveries divagatoires sur le Rhône...Le Rhône – <i>par le Docteur Michel Planas</i>	139
Histoire du petit Pouzin - <i>par Marcelle Gambus</i>	143
Hommages à :	145
Henri CHOSSON	
Maurice DAMEZ	
Rambert GEORGE	
Georges ROUX	
Isabelle VALLENTIN du CHEYLARD	
Liste des membres Fondateurs	150
Liste des membres de l'Académie Drômoise	153

Ce bulletin a été réalisé par :

Alain Balsan et Jean Berthon

Son impression n'a été possible que grâce au :

Conseil Général de la Drôme

Que nous remercions

LE RABAT

Nouvelle
[en guise de préface]

par Alain Balsan
Président de l'Académie drômoise

J'étais au tribunal, mais ce n'était pas le mien, dont je connais les moindres recoins. La salle, qui ressemblait à une gravure de Piranèse, était baignée d'une lumière verdâtre, incertaine et étrange, qui ne permettrait pas, à coup sûr, la lecture des notes de plaidoirie. D'ailleurs, celles que j'avais sous les yeux étaient couvertes de caractères cyrilliques. Loin du banc des avocats, sur une très haute estrade, une sorte de *minbar* étonnamment sculpté, un magistrat, fardé de blanc, terminait un réquisitoire d'une voix éraillée. Ce visage long et froid, en lame de couteau, me frappa et je le reconnus, soudain. C'était celui d'un substitut que j'avais affronté au tout début de ma carrière, alors que je plaçais au pénal des commises d'office. Comment pouvait-il encore être là après trente-cinq ans ?

J'étais en robe, mais je m'aperçus que je n'avais pas de rabat.

– Envoyez votre rabat par *Colissimo* au greffe, il arrivera avant votre plaidoirie, me glissa un confrère que je n'avais pas remarqué, assis à côté de moi.

Je n'eus guère le temps de m'interroger sur l'étrangeté de la réflexion. Le représentant du ministère public s'emballait.

– Ainsi, Messieurs, une cinquantaine d'hommes et de femmes osent encore consacrer leurs loisirs à la culture, exposait-il. Est-il décent, aujourd'hui, dans notre société où meurent de faim des millions d'êtres humains, où, tout proches de nous, à notre porte même, des enfants sont maltraités, des vieillards oubliés, des sans-logis sont retrouvés raidés de froid l'hiver, est-il décent, disais-je, que quelques nantis disputent en toute tranquillité et impunité de questions d'art, d'histoire, de littérature ou de science ?

Je l'écoutais, médusé, mais m'efforçai de reporter mon attention sur l'affaire que j'étais venu plaider : une question, très technique, de bail emphytéotique. Mais où était donc mon dossier avec la jurisprudence et toute la doctrine que j'avais patiemment collectée ? Ma serviette n'était pas là, près de moi. J'étais sûr, pourtant, d'avoir vérifié avant mon départ qu'elle m'accompagnait, comme je le fais toujours avant de faire démarrer ma voiture ; j'ai même, dans une des poches, un rabat de rechange, on ne sait jamais...Pas de serviette, pas de dossier, pas de rabat, comment allais-je plaider ?

Le procureur haussait le ton qui devenait désagréablement acide.

– Il est grand temps, Messieurs, de mettre un terme à une situation d'une totale anormalité, et je devrais même dire d'une totale a-mo-ra-li-té, scandait-il en détachant bien les syllabes pour mettre en valeur l'à-peu-près dont il semblait assez fier.

La cour, mais c'était plutôt le tribunal, je n'en étais plus très sûr, semblait n'accorder aucune attention à ce réquisitoire ; un assesseur contemplait avec complaisance les ongles de ses deux mains, le président échangeait des propos avec sa voisine, la greffière tapait sur un ordinateur avec application. Comment savoir si j'étais bien à la cour ? Si, au moins, j'avais un dossier, j'y verrais le nom de l'avoué mais je n'avais toujours ni dossier ni rabat.

Le procureur terminait.

– Ces gens là, Messieurs, seraient plus utiles à œuvrer dans les domaines social ou humanitaire. Puisqu'ils ont du temps, qu'ils le consacrent à des préoccupations moins vaines. Je suggère à titre de peine principale, pérora-t-il, l'interdiction définitive de l'Académie drômoise de poursuivre ses activités et à titre de peine accessoire et complémentaire, par application de l'article 3575 du code pénal, la destruction de toutes ses publications passées, présentes et à venir...

Je fus frappé de stupeur. Je me retins pour ne pas hurler que l'article 3575 n'existait pas, que c'était bien la preuve que ce procès était ridicule, un artifice. Mais une autre certitude s'imposait : j'assistais là au procès de l'Académie drômoise sans que je n'en aie rien su, personne ne m'ayant prévenu ! Déjà, le procureur s'asseyait avec précaution, visiblement satisfait de sa prestation.

– C'est à vous ! Pour le rabat, vous pouvez aussi l'envoyer par *mail*, me soufflait mon voisin, qui n'avait rien perdu de la harangue, et qui me poussait du coude.

Comment ça, c'était à moi ? J'étais venu plaider une affaire de cautionnement, ou plutôt d'action récursoire. En fait, je n'en savais plus rien. D'ailleurs je n'avais pas de dossier. Et toujours pas de rabat.

Je me levais, car il le fallait. N'avais-je pas imprudemment accepté de présider l'Académie drômoise ? Je me devais d'improviser, même² si on m'avait un jour démontré que les improvisations se préparent longtemps à l'avance.

– Monsieur le Président, Madame, Monsieur... J'arrêtais là ma litanie, ne sachant toujours pas si je plaçais devant la cour ou devant le tribunal, tant pis pour les titres.

La culture étant depuis toujours considérée comme un moyen d'élévation de l'homme, je ne sais point de civilisations, point d'idéologies, qui aient jamais osé instruire son procès. Je ne connais aucune religion qui n'ait, bien au contraire, intimement mêlé la philosophie, la poésie, l'art et l'histoire à ses rites. Les seuls, rares, régimes totalitaires qui ont bien malencontreusement voulu éradiquer la

culture ont tous été unanimement condamnés et sont marqués à tout jamais d'opprobre. Suis-je ici devant une caricature de tribunal, êtes-vous des *khmers rouges* ?

Je marquais un temps, pour reprendre mon souffle. J'observai que l'assesseur avait subitement cessé de s'examiner les ongles ; le président et sa voisine m'observaient, l'œil rond. Allais-je être interrompu pour insulte à la juridiction ? Je voyais déjà tout le profit que je pourrais tirer d'une telle situation, encore que pour ce qui était des khmers rouges, il me serait difficile de soutenir une polémique.

Mais rien ne se produisit, et je dus poursuivre.

– Pourquoi la destruction d'une bibliothèque, à Ephèse ou à Alexandrie, est-elle unanimement considérée comme une grande catastrophe de l'histoire du monde civilisé ? Pourquoi la pratique des *autodafès* est-elle synonyme de honte et répugne à tout historien ?

Tout à trac, j'évoquais les peuplades les plus primitives, les plus frustes, où l'art est omniprésent, les peintures rupestres, la musique africaine, la sculpture bantoue. Je concédais que le *rap*, les *tags*, pouvaient être considérés aujourd'hui comme procédant de la culture. Je jetais un coup d'œil vers le procureur, qui s'était définitivement renfrogné à l'évocation des khmers rouges.

Je plaidais, plaidais. Je brûlais de démontrer que la culture, sous toutes ses formes, des plus anciennes aux plus récentes, est un besoin vital pour l'homme, comme le boire et le manger et que vouloir l'en priver est monstrueux, contre nature et criminel.

Les exemples abondaient, se succédaient tout naturellement et se bouscuaient, même. Je citais pêle-mêle le divin Mozart, le génie de Victor Hugo, les primitifs flamands, les opéras italiens. Je passais de l'architecture romane au puissant baroque. Je mélangeais tout, les époques, les genres, les styles. J'évoquais les philosophes, les poètes.

– Retenez, Messieurs, dans votre appréciation des faits que Gaston Berger a écrit sans être contredit par quiconque : “ Si l'histoire a une valeur de culture,

c'est parce qu'elle retrace le long et douloureux effort des hommes vers plus de bonheur, et, parfois, vers plus de justice”.

Tout à coup, je m'aperçus que mon déluge verbal n'intéressait personne : le procureur feuilletait ostensiblement un album de dessins aux couleurs criardes ; le siège de la greffière était vide et je ne m'étais pas aperçu de sa fuite ; les trois magistrats s'entretenaient maintenant à voix haute et riaient sans retenue.

– Le *Marsupilami* qui semble captiver Monsieur le Procureur est une forme d'art, osai-je. Le trio que vous formez, Madame, Messieurs, a souvent inspiré Daumier, un grand artiste qui peignait, sculptait et dessinait avec un talent égal. Je ne frisais plus l'insolence, je m'y complaisais. Mais rien ne ferait sortir la juridiction de son indifférence lointaine. Je décidai d'en finir malgré l'amertume d'avoir encore tant et tant à dire.

– Je ne sais plus qui a écrit, Messieurs, que la culture “c'est ce qui transforme une journée de travail en une journée de *vie*”. Tous les membres qui composent l'Académie drômoise n'ont pas d'autre ambition que de contribuer à cette tâche et ils y parviennent dans la mesure de leurs moyens et en toute humilité.

C'est en me rasant que je m'aperçus que mon rabat, parfaitement empesé, était bien à sa place, sous mon col.

– Affaire suivante ! se borna à articuler le président.

Je fus, une fois encore, pétrifié. Affaire suivante ? Mais qu'advenait-il de celle pour laquelle je venais de plaider avec tant d'énergie ? Pas de jugement sur barre, pas de date de délibéré ?

Je luttai un temps contre l'impression d'un réveil imminent qui s'imposait désormais à moi. En délaissant mon rêve, je ne connaîtrais jamais le résultat de mes efforts.

Montagnes d'Ardèche

Poème de **Yvonne Lançon-Fargier**
Membre Fondateur & Membre Emérite

Montagnes d'Ardèche, souvenirs de mon enfance
Paysage de mes premiers rêves, de mes premiers émois.
Je me sens si près de vous, formée de tous vos contraires
Vous passez vite de l'ombre à la lumière
Votre ciel est une vivante palette.

Mon âme est semblable à vous
Tantôt heureuse, prête à éclater
Comme un bourgeon trop mûr,
Tantôt sombre comme vos jours d'orage,
Un rien la fait tressaillir de joie,
Un autre la plonge dans la tristesse,
Pauvre cœur sensible !
Parcouru de tant de sentiments divers
Souvent las, mais toujours en éveil
Rebuté quelquefois, mais debout toujours
Et à qui on ne fait jamais appel en vain.

Extrait de l'ouvrage de Yvonne Lançon-Fargier : « POEMES »

André LHOTE

par Guy Marandet

I-Du chevalet à l'écritoire : un itinéraire d'artiste

André Lhote est né à Bordeaux le 5 juillet 1885. Son père était fonctionnaire de la ville, administrateur de cimetière, sa mère brodeuse professionnelle. Dès son plus jeune âge il lui dessinera souvent des modèles de lettres entrelacées. Lorsqu'il a douze ans, après son certificat d'études, son père lui fait quitter l'école communale et le place chez un voisin, monsieur Combaterre, fabricant de meubles, qui a une vingtaine de compagnons, afin qu'il apprenne la sculpture sur bois. L'année suivante, il entre à l'école municipale des Beaux-Arts de Bordeaux, dans l'atelier de sculpture décorative. Il n'y reste pas longtemps dira-t-il plus tard, rebuté par le néo-classicisme de l'école. Il préfère l'atelier "Combaterre".

L'environnement bordelais

A quinze ans il sculpte des pieds Louis XV pour des ébénistes, des frontons de buffet Henri II, des mascarons, les ébénistes ne badinant point avec les gouges ! Il s'en souviendra toute sa vie, seul le bois flotté peut créer des fantasmes.

Ses parents l'emmènent à Paris. Ne disposant que de peu de temps, il n'y voit guère que la peinture d'Albert Besnard et d'Henri Martin, ce qui ne l'étonne guère. A Bordeaux, il peint le dimanche, va visiter les églises, émerveillé par la couleur des vitraux. A dix-huit ans, en 1903, il va faire un séjour dans la famille de son père. Il est étonné par la campagne nivernaise qu'il découvre dès quatre heures

du matin, à la recherche d'un beau paysage. Quel plaisir de peindre en plein air ! L'année suivante, il pourra participer pour la première fois à une exposition du «groupe d'émulation artistique de Nevers ».

Le 18 août 1905, il termine son service militaire, car il avait devancé l'appel. Il est versé dans l'armée auxiliaire et sera ultérieurement réformé pour troubles de la rétine. Il a vingt ans, abandonne l'atelier de fabrication de meubles après huit années de sculpture. Il quitte le domicile familial, car ses parents doivent bientôt déménager lors de leur retraite, étant dans un logement de fonction. Ses parents ne veulent pas qu'il se consacre uniquement à la peinture. Il s'installe dans les greniers d'une vieille demeure du XVIIIe siècle avec deux camarades. Il lui faut vivre. Il va donner des leçons de dessin et de peinture, faire des cadres sculptés, de la gravure sur bois et réparer des objets divers vermoulus pour 75 centimes par jour.

Ce dont les critiques ne parlent point, c'est de son environnement urbain à Bordeaux qui, pour moi, est fort important : il a, en effet, sous les yeux dans toutes les rues avoisinantes de son grenier, des trésors qui viennent compléter ses connaissances de sculpteur sur bois, il s'agit du fer forgé. Balcons et balconnets, protégeant les balcons, hérissons faits de feuilles d'artichauts, consoles à chardons, balustres avec des guirlandes de feuillage, toute la flore est présente. Parfois le goût à la grecque avec des formes courbes qui se butent sur des angles droits ont de quoi séduire André Lhote, en lui démontrant, de façon magistrale, qu'il est dans la bonne voie. Autour de lui est présente toute la panoplie des richesses du XVIe au XVIIIe siècle dont il retiendra l'esthétique si satisfaisante : cette organisation des droites et des courbes que l'on retrouvera dans ses dessins et dans ses peintures.

Le goût du rythme qu'il a acquis manuellement, lui donne une lecture immédiatement ordonnée de toute chose, transposée sur le papier ou sur la toile. Ne dira-t-il pas en 1947 dans l'ouvrage que Jakovsky lui a consacré : « C'est probablement à force de cerner méticuleusement des feuilles d'acanthé de l'extrémité du ciseau, que je dois ce goût de la précision du dessin, qui me fait

parfois tomber dans une certaine sécheresse qu'on m'a beaucoup reprochée». Beaucoup plus tard, il découvrira un livre allemand consacré à la croissance des plantes, les variations étonnantes des spirales naturelles, les unes gauchères, les autres droitières, et la géométrie secrète de leur développement...

Désiré Maisonneuve, brocanteur

Dans *Peinture d'abord* édité en 1942, André Lhote décrit sa rencontre avec Désiré Maisonneuve à Bordeaux : « En 1906, dit-il, je n'avais comme protecteur qu'un nommé D.M. dont les cartes de visite affirmaient qu'il était "Reconnu maître mosaïste par le roi d'Italie ", rencontré en cette ineffable place Mériadeck qui charriait alors des trésors artistiques, meubles, bibelots, livres, fétiches et masques nègres dont les prix quoique extraordinairement bas demeuraient pour moi inatteignables ».

André Lhote voit donc, avant Derain, les masques nègres puisque les transports maritimes avec l'Afrique se font par Bordeaux, mais l'influence de ces masques ne se verront guère dans ses recherches. « Désiré Maisonneuve, nous dit-il, possédait à l'état pur l'amour de la peinture. Ce goût qui n'a rien à faire avec la culture, ni avec le culte du passé et est comme un flair spécial, une sorte de finesse qu'on peut rencontrer chez des êtres fort simples et dont sont dépourvus pas mal d'intellectuels et de gens distingués. Bref, Maisonneuve me donnait en échange d'une pochade, un masque de la Côte d'Ivoire ou un fétiche pahouin ». J'ajouterai que Maisonneuve était un ancien marin qui avait rapporté des tropiques des coquillages extraordinaires avec lesquels il faisait des masques. En avril 2003 lors de la vente André Breton, figurait un masque de celui-ci représentant la reine d'Angleterre, estimé entre 40 et 50 000 euros.

Gabriel Frizeau (1870-1938) , un collectionneur averti

Depuis plusieurs années déjà, Maisonneuve lui avait dit : « Il y a un maboul qui collectionne ça, tu devrais lui montrer ta peinture ». Désiré Maisonneuve va donc présenter André Lhote à l'unique collectionneur d'art de Bordeaux : Gabriel Frizeau. Gabriel Frizeau est viculteur et avocat. Il invite chez lui André Lhote qui a 21 ans. Ce dernier est étonné de voir accroché dans le grand bureau des œuvres de Gauguin et d'Odilon Redon. Il admire ainsi cinq Gauguin : *l'homme qui conduit un cheval dans la forêt* , deux *baigneuses de Tahiti*, un dos de femme étendue, un *paysage de Bretagne* de 1894 et la fameuse toile : *Que sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?* (aujourd'hui au Musée de Boston). André Lhote va donc copier ces Gauguin dans les semaines qui suivent. « J'étais fauve d'instinct », dira-t-il.

Gabriel Frizeau est intéressé par sa peinture et lui achète deux toiles. Il va devenir son irremplaçable bienfaiteur, lui permettant d'acheter de quoi peindre, d'aller à Paris voir des expositions, des galeries, lui demandant d'aller chez des marchands, d'examiner des Gauguin à acheter et de lui donner son avis sur la valeur esthétique de ceux-ci, en vue d'en acquérir ou de faire des échanges. Gabriel Frizeau a une bibliothèque considérable, lui prête des livres, des grands classiques à Mallarmé. Il lui présente ses amis : Francis Jammes, Odilon Redon, André Gide, Paul Claudel, Alexis Léger (Saint-John Perse) et Jacques Rivière.

Cette relation, devenue amicale, sera très importante. La lecture de la correspondance en témoigne. Dans une lettre, Gabriel Frizeau lui écrit : « Je comprends l'harmonie de vos toiles mais je ne saisis pas toujours le dessein du dessin. Je veux dire l'ordre générateur, la suite du discours. C'est un chant, mais je ne saisis que la musique, les paroles m'échappent ».

A vingt deux ans, en 1907, il peint un autoportrait et quelques portraits (comme ceux de la famille Rebeyrol), qui lui permettront de vivre. Il exécute des

monotypes, va copier Rubens et Delacroix au Musée, dessine et peint ses premiers bateaux sur le port : des transbordements de marchandises lui permettent de d'emplir sa besace d'arachides et de noix de cacao tombées sur le sol, de quoi s'alimenter !

Refusé l'année précédente au Salon des Girondins de Bordeaux, il présente en 1907, une toile bien construite et sage en couleurs *Lys et choux*. Elle est admise, il l'a signée sous le pseudonyme de « Somoff » ! Du coup il signera quelques œuvres sous d'autres noms.

Expositions à Paris et relation avec Jacques Rivière

De passage à Bordeaux, le substitut Joseph Granié (procureur au tribunal de Périgueux, puis à Paris), collectionneur et mécène, admire la toile exposée et lui achète *La plage*. Sur ses conseils, Lhote va exposer à Paris au Salon d'Automne trois toiles : *Jardins au soleil*, *Ombelles* et *Coin de jardin botanique*. Les critiques Charles Morice et André Salmon remarquent son envoi. A ce même Salon d'Automne, il découvre l'hommage à Cézanne, mort l'année précédente : 56 œuvres exposées. Quelle surprise ! Il se rend compte immédiatement de la clairvoyance de Cézanne et de ce qui l'éloigne de la grande platitude colorée de Gauguin. En décembre, visitant le Musée du Louvre en compagnie de Jacques Rivière, ce dernier lui présente Henri Fournier (Alain Fournier en littérature).

Une correspondance importante entre André Lhote et Jacques Rivière, éditée, permet de suivre la pensée picturale de chacun d'eux. De Bordeaux, le 28 novembre, il écrit à Jacques Rivière une très longue lettre où il lui signale son inquiétude : « Je pense beaucoup à l'énormité de ma tâche et l'impossibilité où je suis de la mettre en pratique, j'essaie d'approfondir toutes les préoccupations du rythme, des volumes et du ton ... le rythme est l'élément le plus pur et le plus naturel de la beauté et la découverte incessante que j'en fais me donne comme le vertige ... ». Réponse de Jacques Rivière le 6 décembre « ...vos pensées sur le

rythme sont très justes ; les termes dans lesquels vous les exprimez m'engagent à appeler votre attention sur ceci : le rythme est naturel, il ne faut pas l'imaginer, l'inventer, il faut le percevoir dans ce que l'on voit et le suggérer sans presque l'exprimer... ».

André Lhote à Jacques Rivière, le 13 décembre : « J'imagine volontiers que les mauvais artistes sont ceux qui voient la nature sans étonnement, convaincus de sa légitimité ; qu'elle ne pouvait être autrement et qu'elle n'est que ce qu'ils en appréhendent avec les yeux et les mains. Les misérables ! ». Jacques Rivière écrit à Frizeau : « Cézanne lui aura fait du bien en le dépouillant de son impressionnisme et en lui apprenant la grande peinture ».

1908, le 2 février, il écrit à Jacques Rivière qu'il adopte une nouvelle méthode de travail, qui est de recommencer une toile terminée. Il constate que son œuvre est dix fois plus belle que la première et plus spontanée comme métier. A force de chercher les harmonies, les simplifications de masses, etc, on fatigue et on noircit, ça manque de naturel ».

Du 20 mars au 2 mai, pour la première fois, il va exposer six œuvres au Salon des Indépendants à Paris. Au Musée du Louvre, il copie Titien, Tintoret et Véronèse, des Gauguin chez Ambroise Vollard. Pour vivre, il exécute des cadres sculptés avec toute la flore qu'il connaît déjà si bien et qui lui donne les plus grandes joies. « Tout se résoud, dit-il, en une sorte de géométrie vivante, de combinaisons architecturales en mouvement ».

« J'ai mon mobilier à faire et celui de Jacques Rivière. Ce serait un rêve de gagner sa vie à faire des meubles. Je les exposerais sous la dénomination de meubles populaires ». Il va souvent au Musée des arts décoratifs étudier les meubles anciens. En novembre, André Gide et Jean Schlumberger viennent voir ses toiles. Cela lui fait l'effet d'une commotion dira-t-il. André Gide lui commande un cadre sculpté.

A Bordeaux il a enfin un atelier convenable et des élèves. Il continue à peindre le port de Bordeaux et s'enthousiasme de la beauté rythmique des arbres

dans les jardins publics bordelais et dans le bassin d'Arcachon. Il est au courant par le peintre Félix Brunet (dit « Tobeen ») des techniques actuelles sur le cubisme à Paris car Brunet lui-même fait des recherches géométriques.

En janvier 1909 il rencontre Rouault. Pendant une heure trente, celui-ci essaie de le convertir au christianisme. Mais la place du rythme dans un paysage paraît à André Lhote beaucoup plus importante. « Je suis plus que jamais envoûté par cela » dit-il. Jacques Rivière et Alain Fournier s'occupent de lui vendre des toiles à Paris et d'en placer dans les galeries renommées. Il sculpte le lit des Rivière (Les panneaux de ce lit seront volontairement détruits plus tard par Isabelle Rivière).

André Lhote se marie le 12 mai 1909 avec Marguerite Hayet, de Bordeaux qui lui servira de modèle dans de nombreuses œuvres. En compagnie de sa femme, après un séjour intellectuel à Paris, c'est le retour à Bouliac près de Bordeaux où il demeure maintenant. Il compose de nombreux paysages et se délecte avec les arbres en fleurs. A Paris, « il a constaté le peu d'affinité avec la grande ville, ses marchands et ses intrigues ». Trois beaux fétiches sénégalais viennent enrichir sa collection.

Le président Bonjean, philanthrope connu, avait créé une fondation pour recevoir des orphelins et des inadaptés et les faire travailler à la campagne. Il fonde alors une « Villa Médicis libre », en faveur de jeunes artistes mariés.

Le substitut Joseph Granié qui connaît sa peinture, l'engage à concourir pour l'obtention d'une bourse d'une année. André Lhote aura la surprise d'être accepté ainsi que Raoul Dufy et Jean Marchand. Il écrit à Jacques Rivière le 15 février 1910 : « C'est tellement beau que la première envie a été de refuser et puis, je me suis dit que je n'aurai qu'à me surveiller davantage, qu'à exiger deux fois plus de moi-même. Ce que j'en ferai, alors, des toiles ! Je vous promets de la serrer de près, la nature, du matin au soir. Je dépenserais l'argent que je gagnerais en voyages. Il faudrait que je connaisse la France dans ses grandes lignes en quelques années. J'exigerais de moi que chaque étude soit absolument différente de la

précédente, que chacun de mes regards fasse une découverte... Que je puisse quitter cette ville inhospitalière où tous les gens promettent tout et ne tiennent rien, où les élèves se déroberont à toutes vos recherches ».

Dès avant 1910, André Lhote est au courant de l'estampe japonaise, non point celles qui se vendent au kilo, mais celles de Toyokuni, Utamaro et des dessins d'Hokusai. Les dates de ses voyages à Paris et son affection pour le Musée des arts décoratifs font penser qu'il a vu au moins une des trois expositions de janvier 1910, 1911, 1912 où les prêts des plus grands collectionneurs parisiens révélaient la totalité des œuvres de certains artistes japonais, chose rarissime. Les catalogues à tirage restreint pesant plusieurs kilo. ! Il avait la démonstration de ses recherches dans l'estampe en couleurs : utilisation de l'à-plat, de l'ornement, du cerne, de la beauté de la matière, de la couleur si simple à l'eau de riz et un colorant, enfin l'importance de la qualité du papier.

A Paris, Lhote fait partie de ces peintres qui vont voir les avions décoller du haut des fortifications de la porte d'Orléans et de la porte de Versailles. Il s'en souviendra plus tard en faisant un hommage à un astronaute ! Le 5 février 1910, il fait ses premiers essais lithographiques chez un imprimeur bordelais. Il grave des bois pour « Paris-Journal ». D'une part un semainier, d'autre part des dessins d'actualité humoristiques. Il fait une série de ports de Bordeaux en incluant des nus.

Le 7 avril il s'installe à la ferme modèle d'Orgeville près de Pacy sur Eure et prend ses repas en compagnie des fermiers. Le président Bonjean interdit qu'on aille à Paris. « Evreux n'était pas loin, dit Lhote, qui tiendra lieu de chapelle Sixtine ». Il ne cesse de s'émerveiller des vitraux de Dreux et en transpose les couleurs sur ses toiles. Il dispose de six mois pour préparer sa première exposition personnelle parisienne en novembre. Dans une lettre à Jacques Rivière, du 18 mai il remarque : « Heureusement que notre fenêtre donne sur une vallée splendide d'où nous surveillons les labours et les semailles... Tous les quarts d'heure nous avons ce long bruit du train ...et aussi ce long voile de fumée... nous avons aussi

des endroits, dans une forêt de pins d'où l'on voit la vallée comme un amoncellement de tapis, et des cirques aux pentes désolées : silex et genévriers, dont le fond est plein de tout l'or des mille et une nuits (ce sont des leurs de choux ou des avoines à contre-jour ».

« Je travaille terriblement. Il faut que deux tableaux sortent tous les jours. Arriver à la continuité des plans. Tout est là. Tout l'effort de Cézanne a porté là-dessus. Il faut que j'apporte à Paris une soixantaine d'études dont la moitié exposable ».

14 juin : « Cela fait deux mois que je suis ici. J'ai une demi-douzaine de paysages de premier ordre, de bonnes recherches, un portrait qui est un bon morceau. De tous côtés ce ne sont que des vallées. Je ne peux pourtant pas faire que des vallées. Il fait encore trop frais pour que du nu en plein air soit possible ».

7 novembre. Chez Druet, rue Royale, première exposition parisienne sous le patronage de Jacques Rivière, Henri Fournier et André Salmon. Ne jugeant pas sa présence indispensable, le jour du vernissage, il va dessiner au Musée du Louvre, provoquant la colère de ses protecteurs : Charles Morice, son préfacer, André Gide, Alain Fournier, Jacques Rivière, André Salmon, etc. Charles Morice le convoque par pneumatique. Dans la préface de l'exposition, ce dernier écrit : « Il est en plein développement. Il tient toutes les promesses que j'ai faites en son nom le jour où le premier, il est doux de m'en souvenir, je signalai au public ce nom, qui sera celui d'un grand artiste ». Finalement, personne ne lui en tiendra rigueur ! Il a exposé 57 toiles (paysages et portraits) avec en plus des dessins et des aquarelles. Maurice Denis lui achète une grande composition de nus, André Gide une toile où l'on voyait une pyramide de gosses regarder André Lhote peindre. Flandrin, Marval, Marius et Ary Leblond font partie de ses protecteurs.

Rétrospective Paul Cézanne au Salon d'Automne. Il se rend compte une fois de plus de la clairvoyance de Cézanne par rapport à Gauguin. Ne trouvant pas d'atelier, il va s'installer dans les serres de l'Ecole Le Nôtre à Villepreux près de Versailles. D'étranges plantes exotiques lui font penser au Douanier Rousseau.

Evolution vers le cubisme

1911 . André Lhote a vingt six ans. Année charnière : de Cézanne, il évolue vers le cubisme. Il expose en avril au 27^e Salon des Indépendants dans la fameuse salle 41 où sont regroupés tous les peintres cubistes : Delaunay, Léger, Le Fauconnier, Gleizes, Metzinger, La Fresnaye. Un scandale. Le public s'indigne. Cette salle demeurera célèbre une trentaine d'années plus tard, par la qualité des œuvres exposées.

Il quitte Paris et retrouve enfin Bordeaux et son port. En ces années qui suivent, des ports admirables où des proues sculptées mêlent des souvenirs de son enfance dans un fleuve étonnant de parallélogrammes imbriqués de miroirs. Ces peintures sont dispersées, inaccessibles, hélas ! Il refuse de rompre avec la réalité extérieure. L'ésotérisme de Picasso ne lui convient pas. « Les plus grands peintres : ce sont Fouquet, Giotto et Poussin ! ».

1912. Il se rend à bicyclette à Saulieu et travaille beaucoup en Bourgogne, des dessins des aquarelles, des gravures sur bois. Il songe à un hommage à Breughel le Vieux. A Paris, il expose à la galerie La Boétie en compagnie d'une trentaine de participants avec son ami Jacques Villon créateur du titre « la section d'or », La Fresnaye , Marcoussis, Metzinger, Gleizes, etc.

Une majorité de cubistes sont furieux à la suite d'une des expositions d'André Lhote, disant que ce dernier dévoie quantité de jeunes peintres... Univers hostile, formation de groupes divers, cubisme autoritaire et bientôt le calme avec le cubisme à la française. (Une version d' *Escale* sera exposée au dernier Salon de la section d'or en 1913).

Georges Pauli, peintre suédois renommé, qui passe chaque année plusieurs mois d'hiver en France, vient prendre des leçons de dessin avec André Lhote pour apprendre en quoi consiste le « cubisme ». Il va lui présenter un ami qui sera un nouvel élève : le prince Eugen, quatrième fils du roi de Suède Oscar II qui a 47 ans. Il est fresquiste de métier, fait de très longs séjours en France et ira peindre en compagnie de son professeur dans les environs de Paris et dans la campagne bordelaise. C'est ainsi qu'en 1913, Georges Pauli organise une exposition à la fois à Stockholm et à Göteborg, qui assurera à André Lhote la protection du prince Eugen. Les jeunes peintres suédois veulent savoir en quoi consiste le cubisme de Paris. La critique suédoise n'accepte pas l'absence de perspective et cette façon de traiter la nature d'une manière décorative.

André Lhote a tenté de créer une Académie à Paris, mais à cause de proximité de la guerre, celle-ci sera retardée d'une dizaine d'années. « Je n'ai pas touché un pinceau depuis un mois, dit-il, mais cela m'a plus servi que toutes les spéculations précédentes ».

Mobilisé en 1914, André Lhote est versé dans l'armée auxiliaire. Réformé l'année suivante, il va dessiner sur le bassin d'Arcachon où il retrouve Jean Cocteau, Jean Hugo, Lipchitz, Jacques Rivière et Raymond Radiguet. A Paris en 1915, de nombreux ateliers sont construits à la place de jardins. André Lhote va pouvoir travailler dans l'un d'eux, rue Boulard (XIV^e). Il habitera dans cette rue toute sa vie durant.

L'année suivante il se passionne pour une toile « où des hommes hors du temps, semblables à des hommes de la comédie italienne opposent leurs efforts sur un terrain de football », d'où de nombreuses variantes sur le rugby. Il fait des essais de plats et d'assiettes chez un tourneur pour expliquer à un oncle de Frizeau ce qu'est le « bel émail ». Plus tard, lors de séjours à Nevers, il décorera de nombreux plats et assiettes. Premier écrit dans la revue de Paris « L'Elan », n°9, son article intitulé « le Totalisme ».

1917. Il est nommé à la section de peinture aux Armées et envoyé en mission officielle pour peindre les ports de guerre de La Rochelle, Bordeaux et Marseille. Le premier cubiste officiel, cela fait rêver, dit-il. C'est une sorte de revanche, puisque son nom ne figure pas dans certains livres sur le cubisme. « Apollinaire, me dira-t-il un jour, n'a rien compris au cubisme ».

« Je commence à me rendre compte de l'influence prépondérante de Cézanne. Gauguin paraissait un tout petit enfant se livrant à d'habiles coloriations préraphaélites ». « Ayant été moi-même intoxiqué par cet artiste (cet amateur, cet homme de goût en un mot). J'avais été sculpteur, je voulais retrouver en peinture cette sensation de plénitude que donne la troisième dimension. Les recherches de Braque et de Picasso m'avaient plu, mais je les trouvais un peu trop ésotériques et réservées à des spécialistes au fait dans le moulin à café ».

Sobriété française qui lui permet de ne pas perdre complètement de vue les apparences du monde naturel. Le cubisme synthétique révélait la force expressive de la teinte plate. Cette même année, il peint une toile fort importante avec pour modèle Marguerite : « L'éloge de la géométrie ». Comment ne pas songer à ces grands maîtres que furent Fra Lucas Pacioli, Piero della Francesca et Albert Dürer qui lui montrèrent la voie du Nombre d'or ?

A Paris en 1918, il enseigne à l'école Notre-Dame-des-Champs. Il prépare un hommage à Watteau. Sous l'égide des Oeuvres Françaises à l'étranger il donne ses premières conférences sur la peinture dans l'Europe du nord : Stockholm, Rotterdam, Amsterdam, La Haye et Bruxelles. Toute sa vie il ne cessera de faire des conférences, celles-ci étant particulièrement appréciées. En 1919, Jacques Rivière, directeur de la « Nouvelle Revue française » (1919-1925), le charge d'une chronique régulière de la peinture dans la revue. Avant lui il avait écrit quelques chroniques sur la peinture. André Lhote l'avait mis en garde : « Parlez le plus possible de technique, ne faites pas de littérature ».

Des années capitales

En 1920, dix ans après sa première exposition chez Druet, une seconde exposition. Le succès est considérable. Il y a de nombreux dessins, des aquarelles, des toiles. Il est intéressant de constater qu'il expose trois études directes faites sur nature et peintes sur toile. Il est en colère contre le mot « sensible » de certains de ses détracteurs : « Fouquet ou Poussin plaçaient-ils leur sensibilité dans un trait tremblant ? » dit-il. Cette notion sévit toujours. Il est triste de constater, 83 ans plus tard, que certains continuent à ressasser cette antienne.

Jean Cocteau compose les poèmes d' *Escale* d'après les dessins et les gouaches exécutés dans les ports de La Rochelle, Bordeaux et Marseille pendant le séjour officiel d'André Lhote.

A Vic-sur-Thil près de Saulieu, il continue son hommage à Watteau et construit une toile sur nature en superposant les éléments essentiels : pont sur la rivière, église, ferme, arbres, en jouant sur le clair-obscur. Les jours de pluie, il écrit, grave et pense à faire un Cézanne. « Au cours d'un voyage il y a quelques années, j'ai retrouvé sur place avec quel plaisir les éléments intacts qui avaient servi à cette recomposition de la nature » (G.M.).

Deux livres paraissent en 1921 : un petit Corot et un Seurat. Il a de nombreuses expositions personnelles, fait une conférence au Collège de France « Nature-peinture, peinture-poésie », conférence qui sera reprise à Bruxelles.

En juin-juillet, une exposition importante à Paris chez Paul Rosenberg, rue La Boétie, avec une trentaine de toiles et tous les dessins préparatoires à ces œuvres. Vingt ans plus tard, André Lhote m'avait fait part de son désir de faire une exposition avec une seule toile entourée des multiples éléments de techniques variées permettant à son aboutissement. Cette pensée ne verra pas sa concrétisation de son vivant malheureusement.

Parmi les nombreuses expositions de 1922, il y a la galerie « La Licorne » où sont exposées 18 études directes sur toile, des paysages, des personnages et des

travaux divers. Le vernissage est paré de musique contemporaine pour piano en première audition. André Lhote aimait beaucoup la musique et chantait fort bien du Debussy.

Découverte de la Drôme et de Mirmande

1926. Cette année est très chargée pour trois raisons :

- a) En juillet en allant en Italie, André Lhote tombe en panne à Saulce (Drôme). En l'absence de garage il se fera réparer à Loriol-sur-Drôme. Il monte donc à Mirmande à pied (3 km), subjugué par la beauté du site. Il découvre un village semi-ruiné. Il a raconté cette découverte en détail dans l' *Itinéraire à l'usage des peintres* , tome 1, qui se trouve dédicacé à la médiathèque de Valence. Il va acquérir une maison Renaissance donnant sur le rempart nord (un ancien moulinage à soie) par acte notarié du 1^{er} octobre 1926. La partie droite de la maison (séparée par un escalier mitoyen donnant au sud sur une ferme) sera acquise par acte notarié le 28 juin 1928. Il existe des aquarelles de Mirmande de 1926 et 1928. Une fois sa voiture réparée, il continue son voyage vers Rome. A son retour : « J'ai eu, écrit-il, la bonne fortune d'aller à Amsterdam à mon retour de Rome : les deux formes de la surhumaine expression : Michel Ange et Rembrandt. Raphaël ne tient pas le coup, Le Greco trop inégal ».
- b) A Paris, coïncidence : il est nommé membre de la commission supérieure des sites pour toute la France. Ainsi pourra-t-il dans les années qui suivent faire protéger un certain nombre de villages ou de monuments.
- c) A Paris il devient locataire (imprécision de la date exacte) au premier étage avec loggia d'un atelier immense dans une construction ancienne tout en bois, qui deviendra sa fameuse Académie du passage de la rue Odessa, aujourd'hui démolie avec le grand groupe de baraquements d'artisans attenants pour cause de vétusté et de danger d'incendie.

- d) 1929. Invité par le gouvernement hongrois pour l'exposition d'art français, il fera deux conférences à Budapest. Il découvre un nouvel outil : le stylo à encre de Chine.

A partir de 1930, plus d'une vingtaine d'élèves de son Académie de Paris viendront aux cours d'été peindre sur nature. Ils logeront chez l'habitant ou dans les deux petits hôtels du village. A 20 ans, Blanche Husek sera sa première élève, venant à bicyclette de Paris. Après l'achat d'une maison dans le village, dont les plafonds des pièces étaient encore en roseaux du Rhône, dans les années qui suivent, elle fera l'acquisition d'une ferme aux Tourettes mêlant à la fois agriculture et peinture avec ferveur. Ce qui a surpris André Lhote dans la Drôme, c'est la qualité de ces grands paysages qu'il affectionne en pensant à Brueghel le Vieux et à Pafinir. La variété d'arbres souvent centenaires auprès de fermes encore intactes des siècles passés. Le Rhône encore inquiétant, naturel, lors de cette traversée sur le bac à traile La Coucourde-Cruas. Il dessinera et peindra de nombreuses fois Cruas et Rochemaure. Tous les villages de Drôme et de la plaine de Marsanne seront soigneusement étudiés lors de sorties mémorables en groupe (La découverte du fusain comprimé permettant des noirs intenses lui fera exécuter des paysages superbes comme *La vue sur Roche Courbe* et les *Trois Becs depuis le Haut-Livron*. Parfois la présence de peintures murales s'effaçant au gré des années comme dans le film *Roma* de Fellini. Où êtes-vous peintures du château d'Antichamp ? Et le défilé de chevaux harnachés aux couleurs somptueuses du XVIe siècle, sur les murs d'une demeure à Marsanne restée sans toit, ni plancher par le vandalisme de son propriétaire laissant le mur est avec ses trois étages de cheminées. On doit à André Lhote le premier sauvetage de l'église Ste-Foy couronnant Mirmande, abandonnée en 1835 sur ordre de l'évêque de Valence, par paresse et petitesse au profit d'une église neuve en bas du village. Pour éviter l'écroulement total de Ste Foy, André Lhote fera poser des tirants à ses frais.

En 1932, paraît *La peinture, le cœur et l'esprit* qui est un recueil de ses articles parus dans la « Nouvelle Revue Française » et l'« Athenaeum » de

Londres. Dans les années qui suivent une petite crise échevelée, dira-t-il, Mirmande se présente sous un jour sombre : « un jour d'orage, le mistral » etc. Les entretiens de Venise où il participe comme délégué de l'Institut de coopération intellectuelle ne le réconfortent guère ! Les discussions sont inintéressantes. Elles vont continuer à Paris en 1936 avec un débat à la maison de la culture, « La querelle du réalisme », qui se transforme en dispute à la limite du pugilat.

Le 1^{er} février il donne une conférence à la salle Pleyel au titre provocateur : « Faut-il brûler le Louvre ? ». André Lhote a été émerveillé de voir, à la National Gallery de Londres, des Rubens nettoyés. Des couleurs splendides apparaissent. Il a été affolé d'apprendre qu'il y avait parfois 12 couches de vernis au bitume, année après année, sans compter les repeints qui dégradent les toiles. Dans *Peinture d'abord*, il raconte en 17 pages ses aventures dans les laboratoires du Musée du Louvre et les solutions, combien difficiles, qu'il faut trouver pour assurer la protection des œuvres peintes. Une conférence à l'Institut de métaphysique de Paris troublera les esprits avec « L'inconscient dans l'art ».

A Mirmande, Focillon (nommé professeur à la Sorbonne en 1953) vient voir le village. André Lhote avec la participation du maire lui avait réservé une surprise avec la participation des habitants, réception éblouissante dont on en trouve le commentaire dans « La Peinture libérée ».

Une nouvelle construction rythmée fait son apparition dans un paysage mirmandais pris du bois de pins : « l'emploi d'orbes ». Cette découverte sera reprise d'une façon magistrale dans *Marseille, vue de la place St Victor avec le pont transbordeur*. Dans les gouaches l'apparition du vert-jaune dans les corps féminins. Plus tard le corps entier en sera envahi lui donnant une grande légèreté.

1937, c'est l'année de l'exposition universelle. « Raoul Dufy a plus de chance que moi dira-t-il, avec comme sujet monumental l'électricité. Moi, j'ai les dérivés du charbon ». « Peindre grand ou petit, sur le mur ou sur la toile c'est la même chose au point de vue conception, qui de toute façon doit être monumentale ». Il étudie longuement, en compagnie d'ouvriers, le fonctionnement d'une usine à gaz

de la région parisienne et exécute de nombreux dessins et gouaches des laboratoires, gazomètres, fours, ponts roulants. Un univers infernal à transposer sur deux immenses panneaux. « Il y a quelque chose d'un exercice musculaire enivrant à balayer de grandes toiles » dira-t-il.

A Mirmande, en août, il y a 24 élèves présents, prêts à affronter les difficultés rythmiques si variées de l'univers paysager drômois, dans une grande tournée des villages environnants. La correction hebdomadaire des œuvres à l'abri du mistral permettra à de rares courageux de mieux comprendre les embûches du chemin pictural, en reprenant la même motif autant de fois que nécessaire, sans jamais en épuiser la lecture, ni la lassitude !

Dans un catalogue de 2003, on lit dans sa biographie : « 1938. André Lhote divorce de Marguerite ». La réalité est tout autre. Dans une lettre, il nous écrit , « Ce 25 mars 1937 », qu'il a trouvé porte close en arrivant chez lui rue Boulard avec les scellés posés par un huissier... Puis lundi soir il a trouvé les scellés sur tous les meubles et ses tableaux dans une seule pièce dont la porte était également scellée. Le commissaire de police est venu faire l'inventaire de tout ce qui s'y trouvait ainsi qu'à l'Académie. Sa femme lui avait préparé cette petite surprise. On imagine aisément les conséquences nuisibles que cela va occasionner dans la vie d'André Lhote pendant plusieurs années.

Gordes en Vaucluse

En se rendant au congrès Volta de Rome en 1938, il découvre Gordes (Vaucluse) avec ses paysages aux rochers vertigineux et les carrières de Roussillon. Il fait alors l'acquisition d'une maison prête à être détruite, pour une somme dérisoire. Tout le village est à vendre, dira-t-il.

De retour dans la Drôme, les dessins à l'encre de chine sont superbes et très Dürer de qualité. Dans la gouache apparition du rose. Sur le bassin

d'Arcachon, le paysage a un rythme débridé avec des passages et des enchevêtrements de formes baroques.

A Paris, en 1939, le premier Salon d'art abstrait nommé « Salon des réalités nouvelles » afin, dit-il, « de faire cesser le racket des surréalistes ». Publication combien importante du « Traité du paysage ». Livre de chevet pour ses élèves et ses amis. Aucun livre n'avait été publié sous ce titre depuis Leonard de Vinci.

Il se réfugie à Gordes à l'orée de la guerre de 1940, y retrouve Chagall, Limouse, Jean Grenier et toute l'équipe d'Oppède. « Je recommence à peindre sur papier, de peur de voir s'épuiser les quelques toiles emportées et je découvre avec ravissement même sur la toile, la technique de l'essence ». Dans sa maison, il peint l'enfilade des pièces, l'escalier Louis XIII à balustres. « Si j'avais du talent, dit-t-il, ce serait du Pieter De Hooch tout craché ! ». Depuis six mois il travaille sur un grand projet de tapisserie : « Les quatre parties du monde ». Il y aura l'année suivante accord du mobilier national, mais du fait des événements ces tapisseries ne seront jamais exécutées par les Gobelins.

Il neige à Gordes, ce qui se voit rarement. Fin décembre 1941, le bras dans le plâtre à la suite d'une chute de bicyclette, ayant maigri de dix kilos par manque de nourriture (Les Gordiens ne sont pas Mirmandais !) il rentre à Paris. Paulhan a quitté la NRF et fondé avec Jacques Decour « Les lettres françaises ».

Le retour à Paris va lui permettre de faire chaque année une exposition particulière. « La gouache, dit-il, qui prélude à tout exercice sérieux touche à sa fin, bientôt ce sera l'huile qui régnera ». Vont paraître successivement deux ouvrages : « Peinture d'abord » et les « Petits itinéraires à l'usage des artistes », tome I. Premier d'une série qui raconte les déboires d'un voyageur en France. Une vingtaine de dessins illustrent magnifiquement la Drôme et le Vaucluse. (Un exemplaire dédié figure à la médiathèque de Valence). Le papier de ce temps de guerre n'a pas la qualité qu'il devrait avoir, les reproductions en souffrent. Il n'y aura pas de suite à ce livre.

Mirmande 1943. La maison de la côte chaude où il peignait de la terrasse le paysage si captivant la vallée de « mère Teyssonne » est occupée par des réfugiés toulonnais, à la suite du bombardement de Toulon, lesquels choisissaient dans le village les maisons fermées qui leur convenaient. Un forgeron désigné par la mairie les accompagnait avec son trousseau de passe-partout. Ses peintures, livres, objets laissés sans protection seront mis à l'abri par « des amis restés sur place ».

Marguerite Lhote, nourrie de sciences occultes à haute dose depuis des années, a enfin divorcé, refusant tout arrangement à l'amiable. André Lhote a beaucoup de soucis avec les ventes à l'Hôtel Drouot. Il se remarie avec Simone Camin en juin 1944. « La banlieue parisienne n'est pas très belle, m'écrit-il, mais il reste encore d'assez beaux arbres dont je tente pour la millième fois l'organisation monumentale, en tenant compte de la lumière, des teintes et des ombres, de la localisation des tons, du rythme général et du détail ornemental et explicite. Quel effort ! Ce qui m'excite, c'est que je suis le seul à l'entreprendre ».

Juillet 1945. « Plus je peins, plus je désire peindre car je m'aperçois de plus en plus que c'est difficile à l'huile comme à l'eau ».

L'année 1946 est chargée avec cinq expositions personnelles en France et à l'étranger, dont l'une au Palais des beaux-arts de Bruxelles et l'autre à Anvers. Il est nommé officier de la Légion d'honneur en 1947. A Paris en 1948, une série de cinq conférences à la Sorbonne avec projections sur les « invariants plastiques ».

Mirmande 1949. Vente de sa maison du rempart nord. Celle-ci sera transformée en hôtel-restaurant, dénaturée intérieurement et extérieurement. Début pour le village d'un laisser-aller architectural qui n'ira qu'en s'accroissant et ne tiendra aucun compte de la qualité originelle du site.

L'Égypte

1950. Paraît le *Traité de la figure* faisant suite au *Traité du paysage* de 1939. Il peint très peu car il s'est donné une mission importante : aller en Égypte en vue d'écrire sur ce sujet. Il a en effet constaté dans ses lectures que les archéologues se sont surtout intéressés à l'architecture et qu'il n'existe pas de livres sur la peinture des tombes pharaoniques en dehors d'un ouvrage américain rare et inabordable qui est un relevé à l'aquarelle de quelques peintures thébaines. André Lhote va s'informer à Paris auprès d'archéologues sur les difficultés que pose la lecture des scènes peintes dont le sens est caché au profane et quels sont les ouvrages qu'il doit consulter. Il a ainsi médité longuement au Musée du Louvre et n'a point manqué de retourner à Turin au Musée égyptien pour y revoir la plus grande collection d'ostracas existante : ce sont des morceaux de poterie brisée sur lesquels les peintres des tombeaux faisaient des croquis que bien peu connaissent. Il s'est embarqué à Marseille le 20 novembre. En janvier 1951 il étudie au Musée du Caire. Le 20 il part pour Thèbes et Assouan où il restera un mois. En janvier 1952 nouveau séjour au Caire. Impossible d'enseigner à l'École des Beaux-Arts comme prévu, car au Caire il y a des désordres et des incendies qu'il observe depuis la terrasse de son hôtel. Il enseigne alors dans un cours privé mais très peu de temps car la situation se détériorant, il décide de partir dans le sud. Il va s'abriter à Gournah près du village des peintres décorateurs des tombeaux. Il va pouvoir continuer à faire photographier les peintures murales qu'il juge indispensables pour montrer au public la magnifique invention plastique des peintres de cette époque pharaonique. Il rentre en France à la mi-mars.

Dans le second semestre de cette même année, il est invité par la municipalité de Rio de Janeiro pour y ouvrir une filiale de son Académie de Paris. Il donne des cours et des conférences devant un public enthousiaste dans différentes villes, mais il conclut en nous écrivant : « La baie de Rio de Janeiro n'est pas picturale » !

4 août. Se reposant à Gordes « Je ne sors pas de la maison, m'écrit-il, considérée comme une immense nature morte...Je m'amuse follement à poursuivre les taches de soleil qui illuminent à vitesse considérable tous les coins de chaque pièce. Le paysage comme à Mirmande a cessé de me passionner mais vive l'objet ». « Une virée en Avignon où le plus beau point de vue sur Villeneuve et Avignon est naturellement accaparé par le génie militaire »...Paraît en anglais une traduction du « Traité de la figure ».

En 1954, paraît chez Hachette « Les chefs d'œuvre de la peinture égyptienne » avec près de 200 reproductions dont la majeure partie en couleurs et un long texte initiatique. Jacques Vandier, conservateur en chef des départements égyptiens du Musée du Louvre, en fit la préface, combien élogieuse et méritée par André Lhote. Dans cet ouvrage, nous avons ainsi devant nous tous les types de peintures murales, depuis celles des pharaons jusqu'à celle des scribes. « Les Egyptiens, dira-t-il, auront été les premiers cubistes et les premiers fauves. Et quelle maîtrise ! ». Il y a tout ce qui éblouit André Lhote : l'emploi des cernes, ocre rouge, jaune léger ou fort, vert, ocre. La dextérité et la justesse dans l'emploi des ornements et quelle qualité ! La stylisation des arbres et leur feuillage. L'étude ordonnée des plantes et des animaux. La suppression des premiers plans et des lointains rejoint des recherches du début du XXe siècle. La simplification des formes et l'à-plat mural donnent une grandeur théâtrale à ces peintures. A titre d'exemple : les trois solutions du palmier et de la rivière. Le rabattement des arbres autour d'un bassin que les détracteurs qualifieront d'enfantillage ! Les tables d'offrande sont de somptueuses « nature morte ». Elles font oublier l'éternelle guitare et le moulin à café cubistes. La tombe de Ramsès VI avec sa voûte à fond noir d'où se détache le corps nu courbé de la grande déesse Nout l'impressionna fortement. « C'est plus beau que la Sixtine, nous dira-t-il ». Pourtant il avait eu la chance à Rome, lors de la réfection des fresques du plafond, d'avoir l'autorisation de gravir les échafaudages et de voir, au plus près, le travail de Michel Ange. Une lutte esthétique : d'un côté la perspective avec la vision réaliste du corps humain,

de l'autre l'invention plastique d'un peintre égyptien. L'éclairage nécessaire aux peintres parfois à 150 mètres de la lumière extérieure n'est toujours pas résolu scientifiquement. A Paris, André Lhote fera au Cinéma Lux , rue de Rennes, une conférence avec projections sur les peintures de la Vallée des rois. En tant que peintre, il est nommé membre de la commission d'achat au Musée du Louvre, avec parfois la tristesse de devoir laisser acquérir une peinture du XVIIIe siècle, alors qu'était aussi présent un retable gothique. Une dizaine d'années plus tard, à l'orée de mai 68, quelle ne sera pas ma surprise de voir près de St Sulpice à Paris, chez un libraire d'occasion, une pile de « Chefs d'œuvre de la peinture égyptienne » d'André Lhote, bradés. Quelle tristesse ! Antédiluvien, diront les étudiants de l'Ecole des beaux-arts, prêts au brise-tout dans les semaines qui suivront. J'en fis l'acquisition de quelques-uns pour les élèves méritants.

La consécration

1955. 24 février. « Après avoir été découvert par un grand marchand anglais, m'écrit-il, je l'ai été par un marchand américain. C'est l'âge fatidique de 70 ans qui veut ça ! ». Quelques mois plus tard il me fit part de sa dernière aventure. Dînant avec quelques amis chez un restaurateur, collectionneur à ses heures de liberté et ami des peintres, un des grands marchands de tableaux parisiens vint le saluer à sa table : « Mon cher Lhote quand aurai-je l'honneur de vous avoir dans mon écurie ?- Que faut-il donc faire pour être dans votre galerie, dit Lhote ?- C'est très simple, répondit le marchand : vous cessez de peindre pendant dix ans, vous changez complètement de manière et je vous lance ».

André Lhote est nommé par l'Unesco, président de l'Association internationale des artistes peintres, graveurs et sculpteurs . Pierre Mazars dans le Figaro littéraire du 31 décembre , titre : « André Lhote a bien mérité du grand prix national des arts ». «On m'en a certainement voulu d'aller de l'écritoire au chevalet, il est inadmissible, puisque nous ne sommes plus au XVIe siècle d'avoir

du talent dans plusieurs domaines. Ce serait scandaleux d'être un bon peintre en plus. Si j'étais voyageur aussi, quelle panoplie ! Mais ne croyez pas que j'ai écrit par amour, par goût. J'ai toujours écrit comme j'ai enseigné, pour avoir un métier d'appoint, pour rester libre. J'ai toutefois travaillé avec plus de plaisir à mon Académie qu'à l'écritoire parce que je pouvais moi aussi travailler avec le modèle ».

A la suite d'une commande ministérielle, il exécute dans son atelier de la rue d'Odessa « A la gloire de Bordeaux », toile de 7 mètres de long, encadrée de deux petites compositions. Le marouflage et la mise en place se feront en avril 1956 dans l'amphithéâtre de l'Institut d'odonto-stomalogie de la Faculté de médecine de Bordeaux.

Il reçoit le Prix Jacques Jaujard à Paris, réservé à un artiste qui n'est pas assez connu du public. Paraissent plusieurs ouvrages: « La Peinture libérée », « De l'abstraction représentative », l'édition espagnole du « Traité de la figure » et, en un seul volume, les traités du paysage et de la figure.

1958. André Lhote est nommé commandeur dans l'ordre des Arts et des lettres. Au Musée d'Art moderne de la ville de Paris, une importante rétrospective en son honneur du 27 octobre au 28 décembre.

1961. Il vend sa maison de Gordes, « atmosphère irrespirable ». « L'odieux Gordes » m'écrit-il. Il va séjourner longuement dans le bassin d'Arcachon, peint en souvenir de sa jeunesse, une série de gouaches parmi les plus admirables de toute son œuvre. La Maison de la Pensée Française lui consacre une rétrospective importante avec 62 peintures. Différentes galeries se consacreront uniquement à ses dessins et à ses gouaches.

Le 25 janvier 1962, mort d'André Lhote à Paris. Il repose au cimetière Montparnasse. De nombreuses rétrospectives en son honneur auront lieu cette année-là en France et à l'étranger.

En 1985, grâce au dévouement considérable des amis d'André Lhote, la commune de Mirmande sera en mesure de s'associer à la commémoration du

centenaire de la naissance d'André Lhote. Avec l'aimable autorisation du directeur du Musée de Wellington, une toile d'André Lhote représentant le village de Mirmande figurera sur l'affiche de l'exposition. Parmi les notabilités invitées, l'ambassadeur de Nouvelle-Zélande nous surprendra avec un discours de remerciement en provençal appris à l'université d'Aix-en-Provence. Figurait en l'église Ste Foy, une très importante rétrospective de ses œuvres peintes et écrites. Une projection de diapositives relatant son parcours pictural, le film d'interview d'agriculteurs mirmandais principalement, l'ayant connu lorsqu'il venait dessiner et peindre dans leur champ.

N.B. (2003). Il est particulièrement regrettable de constater qu'André Lhote soit si mal représenté dans les musées de la région Rhône-Alpes, avec une absence quasi générale de dessins et de gouaches «sur le motif». Seules quelques toiles, et pas toujours les plus persuasives, y figurent.

II - L'Académie André Lhote à Paris

Passage d'Odessa 1938-1943

Par Vera Norberg-Marandet

J'ai connu l'Académie André Lhote par mon beau-père Pierre Prud'hon en 1938. Avocat des artistes il était lui-même passionné de peinture. L'Académie se trouvait passage d'Odessa à Paris, près de Montparnasse. De nombreuses maisons en matériaux divers servaient d'ateliers à des artisans. L'une d'elles en bois, d'assez grande hauteur avait au rez-de-chaussée un restaurant russe. Sur un côté un escalier de bois menait à l'Académie. Une belle affiche sur la porte, un couloir avec la taille douce que je sus plus tard avoir appartenu à Derain.

Une porte ouvrait sur une haute et vaste salle avec une grande loggia. Mon beau-père me présenta à André Lhote. J'étais timide, j'avais seize ans et demi, je venais de rater mon bac. Etant la plus jeune de ses élèves, André Lhote me surnomma « la colombe ». Nous nous installâmes à un chevalet. Une vingtaine d'élèves (véritable tour de Babel, composé de très riches Sud-américaines et d'Européens de tous les milieux venant pour véritablement apprendre à dessiner et à peindre) travaillaient à un nu dans un décor de draperies sur une estrade. A côté un immense poêle chauffait ce grand local. Une immense verrière zénithale éclairait d'une lumière naturelle le modèle, ce qui nous obligeait à travailler jusque vers 17 heures suivant le temps.

Je suis restée cinq années à l'Académie me partageant entre le modèle vivant et la nature morte aux objets rares, qui était toujours sur la loggia qu'André Lhote choisissait avec le plus grand soin dans sa collection personnelle face au bric-à-brac proposé ailleurs.

Il me félicitait pour ma façon de traiter le fusain. « Venez voir un peu ce que fait la colombe. Elle a pigé » disait-il à ses élèves. Il était d'une grande courtoisie et gentillesse vis à vis de ses élèves, ne manquant pas de les « engueuler » à bon

escent, surtout lorsqu'ils avaient bâclé un dessin, voulant peindre immédiatement. Car nombreux sont ceux aujourd'hui qui veulent ignorer que le dessin est la clef de la peinture, encore faudrait-il en avoir un trousseau conséquent et non des « rossignols ».

L'atelier du modèle vivant était ouvert tous les matins et tous les après-midi. Le groupe du matin étant différent de celui de l'après-midi. Même chose pour la nature morte. Le dimanche était un jour de fermeture.

Le modèle était changé chaque semaine. Le lundi matin André Lhote donnait la pose au modèle et faisait un croquis affiché toute la semaine. De nombreuses reproductions d'œuvre de grands maîtres étaient affichées, celles-ci étant en rapport avec le modèle proposé, permettant à l'élève de choisir la voie qu'il voulait suivre, celle-ci n'étant pas toujours celle pour laquelle il avait des aptitudes... et dont il ne se rendait pas compte. Le travail s'effectuait dans le silence, aucun bavardage sauf lors de la pose du modèle.

La correction avait lieu le matin et l'après midi du vendredi. Elle était toujours individuelle. André Lhote donnait les indications nécessaires à leur recherche graphique personnelle, leur conseillant des lectures appropriées et des parcours indispensables dans nos musées français et européens. La clarté de ses commentaires était particulièrement appréciée de ses élèves. L'été un certain nombre d'entre eux souhaitaient se rendre à Mirmande pour y travailler « sur nature ». Poliakoff, le massier, s'occupait de la bonne organisation de l'Académie pendant toute la semaine et s'occupait de la recherche des modèles. Pendant la période de la guerre et en l'absence d'André Lhote pendant quelques semaines, l'Académie fonctionnait en atelier libre.

Je n'ai jamais cessé de voir ses expositions et d'aller à ses conférences pour mon plus grand plaisir. J'aimais énormément le dessin, mais étant davantage douée pour la musique, j'ai continué toute ma vie à jouer du piano par amour de la musique.

III-L'ACADEMIE D'ETE A MIRMANDE 1930 – 1939

Par Guy Marandet

En ce temps là vers 1930, l'affabilité régnait dans nos campagnes. Dessiner et peindre sur nature l'été, en bordure d'un champ, à proximité d'une perche, ces meules aujourd'hui disparues, permettait d'entrer en amicale conversation avec ces cultivateurs mirmandais travaillant à l'heure solaire, au rythme de « MURIER et BUCHARD » ces bœufs au calme reposant, qui n'avaient jamais vu autant de peintres au travail.

André Lhote toujours prêt chaque matin à dessiner sur nature et à affronter quelques péripéties solaires ou venteuses : des acacias agités par le mistral turbulent, des cerisiers informes, mal coiffés, vacillant stupidement en ignorant la plus élémentaire notion de rythme !

L'après midi lui permettait d'effectuer des travaux conséquents, grands dessins à la plume, paysages complets d'arbres, de fermes et de collines, étalés sur 180°. Il avait en mémoire des grands devanciers : Brueghel le vieux, Patinir, Durer, Carpaccio, Bellini et combien d'autres ... Il ne manquait jamais de noter à la gouache cette lumière rasante de l'avant coucher du soleil, éclairant le village d'orangés rares et de carmins précieux, en écoutant Simone lui lire quelques pages d'un écrivain contemporain.

Lors d'un temps maussade, courrier, articles et ces pensées subites sur les peintures à noter immédiatement, la nature morte toujours présente attendait une lumière convenable....

Une vingtaine d'élèves d'Europe et des Amériques logeaient dans les deux petits hôtels ou chez l'habitant, travaillant éparpillés dans la campagne. Lors de sorties mémorables, il fallait s'entasser dans trois ou quatre vieilles guimbardes,

haletantes ; à la conquête des villages perchés, permettant la découverte de villages quasi intacts du siècle passé mais parfois déserts et ruinés. A midi l'ombre d'un mûrier nous réunissait pour un repas frugal que chacun sortait du sac.

Le PEDAGOGUE

La pédagogie d'André Lhote vis à vis de ses élèves était à la fois claire et pratique, mais cette transparence devant le sujet, combien étaient prêts à la recevoir, manuellement et intellectuellement, car elle cachait des centaines d'heures de lutttes graphiques, le refus de la tricherie, la connaissance infinie de créateurs des nombreuses écoles picturales dont les clefs nécessitaient parfois un parcours de labyrinthe.

Il décelait en regardant votre travail ce pourquoi l'on était fait, qui n'était pas souvent ce que l'on aurait aimé être et que votre sensibilité vous refusait.

La CORRECTION

C'est avant tout un problème de lecture. Les élèves doivent apprendre à lire le sujet proposé par eux-mêmes en faisant appel à une géométrie simple. Ceux et celles qui fréquentaient l'Académie de Paris, se rendaient compte de l'écart existant entre un nu allongé tranquillement sur une estrade dans une lumière constante et des paysages leur paraissant insolubles tant les éléments étaient variés. Ils devaient se résoudre à laisser de côté et dessiner et redessiner le même sujet jusqu'à l'épuisement des solutions que leur niveau de lecture leur permettait. André Lhote s'était aperçu très tôt que la peinture à l'huile sur nature comportait des inconvénients majeurs, depuis les variations climatiques jusqu'au transport des toiles fraîchement peintes. La gouache n'avait avec justesse que des avantages, permettant sur nature d'aller plus loin que l'aquarelle et combien proche des

ressources de l'huile mais permettant des transparences et des rapports colorés d'une matière encore plus raffinée grâce au papier et suivant sa qualité...

Lors d'une correction chaque semaine, combien pouvaient comprendre ces sauts dans la connaissance de l'histoire de l'art absolument indispensables : des petits ivoires de BEGRAM aux OCTRACAS du musée de Turin, des peintures Pharaoniques aux Apocalypses de BEATUS ! Cette réflexion qu'André Lhote apportait à ses élèves sur ses découvertes des musées Européens était une incitation au voyage pour aller lire « in situ » ainsi qu'il l'avait fait lui-même dans sa jeunesse .

C'était cela l'enrichissement qu'il apportait à ceux qui méritaient de le recevoir et de l'appliquer à leur personnalité propre. Alors, dix ans seraient nécessaires pour savoir qu'ils ne savaient pas – les vieux routiers, gênés par leur routine, les jeunes parfois désemparés, ne sachant comment placer les angles divers et les courbes naturelles sans imiter qui que ce soit. Cette affaire de transposition plastique n'est que de la clarté réfléchie, aboutissement d'une relecture favorable de la nature.

Dans une lettre qu'il m'adressait de Gordes en 1945, donc à soixante ans : "*Plus je peins, dit-il, plus je désire peindre car je m'aperçois de plus en plus que c'est difficile, à l'huile comme à l'eau* ".

Chaque été, André Lhote organisait pour ses élèves deux ou trois soirées dans une vaste ruine ouverte à tous les vents : la grande maison ! Parfois c'était un bal costumé au son d'un vieux phonographe avec lanternes et bougies pour s'éclairer. Un certain nombre de mirmandais invités arrivaient avec des friandises, heureux d'être en compagnie de peintres qu'ils avaient pu observer au travail dans la journée.

C'était une époque d'entente cordiale et généreuse qui se terminera en 1939.

1945 – 1962

Après la guerre André Lhote recevait toujours certains soirs sur sa terrasse de la côte chaude, ses élèves. L'ambiance ne sera plus la même. Certains élèves étrangers de jadis ne pourront plus revenir en France, d'autres les remplaceront. L'heure ne sera plus aux rires de jadis. Les conversations picturales seront très approfondies, le devenir des expositions occupera tous les esprits après tant de désastres européens.

D'année en année André Lhote passera moins de temps à Mirmande, toujours à la recherche de paysages nouveaux. Parfois fatigué de toutes les tâches à accomplir en dehors de la peinture : les articles, les conférences, les livres, les voyages à l'étranger et de nombreuses expositions conséquentes.

Avec cette appréhension, en ses derniers moments
De la dégénérescence de l'**ART de PEINDRE**

André Lhote : bibliographie

Principaux écrits d'André Lhote

- 1923- *Corot*, Paris Stock, in 16°.
1933- *La peinture, le cœur et l'esprit*, Paris, Denoël et Steele, in 8°.
1936- *Parlons peinture*, Paris, Floury, in 8°.
1939- *Traité du paysage*, Paris, Floury, in 12°.
1949- *Peinture d'abord*, Paris Denoël, in 8°.
1943- *Petits itinéraires à l'usage des artistes*, Paris, Denoël, in 4°.
1946- *De la palette à l'écritoire*, Paris, Correa, in 12°.
1946- *Ecrits sur la peinture*, Bruxelles, Lumière, in 8°.
1949- *Cézanne*, Lausanne, Marguerat, in 8°.
1950- *Traité de la figure*, Paris, Floury, in 12°.
1954- *Les chefs d'œuvre de la peinture égyptienne*, Paris, Hachette, in f°.
1956- *La peinture libérée*, Paris, Grasset, in 12°.
1967- *Les invariants plastiques*, Paris, Hermann, in 8°.

- Nombreux écrits dans des revues, principalement la *Revue française*

Quelques livres à consulter sur André Lhote

- Alexandre Mercereau, 1921, Paris, Povolsky, in f°. ill., planches en couleurs.
- Anatole Jakovsky, 1947, *André Lhote*, 48 reproductions commentées par le peintre, Paris Floury, in 4°.
- Guy Dornand, *Eloge d'André Lhote...* orné de gravures originales, 1960, Ed. Marcel Bruker, in f°.

- Yvonne Gouin : *André Lhote avant le cubisme, 1885-1910*, mémoire de maîtrise, université de Paris IV, 1985, 2 vol.
 - Yvonne Gouin : *André Lhote, un individualiste du cubisme, 1910-1920*, thèse de doctorat université PARIS IV, 1995, non pub.
 - 1986 : *correspondance inédite d'André Lhote*- Alain Fournier, Jacques Rivière, William Blake et musée de Bordeaux.
 - *Correspondance André Lhote- Gabriel Frizeau, 1908-1929*, William Blake éd. et musée de Bordeaux.
- Valérie Blanco- *Lhote et le primitivisme*, maîtrise , université de Bordeaux III.

Catalogues d'expositions :

- Musée de Valence, 2003. Nombreuses reproductions.
- Bibliothèque Forney , Paris, 1967
- Musée des beaux-arts de Bordeaux.

La production de soie à Romans

Au XVIII^e siècle

Par Laurent Jacquot

Aujourd'hui encore, le promeneur qui parcourt la campagne romanaise, rencontre quelquefois sur les bords des chemins, des arbres au tronc torturé qu'il ne sait pas toujours identifier : ce sont des mûriers, Ces arbres sont les derniers témoins d'une époque aujourd'hui révolue, celle de l'élevage du ver à soie et de la production de fil de soie dans le Pays de Romans qui marquent l'économie de la cité, du XVIIIe au début du XXe.

La soie est le fil du cocon que produit la chenille du bombyx ou magnan avant sa transformation en chrysalide de papillon. Le cocon après avoir été plongé dans une bassine d'eau chaude est dévidé avec un simple rouet. Mais à ce stade, le fil obtenu, trop mince et fragile, reste encore impropre au tissage, il doit être « mouliné ». Le moulinage consiste à retordre le fil sur lui-même ou plusieurs fils l'un sur l'autre.

Au début du XVIIIe, sont utilisés, en France, les moulins « piémontais » qui, ne tournant pas avec régularité, ne donnent pas une qualité de fil constant. Un Dauphinois, Jacques Vaucanson, met au point une technique de moulins qui remédie à ces problèmes. Il construit ses nouvelles machines mais doit trouver des entrepreneurs qui acceptent de les installer chez eux. Après des démêlés avec les Tourangeaux, il se tourne vers sa province natale où le représentant du Roi, l'Intendant, Pajot de Marcheval, semble disposer à introduire ses moulins en Dauphiné.

Nous sommes alors en 1770, à la fin du règne de Louis XV qui est l'une des plus belles périodes de l'histoire de la soie française. Les soyeux de Lyon mènent le mouvement. Les besoins de fils sont importants, la vallée du Rhône est sollicitée. Cette pression économique rejoint les projets des autorités. En effet, depuis le début du XVIIIe, les intendants du Dauphiné cherchent à favoriser le développement d'activités économiques nouvelles en les concentrant dans certaines villes. Les facilités procurées par la navigation fluviale doivent à leurs yeux privilégier les villes rhodaniennes notamment Romans.

En 1730, Romans, avec ses 5600 habitants, est un des plus importants foyers économiques du Dauphiné. Dans ses murs et ses environs immédiats, plus de 1500 ouvriers s'activent dans la production de « draps », le travail du cuir, et déjà dans le moulinage de la soie. C'est à cette époque, qu'un jeune homme de 20 ans, héritier d'une famille de marchand, Pierre-Melchior Enfantin, présentant un contexte favorable, décide de faire le commerce des cocons. Puis, en 1752, il établit avec d'autres manufactures une filature de soie à Lizaud près d'Alixan qu'il agrandit par la suite. Deux ans plus tard, il loue à l'Hôpital-Général de Romans un bâtiment sur le canal de la Martinette.

C'est en 1772, que se rencontrent les nécessités de Vaucanson, les choix de l'Intendant et les ambitions d'Effantin qui se propose d'accueillir des moulins avec l'aide financière de l'état. Le projet d'Effantin rencontre cependant l'opposition d'un autre manufacturier de soie établi à la Sône, Jubié, inquiet d'une dangereuse concurrence. Pour Enfantin, la filature sur la Martinette est insuffisante, il achète un terrain entre les rues St-Nicolas, Fusterie et Château-Brunet pour faire construire un vaste bâtiment destiné à abriter les moulins.

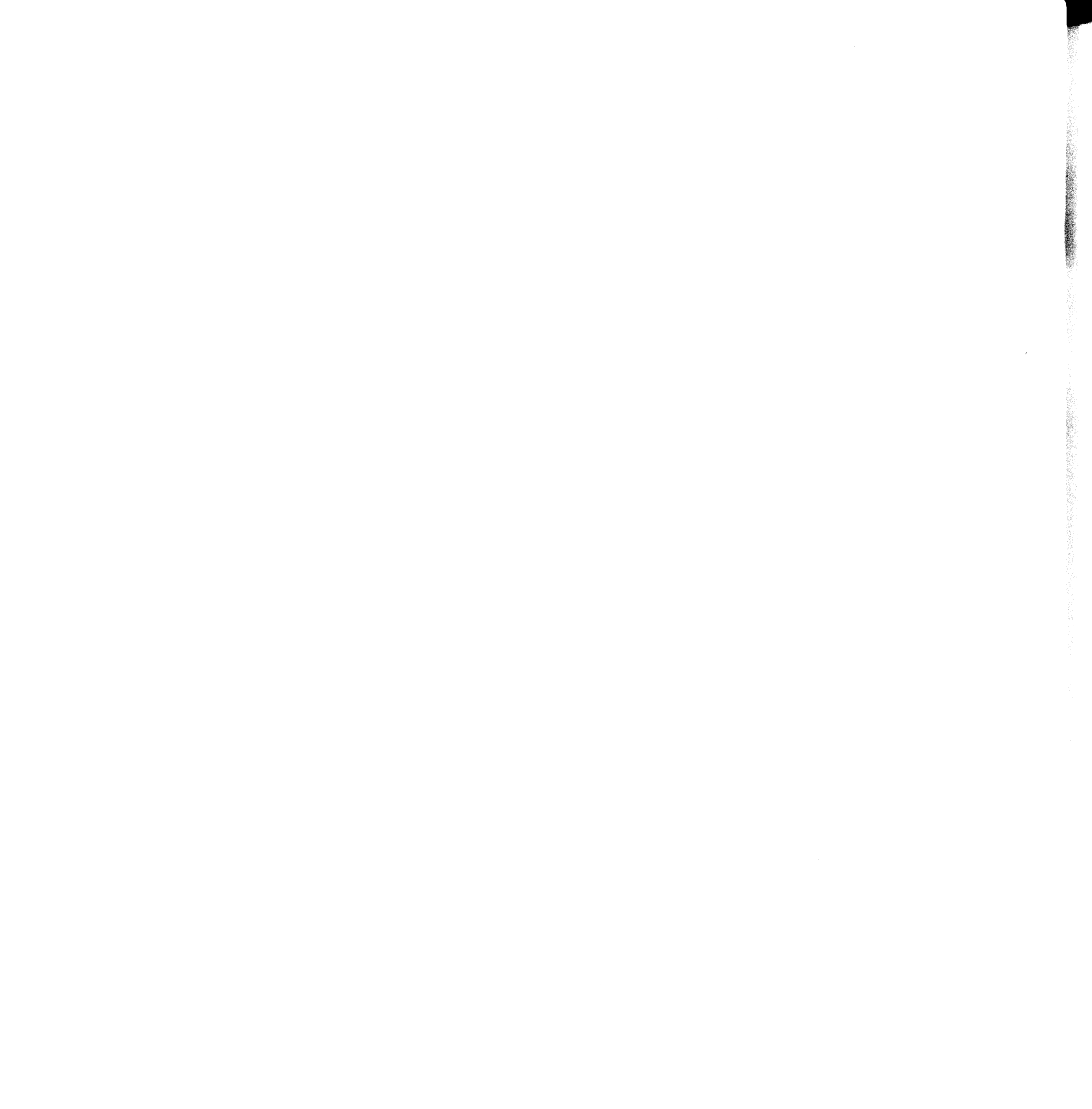
Mais quelques mois plus tard, Vaucanson décide de choisir d'autres manufacturiers plus à sa convenance, et ne livre pas les moulins au Romanais. Pendant 6 ans, Effantin doit démarcher les bureaux du Roi, recommencer à chaque

changement de ministères, lutter contre les influences contraires. En 1779, les moulins de Vaucanson sont enfin installés.

Enfantin profite peu de sa « victoire ». Âgé de 60 ans, peut-être las d'une décennie de difficultés, il laisse son entreprise à ses deux fils, Pierre et Victor, avant de mourir en 1783. La production est irrégulière, les créances inquiétantes. Les fils Enfantin sont davantage préoccupés par de nouvelles mécaniques et la recherche de financements alors que d'autres entreprises de moulinage poursuivent leur activité : en 1787, à Romans, elles sont une douzaine à employer une centaine d'ouvriers

Arrivent bientôt l'année 1789 et le début de la Révolution qui ruine la noblesse et l'économie du luxe, notamment celle de la soie. Pierre meurt en 1794, les dettes de l'entreprise s'élèvent alors à « 40 000 livres » (environ 200 000 € !). La fabrique est vendue à la famille Jubié. Au cours des 35 ans qui suivent la production reste aléatoire et décline, de multiples propriétaires se succèdent.

En 1830, c'est la fermeture définitive et la vente du matériel. Ainsi s'achève, dans l'échec, la première expérience d'entreprise capitaliste et pré-industrielle à Romans. Ce n'est que 40 ans plus tard que de nouvelles initiatives d'une ampleur comparable verront le jour : commencera alors, pour Romans, la grande aventure de l'industrie de la chaussure.



Histoire régionale : Quand Savasse rivalisait au Moyen-Age avec Montélimar

Par Jean Durand

Si vous voulez comprendre le pourquoi d'une part d'une situation exceptionnelle qui fut à la fois l'atout mais aussi le handicap de Savasse, à 8km au nord de Montélimar, d'autre part d'une puissance qui atteint son apogée entre 1360 et 1440, il faut, venant du sud de l'ancienne route de Donzère, vous arrêter un instant au début de la descente dite de Navon, à Bel Air, au pied de la colline de Montchamp, côté ouest, d'où la vue plonge sur la plaine de Montélimar et la vallée du Rhône.

On est alors frappé par cette pyramide, fièrement campée au beau milieu de la vallée. Quel site incomparable, quelle position exceptionnelle ! Et, l'imagination aidant, on se prend à rêver... Quel pharaon fit construire ce monument à nul autre semblable ?

Quels trésors y furent enfouis ?

Que l'on se promène dans l'unique rue du vieux village ou que l'on se hisse au sommet de la colline, on est frappé par la beauté du panorama. Au sommet, la vision circulaire s'étend sur trois cent soixante degrés, de Valence au Ventoux, des Cévennes aux Pré-Alpes.

Au milieu du village, le champ de vision, sur un demi-cercle de cent quatre vingt degrés est encore impressionnant.

On comprend alors que, lorsque la cervelle des premiers hommes dépassa la grosseur d'un pois chiche, ils aient eu l'idée de bâtir leurs huttes là-haut. Ca leur permettait, d'une part de mieux se protéger des bêtes fauves qui pullulaient dans les forêts couvrant toute la plaine et qui leur disputaient encore la possession des lieux, d'autre part de voir arrivaient leurs envahisseurs, lesquels, qu'ils vissent du sud ou du nord, firent de la rive gauche du Rhône une voie de passage naturelle. Ce n'était pas encore l'autoroute du soleil et des vacances, mais plutôt la voie de la violence.

Les archives, hélas, font défaut pour dire si la colline fut le siège de la fameuse Aéria, l'une des places fortes des Romains avec Avenion (Agignon) et Arausion (Orange) ou si elle fut la réputée Mergalant, fief des Wisigots, détruite par les Sarrasins vers 725.

Mais ce dont on est certain, c'est que Savasse fut, au Moyen-Age, la rivale de Montélimar, les deux cités comptant environ 3000 habitants chacune. Pourquoi Savasse avait-elle tant d'importance ?

Le 15 avril 1360, par ordonnance rendue à Sauzet, Aymar VI, comte de Valentinois et Hugues, son neveu, fils de Lambert Adhémar de Monteil, annoncent à tous leurs vassaux de la Valdaine que pour de commodité, ils transportent à Savasse (« *in loco nostro Savassie* ») la cour supérieure (« *curiam superiorem* ») de justice qui aura la juridiction sur trente neuf communes de la Valdaine (Valdaine, sans de l'allemand « *wald* », pluriel « *walden* », qui signifie « *bois* »). Ces communes sont : Savasse, Ancône, Montboucher, Saint-Gervais, Roynac, La Laupie, Cliousclat (ou plus vraisemblablement Cléon d'Andran), Pont-de-Barret, Puy-Saint-Martin, Rochebaudin, Truinas, Félines, Comps, Dieulefit, Le Poët-Célar, Châteauneuf-de-Mazenc, La Touche, Portes-en-Valdaine, Taulignan, Alançon (?), Condorcet, Le Pègue, Vallaurie, Roussas, La Garde, Teyssières, Rousset, La Batie, Espeluche, Manas, Poët-Laval, Souspierre, Orsinas, etc...

A noter que la plupart des habitants de Montélimar ne sont pas justiciables de ce tribunal.

C'est donc une très importante juridiction qui va donner à Savasse une situation privilégiée pendant quelques décades.

Pourquoi Savasse ? Le droit d'y rendre justice appartenait déjà aux Comtes de Valentinois et aux Seigneurs de la Garde, depuis qu'il leur avait été donné par Raymond des Baux Prince d'Orange en 1252 (voir le début Chapitre II). De plus, de toute cette juridiction, Savasse était la plus proche de Valence. Enfin sa position sur une montagne la mettait à l'abri d'un coup de main. En principe seulement, car, à la fin du XIVème siècle la forteresse n'échappera pas à la destruction.

Pour l'heure, Savasse va atteindre le sommet de sa gloire et de sa prospérité. De nombreux avocats, procureurs, greffiers et autres gens de justice vinrent s'installer dans la cité, sans parler des plaideurs de toute la région qui avaient à faire avec la justice. On était déjà très chicanier avant que, deux siècles plus tard, Racine n'écrivît ses « *Plaideurs* ».

La population sédentaire atteint presque les trois mille habitants, tous dans l'enceinte fortifiée des remparts.

On imagine aisément l'importance du lieu dont on retrouve encore ici et là les traces des ruelles qui montaient jusqu'au pied du château. Savasse devait alors avoir l'aspect pyramidal du Mirmande d'aujourd'hui avec des maisons jusqu'en haut de la colline, mais beaucoup plus importante.

C'est sans doute à ce moment là que fut surélevée l'église de Notre-Dame alors appelée « de Sacasse » ou « Sainte-Marie » qui a pris les structures que nous lui connaissons aujourd'hui, hormis une restauration intervenue au XVIIIème siècle (vitreaux de la façade sud) et au XIXème siècle (tribune, chaire, stalles, carreaux recouvrant les anciens dallages).

La prospérité de Savasse dura 90 ans. Charles VII, roi de France, avait en effet envoyé son fils le Dauphin, futur Louis XI, dépenser son énergie au château

de Sauzet, alors entouré de forêts dans lesquelles chassait le Dauphin. Il en profita pour organiser la région, faisant la preuve de ses qualités. Hélas pour Savasse !

En effet, ayant besoin de l'appui des Adhémar de Monteil, le Dauphin signe le 17 mai 1449 une ordonnance en faveur de Montélimar passée sous sa coupe. Il y crée une sénéchaussée de tout le pays de Valdaine « *et autres places qui sont accoustumées de pièça y ressortir du temps que ladite cour estoit dudit lieu de Savasse* ».

Pour Savasse, ce fut la fin de toutes les espérances. Pour atténuer la colère des derniers Savassons vivant encore sur la colline, le Dauphin prit quatre jours plus tard, le 21 mai, une autre ordonnance exemptant de tailles et de tous subsides les personnes qui s'établiraient dans le bourg. Cette mesure était destinée à repeupler la commune dont les habitants avaient peu à peu fui après le désastre de 1394.

Mais, désormais loin des voies d'accès faciles, ayant perdu avec sa cour de justice son atout majeur, Savasse ne put se relever de ses ruines.

Il faut en effet préciser que en 1394, Raymond de Turanne avait attaqué Savasse ; c'est de cette époque que date la destruction des remparts du château.

Dernière précision : le Dauphin devenu roi sous le nom de Louis XI en 1461, n'oublia pas Sauzet. Pour faciliter les relations avec son fief, il créa à Sauzet, en 1464, un service de « Poste aux lettres, Messageries et Diligences » pour tout le territoire. Et c'est de Sauzet que partit la première affranchie du sceau royal. Résevé aux courriers du roi, le nouveau service fut ensuite utilisé par les nobles et les bourgeois, puis organisé au XVII^e siècle, pour le plus grand bonheur de la Marquise de Sévigné de célèbre mémoire au château de Grignan...

VINCENT d'INDY

Impressions, souvenirs

Par Madame Yvonne Lançon-Fargier
Membre Fondateur – Présidente 1966-67

Venant de Valence pour prendre la route de l'Ardèche en face du Rhône, sur les hauteurs de Toulaud, un jeune berger module sur sa flûte quelques notes joyeuses. Vincent d'Indy se promenant, entend ce court refrain. Aussitôt, il le transcrit sur un de ces petits carnets qui ne le quittent jamais, et c'est ainsi que naît « la Symphonie Cévenole » dite aussi « Symphonie sur un thème montagnard ».

Cette magnifique œuvre, un des chefs d'œuvre de ce prestigieux compositeur, je l'ai fait exécuter à Valence, lors du centenaire de Vincent d'Indy que j'avais eu la joie et l'honneur d'organiser en 1951.

C'était une soirée mémorable, une belle soirée d'été, où face au Rhône, sur la place du Champ de Mars noire de monde, et sur le kiosque cher à Peynet, François-Julien Brun, en uniforme de gala, ainsi que les cent vingt musiciens de la Garde Républicaine, levait sa baguette sur les premiers accords de cette symphonie où la musique et le décor se mariaient si bien.

Cette soirée avait été précédée d'une visite au château des Faugs où, avec les officiels de la région, je déposais une gerbe devant le buste du Maître dans le parc.

Son fils, le Colonel d'Indy, vivant portrait de son père, ainsi que toute sa famille réunie, nous recevaient avec beaucoup d'amitié, tant ils étaient heureux de voir ainsi honoré leur cher et vénéré ancêtre. Pour ma part, je garde avec émotion les lettres si touchantes qu'ils m'ont adressées à cette occasion.

Et pour terminer ce court récit je voudrais rappeler ce détail amusant. Sur le quai de la gare de Valence, au moment du départ des musiciens de la Garde Républicaine, les boulangers de la ville leur ont remis à chacun une pogne, spécialité du pays qu'ils ont vivement appréciée.

Que de souvenirs me reviennent, se lèvent devant moi en y repensant. Je revois Vincent d'Indy, avec son grand chapeau ardéchois, sa cape, sa lavallière. Pour moi, enfant, c'était un peu comme un personnage de légende. Ma mère, musicienne accomplie, suivait ses cours d'interprétation, et j'ai encore sur des partitions des sonates de Beethoven, des annotations qu'il leur dictait : "*combat entre la tête et le cœur*", "*à l'immortelle bien aimée*", celle qui deviendra sa femme, sa cousine Isabelle de Pampelonne, qu'il retrouvait à Chabret. Il a l'occasion en allant dans le manoir familial de traverser Valence et de passer à Privas. D'ailleurs il collabore largement à quelques concerts, prêtant son concours aux artistes valentinois.

Vincent d'Indy est né à Paris le 27 mars 1851, et il mourra dans sa propriété ce sera l'Ardèche, patrie de ses ancêtres, qui façonnera ce personnage "l'Etrave", qu'il avait fait construire à la fin de sa vie sur la pointe des rochers rouges d'Agay en 1931.

Et pourtant d'exception. Il se laissera pénétrer par l'intense poésie des monts du Vivarais, la rude montagne rocheuse et boisée. Pays de légende et d'histoire il reviendra chaque année en vacances dans le vieux manoir historique de Chabret où sa famille n'avait pas cessé d'habiter depuis le XVI^e siècle.

L'on y découvre depuis la proche mais invisible vallée du Rhône, les montagnes du Vercors, la chaîne des Alpes coiffée de neiges éternelles.

Mais il écrit en 1871 : « *J'aime, j'adore Chabret, où s'est déroulé le plus beau temps de ma jeunesse... Si jamais j'arrivais à trouver ma voie, à avoir du talent, c'est à Chabret que je le devrais... C'est là que pour la première fois j'ai*

goûté le beau, j'ai entrevu l'idéale patrie d'élection... » et c'est là que Vincent d'Indy vient s'implanter spirituellement.

Au milieu du domaine familial à Chabret, sur l'emplacement d'une ferme dite des Faugs, encadrée de pins et de fayards, il a choisi, face aux Alpes, un belvédère à base de granit, d'où il fait surgir la belle demeure de ses rêves ambitieux, un castel de vague style Henri II. Au second étage une avancée a été réservée à son cabinet de travail. De son bureau, de son piano, il dominera le beau paysage qu'il aime.

J'ai bien des fois eu le privilège de me trouver dans ce bureau, pu feuilleter la collection de petits carnets où il notait ses thèmes d'inspiration, vu toutes les cannes qu'il sculptait dans les branches de fayard lors de ses promenades dans la montagne, et ce bureau sur lequel repose sa plume d'oie avec le manuscrit d'une de ses compositions françaises sur « *La légende de Saint Christophe* ». Vaste sujet dramatique qui hantera longtemps ses pensées et d'où il tirera l'une de ses œuvres les plus belles. Ce projet familial, localisé dans sa propre région, dans ce lieu proche de Chabret et des Faugs, et du rocher de Crussol, qui porte les ruines d'un vieux château féodal dominant le Rhône et dont le livret est inspiré de la légende dorée de Jacques de Voragine, est une œuvre beaucoup plus qu'un opéra, très proche des « Mystères du moyen âge »

Ce fut un autre privilège que me réserva Madame d'Indy d'avoir fait, pour moi seule, sortir de la banque où il était gardé le manuscrit de la « *Légende de Saint Christophe* », que j'ai pu toucher de mes mains émues. Sujet étincelant, venu du fond des âges, acte d'une foi artistique, religieuse et poétique, ce chef d'œuvre du d'Indisme dans son hiver, écrit sur des thèmes grégoriens, emploie toutes les ressources de l'orchestration moderne, bien différent pourtant du drame wagnerien.

Si j'ai désiré m'attarder sur cette œuvre, c'est par ce qu'elle représente d'important dans ma vie : ma foi et ce paysage du rocher de Crussol, symbole de la Drôme et de l'Ardèche, qui a impressionné toute mon enfance et qui me reste si cher.

Comment ne pas avoir été subjuguée par cet homme prestigieux et qui a tant influencé la musique : plus de 107 numéros d'opus, ayant abordé tous les genres, tous ses écrits, son fameux traité de composition et toutes ses conférences sur la musique tant en France qu'à l'étranger.

Il dirigera tous les grands orchestres, Padeloup, Colonne, du Conservatoire. Il créera la « Schola cantorum »

Il eut pour maître tous les grands musiciens de l'époque, et d'abord, bien entendu, César Franck, Gabriel Fauré, Saint Saens, Bizet, Chausson, Massenet et Henri Duparc, l'ami de toujours. Mais je n'aurais garde d'oublier Richard Wagner dont l'importance a été prépondérante dans sa vie. Il fit plusieurs fois le voyage à Bayreuth et y entendit, dans l'admirable théâtre que ce dernier a conçu et réalisé Le Festpilhaus, toute la tétralogie. Il faut lire ses souvenirs sur Parsifal et sur Tristan pour en être bouleversée. Mes souvenirs personnels y ont trouvé leur réponse.

Il y aurait tant à dire et il faudrait citer, à part '*les Symphonies Cévénols*' et '*la légende de Saint Christophe*', '*Fervaal*', '*L'étranger*', '*Le chant de la cloche*', '*Wallenstein*', '*Le poème des montagnes*', etc...toutes les œuvres du Maître, ses sonates, ses quatuors, ses symphonies. Si Richard Wagner a imprimé une influence prépondérante sur les œuvres de Vincent d'Indy, c'est là qu'on peut parler de musique à programme, ou plutôt musique descriptive et art du leit motiv. Mais ce qui a façonné Vincent d'Indy depuis son tout jeune âge, c'est l'influence capitale de sa terrible grand-mère, Rezia d'Indy, qui a présidé à toute son éducation. Ayant perdu ses parents presque à sa naissance, c'est elle qui a façonné Vincent, son Vincent qu'elle adorait, dans une soumission absolue aux principes, aux devoirs, aux traditions, dans une discipline stricte, une formation intellectuelle de choix, une formation musicale exceptionnelle. Saviez-vous qu'en 1867, dans une rencontre avec Lamartine, celui-ci lui cueillit une rose dans son jardin et la lui

a offerte en disant « *Prenez, mon petit ami, c'est le symbole de la poésie et de la beauté* » ? Il ne l' a pas oublié.

« *Jour d'été à la montagne* », je voudrais terminer sur cette évocation, la nature avec toute ses colorations, ses parfums, de l'aurore au soir. Tout y est merveilleusement décrit et Vincent d'Indy l'imprègne de toute sa poésie, son amour du terroir. Pour moi, elle fait revivre mon Ardèche natale, ses montagnes bleutées où mes souvenirs et mes rêves se sont souvent perdus et qui restent en moi comme une musique.

Je l'entendrai toujours !....



Henri ROL-TANGUY

Eternel combattant de l'idéal

Par Jean Lovie.



Le 60° anniversaire de la Libération du territoire en 1944 incite à se souvenir de ceux qui ont fait que la France, avilie et submergée par la défaite de juin 1940 ait pu se retrouver au rang de puissances victorieuses et libres

Parmi bien d'autres figures emblématiques des combats pour la liberté se détache celle du colonel Henri Rol-Tanguy, l'organisateur de l'insurrection de Paris, capitale libérée par elle-même à l'approche de la 2°DB de Leclerc.

De Rol-Tanguy, disparu en 2002 à l'âge de 94 ans, le grand public garde en mémoire l'incarnation qu'en fit Bruno Kremer dans le film « Paris brûle-t-il ? ».

L'unanimité dans le pluralisme d'hommes et de femmes en " désaccord sur bien des choses sauf l'essentiel" - mot de Chaban Delmas – restera longtemps une leçon de citoyenneté pour les générations futures.

*Le texte qui suit reprend les termes d'une conférence prononcée à Bollène (Vaucluse) à la demande des « Amis de la Résistance A.N.A.C.R. » quatre mois après la disparition de l'**éternel combattant de l'idéal**. Puisse-t-il aider à faire redécouvrir la destinée hors du commun de l'ouvrier métallurgiste qui sut toujours répondre " présent" aux rendez-vous de l'histoire...*

La destinée d'Henri Rol Tanguy est celle d'un idéal confronté aux pires bourrasques du XX^s, combat pour la justice, la liberté, fidélité aux engagements de jeunesse éclairant la trajectoire de toute une vie. Comme l'a dit le président de la République dans son hommage funèbre, " Ce meneur d'hommes qui aimait les êtres autant que les idées aura donné l'exemple de ce que peuvent le force de caractère, le patriotisme, l'amour de la liberté et de la patrie", ajoutant : " C'est en Espagne que l'ouvrier métallurgiste, le militant syndicaliste, le combattant des Brigades Internationales montrera son courage et sa passion pour la liberté. Du patriote ardent, la Résistance fera un héros ".

Henri Rol Tanguy, président national de l'ANACR aux côtés de Robert Chambeiron et Pierre Sudreau s'est éteint dans la nuit du 8 au 9 septembre à l'âge de 94 ans.

Pour cet hommage, nous évoquerons tour à tour quelques traits des années de jeunesse marquées par la montée des périls fascistes, l'ouvrier métallurgiste et l'engagement syndical, la guerre d'Espagne et son action dans les Brigades Internationales le mettant au cœur du premier combat contre la bête immonde. Ils en feront dès 1940 un résistant de la première heure qui deviendra le chef des FFI de l'Ile de France, organisateur de l'Insurrection de Paris, continuant le combat en s'engageant dans la Première Armée française sous le commandement du général de Lattre de Tassigny, ce qui le mènera jusqu'au Rhin et au Danube.

Années de jeunesse / Le métallurgiste syndicaliste

Henri Rol Tanguy est né en 1908 à Morlaix, dans le Finistère, d'une mère blanchisseuse et d'un père officier marinier. Après avoir grandi dans différents ports en fonction des affectations de son père, il suit sa mère à Paris, entre à 17 ans chez Renault comme tôlier carrossier, adhère la même année aux jeunesses communistes, se syndique à la CGTU. Il est licencié après la grève générale de 1926. En 1930, il travaille pour Breguet, y crée le syndicat, est licencié en 1935 après un mouvement revendicatif. A l'issue des grandes grèves de 1936, il est chez NESSI entreprise de chaudronnerie, licencié en octobre.

Il est alors membre de la Commission exécutive et permanente du syndicat du travailleur de la métallurgie, plus particulièrement chargé d'animer la campagne de solidarité avec la jeune République espagnole confrontée au putsch de Franco...

Les luttes syndicales vont ainsi tout naturellement trouver pour lui leur prolongement dans le combat antifasciste...
Son destin bascule.

Guerre d'Espagne et Brigades Internationales

A partir de février 1937, il est l'un des 35.000 antifascistes de diverses nationalités venant au secours de la République espagnole. Il est d'abord commissaire politique de l'arsenal d'ALBACETE, au sud-est de l'Espagne, où se trouve l'état-major des Brigades, responsable du parc automobile, de la fabrication des grenades. Lors d'un deuxième séjour en 1938, il est commissaire politique du bataillon d'instruction des volontaires francophones, participe aux combats. Le 18 juin 1938, il est blessé à l'épaule par une balle de mitrailleuse qu'il a conservée toute sa vie dans son corps.

C'est pour lui une expérience capitale : elle l'a ancrée dans son engagement antifasciste avec la perception d'une guerre sans merci, lui apportant une formation militaire sur le terrain, appuyé par de nombreuses lectures – Henri Rol Tanguy qui a quitté l'école à 13 ans est un autodidacte – se dévoile alors, sans qu'il en soit conscient une véritable vocation pour le métier des armes.

Fait éminemment symbolique, il fera le choix sur ces champs de bataille d'Espagne de son pseudo de clandestinité Rol, ajouté par la suite à son nom, hommage à un camarade tombé à Sierra Caballes, au cours des derniers combats : Théo Rol ...

Ce sera enfin sa marraine de guerre en Espagne, Cécile Le Bihan qu'il épousera en avril 1939. Fille de François Le Bihan qui sera résistant FTP arrêté, déporté, mort à Auschwitz, elle-même résistante de la première heure, inséparable de l'action qu'allait entreprendre Rol sur un autre sol, la France...

(Sur les 8.000 français engagés dans les Brigades, 3.000 sont morts sur les champs de bataille espagnols.)

Résistant de la première heure...

Après avoir vécu la drôle de guerre et la campagne de France où il est cité à l'ordre de son régiment, c'est dans la Creuse qu'il entend les paroles de Pétain prononçant son discours d'Armistice le 22 juin où " il fait don de sa personne à la France ". Réflexion à haute voix de Rol " Ce n'est pas lui qui nous sortira de là ". L'ancien brigadiste savait à quoi s'en tenir, connaissant bien l'idéologie de l'ancien ambassadeur de France auprès de Franco...

Démobilisé le 18 août, il est à Paris le lendemain où il retrouve Cécile. Le même jour, celle-ci doit assister à une réunion en vue d'organiser des Comités populaires destinés à relancer l'action revendicative d'une population encore sous le choc...

Dès fin 1940, Rol met en place les GSD (Groupe de Sabotage et de Destruction). Une tâche difficile quand on ne dispose de rien. Chaudronnier et tuyauteur de profession, il obtient d'un camarade des éléments de chauffage central : des raccords droits ou en T, des bouchons filetés, une charge d'explosif à l'intérieur, un détonateur : une bombe est ainsi réalisée.

Un peu partout, les sabotages s'organisent : limaille de fer mise dans les boîtes à graisse des wagons par les cheminots ; pièces détachées de moteurs défectueux dès la fabrication ; Rol évoque aussi un lot de 1.500 camions Renault flambant neuf sortis de l'usine rendus inutilisables avec de la poudre d'émeri dans les boîtes de vitesse.

En mai 1941, le PCF lance un appel à la constitution d'un Front National de lutte pour la liberté et l'indépendance de la France, peu de temps avant le début de l'opération BARBAROSSA contre l'URSS (22 juin 1941). C'est Danielle Casanova qui propose à Rol de passer à l'organisation de la lutte armée avec une rencontre au lendemain du 14 juillet 1941 près de Montparnasse.

La Résistance armée de Rol-Tanguy

L'organisation armée fait appel en priorité aux volontaires des Brigades Internationales, vétérans de la guerre d'Espagne. Cécile, comme beaucoup de femmes ou compagnes de combattants, fait partie des Service de liaison des F.T.P, avec l'acheminement des ordres de la direction nationale vers les directions régionales, la reproduction des journaux clandestins, le transport des armes...

Au départ, les armes sont rares. Rol rappelle le principe : " Avec un couteau, tu prends un revolver, avec un revolver, un fusil ". Parfois, les résistants parviennent à subtiliser les revolvers restés accrochés dans leur étui aux patères des restaurants. Une liaison avec les égoutiers permet de rassembler les armes dont s'étaient débarrassés les particuliers apeurés par l'interdiction de les détenir. Au début de 1942, du matériel anglais peut être enfin utilisé : grenades, charges de plastic, détonateur, la fameuse mitraillette Sten.

On ne peut entrer dans le détail de toutes les actions, pleines de risques, où à plusieurs reprises l'organisation en triangle est mise à mal, décapitée, reconstituée. Henri Rol-Tanguy y confirme à chaque étape sa capacité de meneur d'hommes imposant le respect des hommes : une exigence pointilleuse sur la prudence nécessaire, l'exactitude sur l'horaire des contacts, rejet de toute conception romantique du combat en ne concevant que les opérations mûrement

réfléchies, ne laissant rien au hasard, lucidité dans le danger, maîtrise des situations sur le terrain.

En été 1942, la situation de Rol devient intenable à Paris, étant localisé de façon de plus en plus précise par la police. Il reçoit la mission de mener le même type d'actions en Anjou, puis en Bretagne et à Bordeaux ; son retour sur Paris en avril 1943 correspond au moment où le sort de la guerre bascule : la bataille de Stalingrad a montré les limites de l'invincibilité hitlérienne, l'Afrique du Nord est libérée en mai 1943, le CNR est fondé le 27 mai dans un régime de Vichy réduit à l'état de dictature policière où le STO aboutit à gonfler les rangs de la Résistance.

De l'Etat-major FFI à la Libération de Paris

De retour à Paris durant l'été 1943, Henri Rol Tanguy ajoute à ses responsabilités de FTP celles du C.A.D (Comité d'Action contre la Déportation, créé par le CNR), une action en direction des réfractaires pour les aider financièrement, leur fournir des faux papiers, de la littérature clandestine. Il est très vite concerné à l'automne 1943 par la mise en œuvre des Etats-Majors des Forces Française de l'Intérieur sous l'autorité du C.N.R ; Il devient membre de l'état major de la région P couvrant Paris, le département de la Seine. Il est responsable à " l'Action immédiate ", ce qui signifie la reconnaissance de la nécessité d'agir, de ne pas attendre le jour J et l'heure H pour combattre. C'est le moment où il choisit définitivement le pseudo de Rol après avoir été Louis, Théo, Morel, Prat, Gay, Imbert ou Nordal. Le COMAC (Comité d'Action Militaire) ratifie sa désignation comme chef de la région P1 (Ile de France) avec le grade officiel de colonel. Dès le 3 juillet, il entame la préparation de l'insurrection.

Le 19 août, son PC est installé dans les catacombes, à 26 mètres sous terre, sous le lion de Belfort (un symbole !). Il dispose d'un central téléphonique

particulier, non écouté par les Allemands, relié à 250 postes dans Paris et la proche banlieue. Ce PC central constituera un des moyens essentiels de la bataille de Paris.

L'insurrection de Paris décidée le 17 août est le résultat de l'action conjuguée du CPL (Comité Parisien de Libération) qui coordonne les partis politiques et les syndicats sous la présidence d'André Tollet récemment disparu et les FFI qui en assurent la responsabilité militaire. Les événements sont préparés par un enchaînement de grèves, commencées par celle des cheminots (10 août) puis la gendarmerie, la garde républicaine, la police, couronnée par le mot d'ordre de grève générale lancée le 18 août par la CGTU. Alors que l'ennemi est paralysé, de plus en plus sur la défensive, Rol lance son " appel aux barricades ".

C'est à ce moment là que l'appréciation du chef des FFI fut essentielle. Il ne s'agissait pas de se lancer dans une aventure sans issue ; évaluer à quel moment les forces alliées étaient assez proches de Paris, s'assurer de la réalité de la capacité de résistance de l'occupant, le niveau de ses effectifs, autant d'analyses excluant l'idée d'une "trêve" avancée par certains.

Rol évoquant par la suite ce moment historique a cette belle formule : " l'insurrection parisienne d'août 1944 a vu se lever du fond de l'histoire, l'éternel insurgé parisien, mais cette fois, événement extraordinaire, né du combat national, tous les Parisiens, y compris des forces dites de l'ordre et celles de l'armée, étaient du même côté de la barricade ".

Et lorsque le 25 août, à la gare Montparnasse, le maréchal Von Choltitz remet la capitulation des troupes allemandes de Paris au général Leclerc et au colonel Rol-Tanguy, le chef de la 2° DB pourra dire avec une satisfaction immense : " La France de de Gaulle, celle qui a refusé de cesser le feu retrouve la France de l'intérieur, celle qui a refusé de courber le front ".

Le général de Gaulle ajoutera : " il fallait d'abord que Paris lui-même combattît pour briser ses chaînes, au lieu d'être un enjeu passif entre l'ennemi et ses alliés ".

En guise de conclusion

Ainsi est allée la vie d'Henri Rol-Tanguy, l'ouvrier métallo parisien syndicaliste combattif des années 1934-1936.

La fidélité à des idéaux adoptés dès l'âge de 17 ans, l'ont conduit à l'engagement dans les Brigades Internationales combat précurseur, combat formateur : pour lui, défendre Madrid et l'Espagne, c'était défendre Paris et la France. Avant bien d'autres, il avait compris l'ampleur de la menace de la « bête immonde ». Confronté aux plus sombres bourrasques de l'histoire, l'ancien brigadiste se transformera tout naturellement en Résistant de la première heure, s'imposant par des qualités exceptionnelles d'organisateur, de stratège, de meneur d'hommes. Elles feront de lui le colonel Rol-Tanguy, porté au premier plan de l'histoire nationale avec l'insurrection de Paris.

Une fois Paris libéré, il va comme 140.000 Résistants poursuivre le combat dans la première armée de de Lattre, participant à la campagne du Rhin au Danube, étant cité à l'ordre de la division.

Remarqué par de Lattre, il sera admis dans l'armée d'active le 26 décembre 1945 avec le grade de chef de bataillon à titre définitif ; il prendra la tête du 27° RI puis de la 7° demi-brigade à Dijon jusqu'en 1947, son dernier commandement. Il poursuivra et achèvera sa carrière plus en retrait, dans les services centraux de l'armée jusqu'en 1962...

Alors que d'autres sortent des grandes écoles militaires avec beaucoup de connaissances théoriques, c'est la connaissance du terrain et du feu qui ont forgé Rol, à l'image des généraux de la Révolution. Il sera resté toute sa vie le jeune garçon de Morlaix, modeste dont un destin exceptionnel n'aura en rien entamé la simplicité.

Quittant l'armée, il rejoindra l'ANACR dont il deviendra co-président. Pendant 40 ans, jusqu'à l'extrême limite de ses forces, il se consacrera à la défense des idéaux de la Résistance, ceux de ses engagements de jeunesse, confiant pour l'avenir de la transmission de la flamme de la Résistance.

N'a-t-on pas dit que " les seuls combats perdus sont ceux que l'on n'a pas livrés "...

Henri Rol-Tanguy n'en n'aura décidément laissé aucun de côté. C'est en cela qu'il restera longtemps un exemple pour l'avenir.

Anecdotes

A l'occasion d'une interview pour Paris-Match, Rol évoque sa rencontre avec de Gaulle le 26 août, au lendemain de la capitulation de Von Choltitz : "Hum..." nous avons été profondément déçus. On n'attendait pas d'éloges mais bon... Il nous a pris sur le ton "ce que vous avez fait, c'est bien, maintenant il faut que vous alliez à l'école" Tout ça parce que nous étions pas des officiers de l'école de guerre. Ses amis m'ont dit que c'était un homme froid, parce qu'il dissimulait une grande timidité. Peut-être.

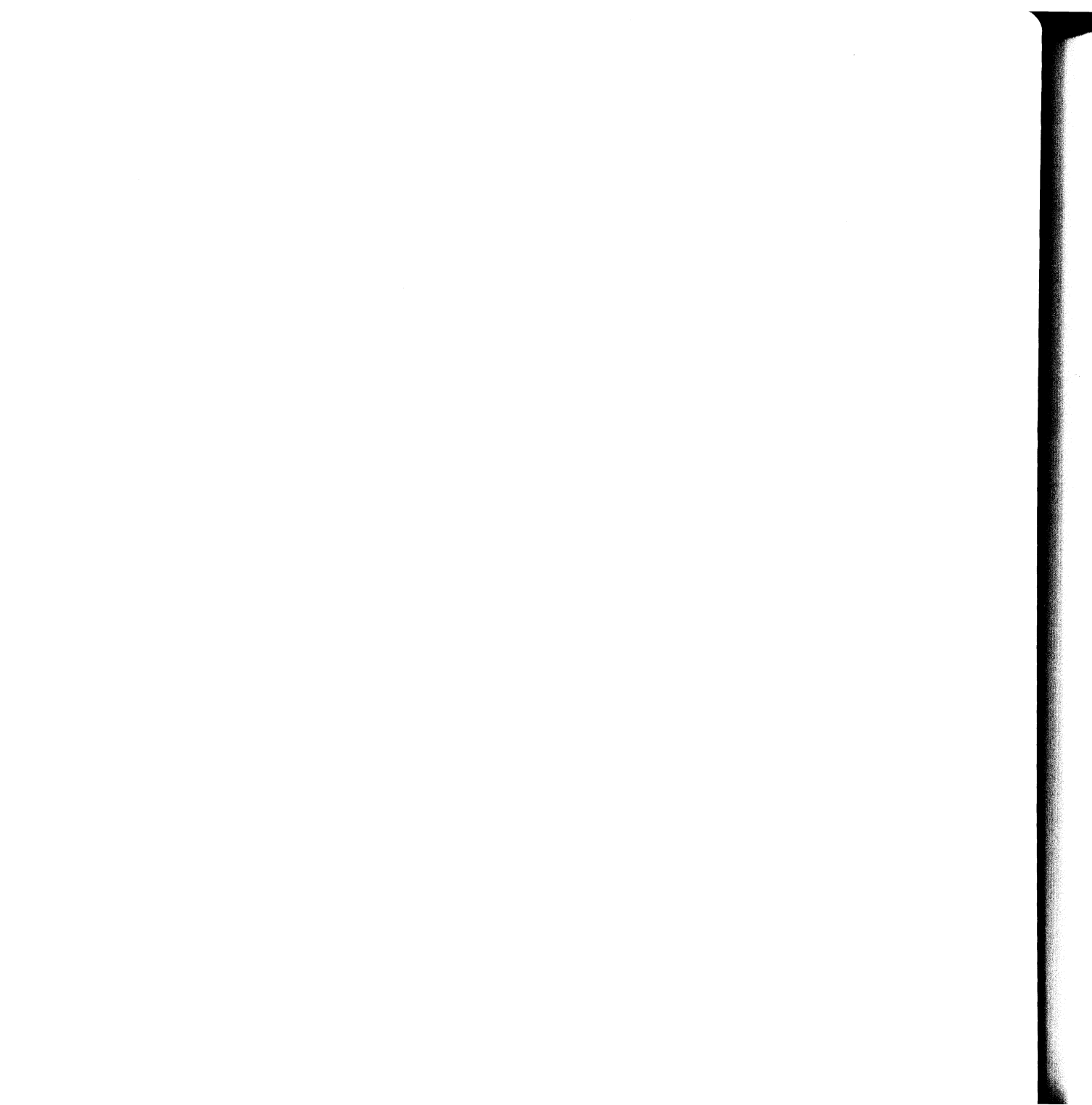
Faut-il ajouter que l'insurrection de Paris a coûté la vie pour 900 FFI et 600 civils...

Et cette fin d'interview de ses petites filles, Mathilde et Aude Rol-Tanguy (23 ans) après la mort de leur "papé" :

- Papé n'oubliait jamais le rôle des femmes dans la Résistance et soulignait très fréquemment celui joué par Mamie qui a toujours été à ses côtés pendant 63 ans. Leur engagement commun dans la Résistance est à l'image de leur couple : "uni pour la défense de leurs idées et pour la vie de famille qu'il aimait tant".

Sources utilisées

- Libération de Paris, les cent documents, par le colonel Rol-Tanguy et Roger Bourderon – éd. Hachette 1994. Un ouvrage source qui a fourni la base de cet hommage.
- Un colonel d'exception. Numéro spécial de l'Association du Musée de la Résistance Nationale, nombreux textes en hommage à Henry Rol-Tanguy (1908-2002), collectif d'auteurs – Hors série de l'Humanité (2002).
- Hommage au Colonel Rol-Tanguy. Collectif d'auteurs – Hors série de l'Humanité (2002).
- Résistance Isère, journal de la Résistance de l'Isère, ANACR n° 130. Octobre–novembre 2002.
- Le Patriote Résistant, journal de la FNDIRP n° 756 octobre 2002.
- Henri Rol-Tanguy, une épopée. Journal l'Humanité 10 septembre 2002.
- Paris-Match "la France libérée", numéro spécial du cinquantième de la Libération. Très belle iconographie de l'insurrection de Paris, interview du Colonel Rol-Tanguy.



LE FACTEUR HUMAIN

la petite histoire d'un grain de sable dans la Grande Histoire
par Frédéric Morin

Paris 1944, les enjeux de la Libération.

Réuni sous ce titre en février 1994, un aréopage de personnalités s'est penché, cinquante ans après les faits, sur les aspects les plus divers de la libération de Paris en août 1944 et un important ouvrage a été édité sous la direction de Christine Levisse-Touzé, directeur du Mémorial du maréchal Leclerc de Hautecloque et de la libération de Paris (1). Le troisième interlocuteur, le professeur Douglas Johnson de l'Université de Londres, plaça ces mots en ouverture de sa contribution intitulée «La Grande-Bretagne et la libération de Paris» :

«La libération de Paris fut accomplie par les forces françaises de la Résistance et par la 2ème D.B. du général Leclerc avec l'aide importante de l'armée américaine et la coopération non négligeable du général von Choltitz» (2). Le professeur Johnson manie-t-il l'ironie avec l'art consommé que l'on reconnaît à certains de ses compatriotes, ou présente-t-il enfin un point de vue original, du moins vu de Paris ?

En effet, chacun sait que ce général avait reçu des ordres formels d'Hitler pour tenir Paris à tout prix ou ne laisser la place aux mains alliées que sous la forme de ruines comme en témoignent de nombreux télégrammes dont N° 772989/44 daté du 23 août reçu par von Choltitz à 11 heures (3), télégramme dont le texte diffère de celui dont le général von Choltitz a parlé avec Bender au cours du repas qui suivit au Cercle militaire (4). La traduction de ce télégramme non référencé a été transmise par ce même Bender au consul de Suède Raoul Nordling ; c'est là la

seule source qui nous en soit restée, Lapierre & Collins n'en ayant pas retrouvé le texte original.

Déjà, le 20 août au matin, plus de deux cents usines et centres de production industriels, de distribution d'eau et d'électricité avaient fait l'objet de préparatifs de destruction par dynamitage par un petit groupe de quatre spécialistes allemands conduits par le professeur Albert Bayer. Le colonel général Alfred Jold appela personnellement le général von Choltitz le 20 à midi pour exiger l'explication de l'absence de rapport relatif aux destructions que celui-ci était chargé de faire exécuter dans la région parisienne (5). Ces premiers dispositifs de dynamitage industriel avaient été complétés par l'action des sapeurs de la 813ème Pionierkompanie sous le commandement du capitaine Werner Ebernach qui avaient préparé la destruction des ponts et des principaux édifices et monuments de Paris en répartissant plus de douze tonnes d'explosifs : cet ensemble de préparatifs furent terminés le 21 dans la journée (6) pour être complétés dans la nuit du 22 au 23 août par l'activité de la 177ème Pionierkompanie.

Le 24 au soir et malgré l'arrivée le matin-même d'un ordre *«pour exécution»*, le capitaine Ebernach n'obtint pas de von Choltitz l'ordre de mettre à feu ces dynamitages ; précisant qu'il laissait une section de sapeurs pour l'exécution des ordres, le capitaine et sa 813ème Pionierkompanie profitèrent du calme relatif pour évacuer Paris avant sa libération (7). Antérieurement, von Choltitz avait surpris René Naville, alors ambassadeur neutre à Paris, en déclarant : *«Messieurs, j'ai reçu l'ordre de me maintenir ici et d'attendre l'ennemi, mais je suis un général qui n'a, croyez-le, qu'un désir, celui de revenir dans un Paris intact, comme touriste, après la guerre»* (8).

C'est ainsi que le professeur Klaus J. Müller de l'Université de Hambourg rappelle dans sa contribution intitulée «Les opérations du groupe d'armées B» comment le maréchal Model, commandant en chef sur le front ouest, a *«requis le*

28 août 1944 auprès du président du tribunal militaire du Reich l'application d'une action contre le général von Choltitz et autres pour insubordination, au motif que le général von Choltitz n'a pas accompli en tant que défenseur de Paris ce qu'on attendait de lui» (9). Cette démarche dut attendre 1952 (une année après la parution de la première version des «Mémoires» de von Choltitz en 1951) pour qu'un tribunal d'honneur composé de ses pairs, généraux de corps d'armée de l'ancienne Wehrmacht, n'examine son cas comme le rappelle l'historien Pierre Bourget, dans sa contribution intitulée «La trêve» (10). «Le général a déclaré ne pas avoir détruit Paris uniquement parce qu'il ne disposait pas de moyens techniques nécessaires, écrivait Marcelle Adler-Bresse. On peut se demander quand le général von Choltitz a été sincère. Voilà un point d'histoire qu'il s'agirait d'éclaircir» (11). «La comparaison entre les deux moutures de ses Mémoires ne permet pas cet exercice d'éclaircissement», poursuit Pierre Bourget, éclaircissement que rendrait utile la confrontation avec le témoignage de Raymond Massiet (dit Dufresne, adjoint de Rol) qui a recueilli ces mots du général allemand au soir de sa reddition : «je ne pouvais pas détruire Paris bien qu'il y eût les ordres d'Hitler... non, je ne le pouvais pas. Les représailles, vos représailles,... cela aurait été trop horrible» (12).

Il ne faut d'ailleurs pas s'en étonner quand on sait que dans la première mouture de ses souvenirs en 1950 (publiés en 1951), von Choltitz affirme les avoir écrits sans documents «qu'il a détruits sur ordres de ses gardiens, anglais puis américains, pendant sa captivité» confirme Pierre Bourget (13). Que recelaient donc ces documents pour que leur destruction soit ordonnée ? En a-t-on éventuellement pris copie avant de les détruire ? si oui, pourquoi donc les détruire ?

Détail de l'Histoire sans aucun doute. Mais détail instructif tout de même lorsque le recul fait naître des perspectives. En effet, dans sa conclusion à ce même colloque en 1994, Guy Pedroncini, directeur de l'Institut d'histoire de défense, estime : «La confrontation souvent rude de points de vue différents permet

de «*parvenir à une vérité plus haute*», qui surprend parfois. La libération d'un Paris intact, fait essentiel qui a facilité une réconciliation franco-allemande, a aidé à la construction de l'Europe. Dans une perspective historique large, on peut même se demander si elle n'a pas commencé à naître avec la libération de Paris» (14).

Les facéties de la vie m'ont permis de jeter un éclairage nouveau sur cette question que le magnifique colloque de février 1994 a laissée sans réponse: — pourquoi le général von Choltitz n'a-t-il pas, le 23 août 1944 à 11 heures, donné l'ordre au capitaine Werner Ebernach de la 813ème Pionierkompanie de mettre à feu la totalité des dynamitages qui venaient d'être terminés et a limité l'action de destruction au Grand-Palais ?

Ceci alors que, dans la nuit du 22 au 23, des renforts étaient parvenus en l'espèce la 177ème Pionierkompanie pour compléter le minage en vue de la destruction de quarante-deux ponts, de la Tour Eiffel, de l'Arc de Triomphe, des Invalides et de l'Opéra, du palais de Gabriel, du palais de l'Elysée, de la Chambre des Députés, du Palais du Luxembourg, du ministère des Affaires étrangères, de l'église de la Madeleine, de la cathédrale Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle pour ne citer que les principaux édifices (15).

Un **facteur humain**, jusqu'ici négligé, permet d'expliquer pourquoi le 24 août 1944 à 7 heures du matin, von Choltitz n'a pas davantage donné suite à l'ordre de Hitler pourtant estampillé «*Très Urgent, pour exécution*» (AR GR B Ia 6504/44 24.8.44 0,45)

A l'occasion du colloque de 1994, le général Jean Delmas, président de l'Institut d'histoire militaire comparée, a eu l'occasion de demander au professeur Klaus J. Müller si le général von der Chevallerie, commandant de la 1ère armée rescapée du Sud-Ouest de la France, était bien descendant de huguenot (16). Faut-il imaginer, à la réponse positive qui lui fut donnée, que l'on puisse apprécier l'éventuelle francophilie d'un officier supérieur de la Wehrmacht à l'aulne de l'existence d'ancêtres français ? Sinon, pourquoi le général Delmas a-t-il posé une telle question et pourquoi ce détail a-t-il été retranscrit dans les actes du colloque ?

Les hasards de la généalogie m'ont fait parvenir un arbre généalogique armorié, présentant l'une des innombrables filiations de Louis IX le Saint. L'originalité de cet arbre réside dans le fait qu'il a été dessiné en 1941 à Leipzig par un obscur Ernst von Bressensdorf, né dans cette même ville le 26 octobre 1917. La famille de celui-ci conservait ainsi la mémoire de ses ancêtres français, au nombre desquels s'était illustré un certain Paul de Rapin-Thoyras (Castres 1661- Wesel 1725) qui est regardé par beaucoup de spécialistes comme le premier des historiens, grâce à sa magistrale *Histoire d'Angleterre* : six volumes publiés en 1724 à La Haye plus deux en 1725 et deux autres posthumes en 1727. La rédaction par un Français émigré par suite de la révocation de l'édit de Nantes, ayant longuement résidé en Angleterre au service de la famille royale mais alors établi sur le continent ne pouvait faire naître la suspicion de la complaisance des historiographes. Voltaire a même réservé un accueil flatteur à cette *Histoire d'Angleterre* et à son auteur en des termes laudateurs : «*L'Angleterre lui fut longtemps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût faite de ce royaume, et de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on écrivait que par esprit de parti ; c'est même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme approchante de la perfection qu'on exige de ces ouvrages, jusqu'à ce qu'enfin on*

ait vu paraître celle du célèbre Hume, qui a su écrire l'histoire en philosophe»
(17).

N'est-il pas un peu curieux de voir un jeune Allemand, alors officier des transmissions à Leipzig, orner son arbre généalogique d'un portrait de saint Louis, et d'y adjoindre le dessin de la Sainte-Chapelle entre autres édifices français comme la basilique Saint-Denis où sont ensevelis nombre de ses ancêtres royaux et le château d'Amboise ?

Et que devient ce jeune Bressensdorf ?

En 1944, il est affecté à Paris à l'état-major comme officier du chiffre, en charge des transmissions. Il profite de son séjour parisien pour poursuivre ses recherches généalogiques à l'Institut et fréquente la bibliothèque Mazarine, dans la perspective de compléter le travail de l'un de mes arrière arrière grands-pères, Raoul de Cazenove, auteur d'une étude sur Paul de Rapin-Thoyras et sa descendance, laquelle est éparpillée dans toute l'Europe. Adolescent, le jeune Ernst avait reçu à l'occasion de sa confirmation un exemplaire de cet ouvrage paru en 1866 et indiquant la postérité de l'historien arrêtée à 1865... une famille parfaitement européenne (18).

Depuis janvier 1944, le sous-lieutenant Ernst von Bressensdorf est le chef du service de transmissions de l'état-major de von Choltitz à l'hôtel Meurice (19). Son nom apparaît un certain nombre de fois dans l'ouvrage de Lapierre et Collins (pp. 186, 288, 338, 384, 385, 408), son portrait est isolé dans une photo de groupe, mais contrairement à tous les autres membres de cet état-major allemand que Lapierre et Collins ont pu interroger Ernst von Bressensdorf n'est pas mentionné dans la liste des personnes remerciées (20), alors que ces

auteurs ont pris soin de citer une de ses phrases du 25 août : «ces dernières minutes apportent *«la perspective merveilleuse d'un nouveau commencement»* (21). Cette lacune ne saurait donc être un oubli malencontreux mais ne peut que dissimuler quelque chose, quelque chose d'aussi important que la survie de cette personne par exemple.

Pour que des ordres arrivent, il faut qu'ils soient transmis. Pour que des ordres codés soient transmis avec efficacité, il faut qu'il soient décodés. Ceux de Hitler ne sauraient déroger à ces deux règles.

Or l'officier responsable des transmissions à l'hôtel Meurice était probablement à Paris l'Allemand le mieux renseigné sur ses origines françaises et ses racines européennes, celles-ci de la plus haute extraction puisque toutes les maisons d'Europe figurent dans son arbre généalogique. Cette même personne était responsable du Chiffre, c'est-à-dire ici du décodage des ordres reçus et à transmettre.

Quelle action particulière Ernst von Bressendorf a-t-il pu commettre pour que Lapierre et Collins aient jugé utile de ne pas le remercier dans leur ouvrage, le faisant ainsi passer pour mort ? Une partie de l'explication est livrée par ces auteurs, dans leur note 1 de la page 288 relative à la réception du télégramme AR GR B la 6504/44 24.8.44 0,45 donnant l'ordre «*pour exécution*» et «*très urgent*» de ne livrer Paris à l'ennemi que sous la forme d'un champ de ruines :

«Cet ordre était tombé sur le téléscripteur du Meurice vers une heure du matin. Le premier à en avoir pris connaissance avait été le lieutenant Ernst von Bressendorf, chef des transmissions, de service cette nuit-là. Atterré par son contenu, l'officier avait décidé, bien que cet ordre portât la mention «KR Blitz» (très urgent) de retarder le plus longtemps possible sa transmission à son

destinataire. Au lieu de faire réveiller le général von Choltitz, Bressendorf avait conservé ce télégramme dans sa poche et ce n'est qu'à 6 heures du matin qu'il le remit au lieutenant von Arnim. Bressendorf était persuadé que cet ordre aboutirait à la destruction de Paris et, qu'après son exécution, les Allemands qui viendraient à tomber entre les mains des Français seraient massacrés par représailles. Vingt ans plus tard, devant les auteurs de ce livre, Bressendorf reconnaîtra qu'il redoutait d'être lui-même fait prisonnier et de connaître ce sort» (22).

Sa femme Ricarda née Kayer, épousée le 5 juin 1943, ne prend connaissance de ce fait qu'au moment des entretiens avec Lapiere et Collins... c'est dire assez de l'état d'esprit de Bressendorf et de la crainte perpétuelle dans laquelle il vivait.

Après la libération de Paris, il avait été interné dès octobre 1944 au Camp Ruston en Louisiane, d'où il sortira en novembre 1945 avec un certificat de «*Selected Citizen of Germany*». Nul doute qu'il a été soigneusement interrogé et ses assertions comparées à celles de von Choltitz qui était entre les mêmes mains et auquel on a demandé de détruire ses archives. Là réside peut-être une partie de l'explication du «flou» des versions de ce dernier, lesquelles ne sont certainement pas contradictoires mais peuvent être regardées comme complémentaires : pourquoi rechercher à tout prix une seule et solide justification alors qu'une multitude de "petites" considérations produit le même résultat ?

En effet, à partir de 1963, Bressendorf commence à parler de ce qu'il a fait, ou plutôt pas fait. Seulement, un détail de date et d'heure a attiré mon attention, probablement plus pointilleuse que celle de tous les autres qui m'ont précédés : Dans l'interview qu'il donne dans le film «*Kampf um Paris*» rediffusé par la ZDF le 22 août 1994 au soir par exemple, Ernst von Bressendorf place l'arrivée du télégramme qu'il a retenu le 22 août à 20 heures et sa transmission effective à von Choltitz le 23 au matin. Ces mêmes dates et heures sont publiées dans le

Stanberger Merkur du mercredi 3 août 1994 et dans les différents écrits, autographes ou non, qui concernent la biographie de Bressendorf (23).

Or Lapiere et Collins ne précisent d'aucune façon la manière dont le télégramme N°772989/44 du 23.8.44 à 11.00 heures est parvenu entre les mains de von Choltitz, ni même si les dates et heures qui figurent sur ce document sont celles de l'expédition ou celles de la livraison... Il est peu vraisemblable que l'ordre retenu par Ernst von Bressendorf soit celui-là, qui a eu pour effet l'incendie du Grand-Palais (24). En effet, ces auteurs rapportent, sur le témoignage du général Warlimont, les conditions dans lesquelles il a été dicté par Hitler le 22 août à 24 heures (et non pas 20 heures). Ils ne donnent pas davantage d'information sur l'arrivée ou l'émission de télégrammes dans la journée ou la soirée du 22 août : le message antérieur qu'ils mentionnent est le N°772956/44 émis le 20 août à 23 heures 30.

Il est donc assez certain que l'ordre intercepté par Bressendorf le 22 août au soir soit précisément celui que Pierre Messmer évoque dans son discours de clôture du colloque de 1994 : *«Hitler avait donné l'ordre non de défendre, mais de détruire Paris : «Paris sera transformé en un tas de décombres» (ordre du 22 août signé Hitler, transmis par radio à von Choltitz)»* (25). Ces indications confortent la version que von Bressendorf donne aux différents médias allemands ; la lecture de l'ordre par lui reçu et décrypté ne peut que soulever l'effroi : *«Apporter sur le territoire dépendant du Commandement du Gross-Paris les destructions les plus étendues possibles et principalement détruire les soixante-deux ponts qui s'y trouvent. Exercer les représailles les plus étendues et les plus sanglantes si des coups de feu sont tirés sur les troupes allemandes. Evacuer Paris avoir causé ces destructions et si les pertes allemandes s'élèvent à 30% du montant des effectifs»* (26). C'est là l'ordre radio de détruire Paris du 22 août qu'évoque Pierre Messmer

et dont la transmission à von Choltitz a été retardée d'une douzaine d'heures par Ernst von Bressendorf.

Après avoir retenu dans sa poche cet ordre pendant toute la nuit du 22 au 23 août, Bressendorf n'a pas eu d'autre possibilité que de remettre cet ordre en mains propres à son général pour ne pas ébruiter ce que certains regardent comme de la trahison. D'un autre côté, von Choltitz n'avait visiblement aucune envie de recevoir un tel ordre ! Ce dernier a jeté un rideau de fumée destiné à ses supérieurs hiérarchiques en déclenchant l'incendie du Grand-Palais en guise de réponse à l'autre ordre qui lui est parvenu le 23 à 11 heures, et qui ne pouvait pas avoir été «contrôlé» par Ernst von Bressendorf : il ne pouvait pas être de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre et les gardes se sont alternées. De nouveau de service la nuit suivante, Ernst von Bressendorf a de nouveau retenu l'ordre formel «*pour exécution*» : cette mention ne semble pas figurer sur l'ordre arrivé de jour le 23 à 11 heures.

Il faut donc se résoudre à ce que Bressendorf ait retenu non pas un mais deux ordres, deux nuits de suite... ce qui n'est pas sans cohérence avec un autre détail, mentionné par Irène Close (27), d'après laquelle Bressendorf avaient demandé en 1963 aux auteurs de *Paris brûle-t-il* de ne mentionner que le plus discrètement possible son action, désir auquel ils auraient accédé. La description des faits que Lapiere et Collins rapportent (28) est donc «inférieure» à la réalité, réalité qu'il faut soupçonner de deux ordres, deux nuits de suite.

Nous avons donc un contexte parisien particulier où une certaine francophilie s'est progressivement emparée de l'état-major allemand qui y réside. Fraîchement arrivé au plus haut commandement, Dietrich von Choltitz n'a pas tardé à succomber au même charme. Capable de s'exprimer en français, il semble davantage préoccupé par la sécurité des troupes allemandes en situation de replis plutôt que de mettre la ville à feu et à sang comme il le promet de temps à autre. Ceci d'autant plus que son Führer Adolf Hitler lui avait tout dernièrement administré la preuve de la fragilité de son état mental —pour ne pas dire sa démence— après l'attentat du 20 juillet auquel il avait échappé par miracle. La liste des usines, des centraux électriques et de distribution d'eau («*les soldats allemands eux-aussi boivent de l'eau*»), des ponts («*les soldats allemands eux-aussi empruntent les ponts pour se replier*»), des bâtiments publics, des monuments civils ou religieux et des symboles de civilisation à faire disparaître par dynamitage était telle qu'elle ne pouvait qu'entraîner le rejet instinctif chez tout être humain normalement constitué.

Le sentiment d'avoir «déjà entendu ça» s'empare de celui qui apprend que Werner Ebernach, jeune capitaine de 34 ans, a sublimé son incapacité à réaliser son rêve de devenir architecte en devenant un spécialiste reconnu de la destruction tout spécialement choisi avec sa 813ème Pionerkompanie pour mettre en place ces dynamitages : «*ils entendront le bruit jusqu'à Berlin!*» (29). Mais la liste complète des destructions programmées, avec le tonnage d'explosif affecté à chaque objectif, ne peut laisser indifférent : elle n'est d'ailleurs pour ainsi dire jamais clairement énoncée *in extenso* : Lapierre et Collins, les plus exhaustifs sur ce sujet, consacrent cinq pages à traiter ce sujet (30).

A de très nombreuses reprises, Dansette donne des indications étonnantes sur la francophilie de Dietrich von Choltitz : après avoir fait preuve de sa sensibilité à la

description des principaux monuments de Paris le 16 août à 12 h. 30 par M. Taittinger, président du conseil municipal de Paris (31), il accède aux demandes relatives à la sauvegarde des sites de production de gaz et d'électricité qu'il fait déminer et veille à maintenir un minimum de ravitaillement pour la population (32). Après l'attentat du 20 juillet et le limogeage de Boinenbourg, les officiers de l'état-major du Gross-Paris avaient pris l'habitude de garder leurs commentaires pour eux-mêmes. Von Choltitz est arrivé à Paris précédé de sa réputation d'homme dur et dévoué à Hitler (33) mais ses sentiments éclatent dans sa proclamation qu'il fait lancer par avions au début de l'insurrection, le 21 août : «...*Staline, lui, aurait mis le feu aux quatre coins de la ville. Il nous serait aisé de quitter Paris après avoir fait sauter tous les dépôts, toutes les fabriques, tous les ponts et toutes les gares, verrouiller, la banlieue aussi efficacement que si elle était encerclée. Vu le manque de ravitaillement d'eau et d'électricité, cela signifierait en moins de vingt-quatre heures une catastrophe épouvantable. Ce n'est pas à vos usurpateur ni à vos comités rouges que vous devez de rester préservés de ce sort, pas plus qu'aux troupes américaines et anglaises qui n'avancent que pas à pas et arriveront trop tard pour vous protéger.. Vous le devez aux sentiments d'humanité des troupes allemandes, qu'il ne faudrait toutefois pas pousser à bout de patience. Vous le devez à notre amour pour ce foyer merveilleux de culture européenne, à notre pitié pour les Français raisonnables, pour les femmes et les enfants de Paris...*» (34). Mais le retard avec lequel Bressendorf lui a délivré le 23 le télégramme daté du 22 au soir n'a pas pu échapper à von Choltitz ni à d'autres : le maréchal Model, commandant en chef sur le front ouest, confirme la chose en requérant «*le 28 août 1944 auprès du président du tribunal militaire du Reich l'application d'une action contre le général von Choltitz et autres pour insubordination...*» (35).

C'est ainsi qu'une certaine lumière peut être apportée sur les réponses apportées par le général von Choltitz à la question «pourquoi n'avez-vous pas obéi aux ordres

de mise en action des dispositifs de destruction de Paris ?», dévoilant ainsi une partie du «mystère Choltitz» relevé par Dansette en son temps (36)

1) parce que cet ordre était, dans sa globalité, d'une teneur échappant à la nature humaine en ayant été imaginé par un malade mental, ce que von Choltitz avait personnellement constaté ;

2) parce que le 21 l'ordre parvenu (N°772956/44 du 20/8 à 23h30) concernait non pas la mise en œuvre immédiate du dynamitage des usines et des ponts — lequel eut nécessairement oblitéré la mise en œuvre des destructions des monuments de Paris qui n'étaient pas encore sabotés— mais la réalisation de ces préparatifs de sabotages ;

3) parce que aucun ordre n'est parvenu le 22 dans la journée, et que l'ordre d'Hitler d'«*apporter les destructions les plus étendues*» transmis par radio dans la soirée n'a pas été immédiatement transmis par von Bressendorf mais a été remis à von Choltitz le 23 au matin quasiment en même temps que le N°772989/44 à 11 heures. Von Choltitz a alors délibérément choisi de limiter son action au Grand-Palais en utilisant des obus perforants et incendiaires et non pas explosifs qui auraient causé des dégâts infiniment supérieurs (37) et de ne pas recevoir Werner Ebernach qui cherchait à lui faire savoir que tous les dynamitages étaient désormais opérationnels : l'on peut volontiers imaginer que **l'exemple de résistance passive que venait de lui administrer le jeune Ernst von Bressendorf avait fini de convaincre le général**, bien mieux que le silence embarrassé que lui avait réservé son camarade de promotion le colonel Hans Jay consulté sur la conduite à tenir à réception de cet ordre (38) ;

4) par ailleurs, et contrairement à l'ordre transmis par radio, cet ordre N°772989 du 23/8/44 à 11 h. ne contient pas d'instruction formelle de destruction, celle-ci est subordonnée à l'entrée des troupes alliées : «*La destruction des ponts de la Seine*

sera préparée. Paris ne doit pas tomber aux mains de l'ennemi, ou l'ennemi ne doit trouver qu'un champ de ruines».

5) La transmission de l'ordre suivant, du 24/8/44 à 0h45 portant la mention «*pour exécution*», **est une fois de plus retardée par Ernst von Bressendorf** qui ne le délivre qu'à six heures du matin à son camarade le lieutenant comte Dankvart von Arnim qui ne fera pas réveiller spécialement von Choltitz.

Quel serait le qualificatif le plus approprié pour décrire la conduite deux fois constatée du sous-lieutenant Ernst von Bressendorf ?

Haute trahison récidivée en temps de guerre ?

Désobéissance répétée d'une intelligence et d'un courage extraordinaires ?

Le général von Choltitz a sans aucun doute choisi de **couvrir son subordonné qui lui apporte sur un plateau d'argent à la fois l'exemple du courage et le prétexte pour ne pas exécuter l'ordre pourtant formel du 24 août à 0h45 : six heures après il est parvenu trop tard et en est devenu inapplicable**. Ebernach n'a plus qu'à se replier avec ses hommes dans la nuit du 24 au 25 sans avoir obtenu l'instruction de mettre à feu ses dispositifs, alors que les toutes premières troupes alliées pénètrent dans un Paris déjà insurgé depuis de nombreux jours.

Après les péripéties de la Libération, von Choltitz et von Bressendorf sont transférés aux U.S.A. et leurs versions des faits soigneusement vérifiées. Bressendorf est interné dès octobre 1944 au Camp Ruston en Louisiane, d'où il

sortira en novembre 1945 avec un certificat de «*Selected Citizen of Germany*» (39). Il y a certainement fait état de ses actes de «résistance passive» et a peut-être été confronté à son général : leurs lignes de conduite respectives ont sans doute été mises au point à ce moment-là et les archives permettant de mettre en doute les versions «officielles» détruites sur ordre des autorités américaines : ce n'est par exemple qu'en 1963 que Madame Bressendorf apprendra les actes de résistance passive de son mari.

Personne d'autre que ces services alliés ne s'est jamais enquis de la teneur de la discussion qui a obligatoirement suivi la remise du premier télégramme retenu dans la nuit du 22 août à von Choltitz puisque Lapierre et Collins ne mentionnent que la deuxième rétention... et il est désormais trop tard pour interroger les acteurs de ce moment décisif où un jeune officier francophile doit expliquer à son général pourquoi il a trahi son Führer.

En effet, comment mettre en évidence le fait que la libération d'un Paris intact soit pour partie dû au courage personnel d'un Allemand dont les ancêtres avaient été chassés de France pour cause de religion ?

Comment expliquer et justifier qu'une double trahison puisse être légitimement commise en temps de guerre avec intelligence et courage ?

Voilà pourquoi von Choltitz se tait ou dit vague et n'explique pas pourquoi il n'a pas voulu détruire Paris. Voilà pourquoi Lapierre et Collins ne remercient pas Ernst von Bressendorf. Voilà pourquoi le professeur Johnson est en état de faire de l'humour sur la contribution de von Choltitz à la libération de Paris.

Mais n'est-ce pas là l'un des plus splendides exemples de la condition humaine, qui nous révèle que **l'une des plus exceptionnelles constructions humaines**, celle communautaire de l'Europe avec sa monnaie unique, construction dont on est en droit d'espérer qu'elle mette fin à deux millénaires de guerres fratricides, **n'aurait pas été possible sans le courage et la clairvoyance d'un seul homme**, homme fier de ses ancêtres répartis dans toute l'Europe et connaissant ses cousins également répartis dans cette même Europe, mais homme **agissant seul au soir noir de l'Histoire**, homme seul dans la nuit face à sa conscience, **pour bloquer** au péril de sa vie (et de celle de sa famille restée en Allemagne) **la transmission de la folie destructrice d'Hitler**.

Guy Pedroncini, directeur de l'Institut d'histoire de défense, estimait dans sa conclusion au colloque de 1994 : *«La confrontation souvent rude de points de vue différents permet de parvenir à une vérité plus haute», qui surprend parfois. La libération d'un Paris intact, fait essentiel qui a facilité une réconciliation franco-allemande, a aidé à la construction de l'Europe. Dans une perspective historique large, on peut même se demander si elle n'a pas commencé à naître avec la libération de Paris»* (40).

Puissions-nous, en tant que citoyens d'Europe, nous faire à l'idée que l'action de Ernst von Bressendorf relève de cette *«vérité plus haute»* et puissions nous conserver et honorer la mémoire de ce **facteur humain**.

1. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, Albin Michel, Paris, 1994
2. *Paris, 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, p.49 Lapiere & Collins,
3. *Paris brûle-t-il ?*. Paris, Robert-Laffond, 1964, pp. 3, 255-6, 6, 266-7
4. Adrien Dansette, *Histoire de la libération de Paris*, Paris, Fayard, 45ème éd.
5. Lapiere & Collins, *ibid.*, pp. 82 et 186
6. Lapiere & Collins, *ibid.*, pp. 221-222 et 226
7. Lapiere & Collins, *ibid.*, page 337 *enjeux de la Libération*, *ibid.*, page 120
8. René Naville, *Le Journal de Genève*, «La libération de Paris en août 1944», 24 août 1950
9. *Paris 1944, les 1948*, page 301-2
10. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, pp. 253-254
11. *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, N°19, juillet 1955, page 116
12. Raymond Massiet, *Le Carnaval des Libérés ou le drame de ceux qui se disaient français*, Jacques Vautrin, 1952, page 105
13. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, page 154
14. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, page 526
15. Lapiere & Collins, *ibid.*, pp. 266-271
16. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, p. 180
17. Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, 1751
18. Raoul de Cazenove : *Rapin-Thoyras, sa famille, sa vie et ses oeuvres, étude historique suivie de généalogies*, Auguste Aubry éd., Paris, MDCCCLXVI, partie généalogique réimprimée par Frédéric Morin
19. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 186
20. Lapiere & Collins, *ibid.*, pp. 458-459
21. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 385
22. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 288 note 1
23. notamment *Hommage à Ernst von Bressendorf, un parcours historique*, recueil édité par Yolande Vernes-Crowe, Marseille, 1993
24. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 267
25. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, page 527

26. Adrien Dansette, *Histoire de la libération de Paris*, *ibid.*, page 301-2
27. Irène Close : «*My German Cousin Ernst*», *apud* Yolande V.-Crowe : *Hommage à Ernst von Bressendorf*, *ibid.* p. 12-13
28. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 288
29. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 283
30. Lapiere & Collins, *ibid.*, 267-271 et 295
31. Adrien Dansette, *ibid.*, pp. 137-8
32. Adrien Dansette, *ibid.*, p. 142
33. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 267
34. Adrien Dansette, *ibid.*, pp. 204 et 487-8
35. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, page 120
36. Adrien Dansette, *ibid.*, p. 200
37. Adrien Dansette, *ibid.*, p. 198
38. Lapiere & Collins, *ibid.*, p. 267, note 1
39. Irène Close : «*My German Cousin Ernst*», *apud* Yolande V.-Crowe : *hommage à Ernst von Bressendorf*, *ibid.* p. 12-13
40. *Paris 1944, les enjeux de la Libération*, *ibid.*, page 526

PS. : Ernst von Bressendorf est décédé le 19 août 1994 : il n'a donc pas pu assister ni participer aux cérémonies du 50ème anniversaire de la Libération de Paris. Il ne s'est jamais entretenu avec l'auteur de ces lignes de ses actes passés, sauf en ce qui concerne ses recherches dans le domaine de la généalogie. Ce n'est qu'à l'occasion de la nécessité de livrer une contribution originale à l'Académie Drômoise des Lettres, Arts et Sciences que l'auteur a repris en 2002 les documents depuis longtemps en sa possession, documents dont l'examen scrupuleux a fait ressortir une perception nouvelle de l'Histoire. A l'issue de ces travaux, puisse-t-on faire une place à la mémoire d'Ernst von Bressendorf à l'occasion du 60ème anniversaire...

A PROPOS DU PRETENDU RECHAUFFEMENT GLOBAL ET DE LA DISPARITION PROGRAMMEE DES GLACIERS ALPINS

Communication du Professeur Robert Vivian , Glaciologue

I - RETOUR A UNE EVIDENCE : « L'EXCEPTION CLIMATIQUE » DE 2003 SE SITUE BIEN DANS LA NORMALITE DU CLIMAT TEMPERE.

Ainsi va la vie sous les latitudes tempérées où, en matière de climat, l'exception confirme souvent la règle...et où, à chaque fois, chacun s'étonne sur ces « exceptions » qui pourraient devenir la réalité de demain .

Au XVIIe siècle déjà, Madame de Sévigné, depuis le château de Grignan, évoquait ces « dérèglements du climat ».

Mais *bien avant elle* , les chroniques avaient souligné les facéties du climat de l'ouest européen marqué, comme le disent les scientifiques, par de « fortes variabilités inter -annuelles » : périodes de grande sécheresse, phases de fortes chaleur, hivers sans neige ou hivers tardifs, années pluvieuses ou hivers précoces et fortement enneigés, tempêtes....

...Et *bien après elle*, les phénomènes climatiques rares perdureront !

a – Dans la Drôme : Grâce au recueil d'observations météorologiques de l'an 359 à l'an 1900 rassemblées par Albert Gourjon (Valence 1968) et aux richesses publiées dans le Bulletin de la Société archéologique et de Statistique de la Drôme nous savons que notre région n'a pas été exempte de ces canicules et sécheresses,

telles que celles que nous avons endurées dans notre région en 2003... et que cette année là n'a pas constitué une exception.

Quand bien même il est difficile, à distance, d'apprécier le contenu d'informations peu documentées, les situations exceptionnelles telles qu'elles nous sont relatées, se sont succédées à un bon rythme pendant des siècles :

En l'an 627 avec « des sources qui se tarissent et de nombreux morts de soif » ; en 640 où l'on enregistre des chaleurs tropicales : « les hommes et les femmes tombaient morts n'ayant plus en bouche la salive nécessaire » ; en 850, famine résultant de la chaleur et de la sécheresse enregistrées ; en 987 « chaleur épouvantable déclenchant une famine qui durera cinq ans » ; en 995 été excessivement chaud au cours duquel « les arbres s'enflammaient spontanément » en 1000, en 1135, en 1232, en 1393, en 1473, en 1504, en 1518, en 1540, en 1583, en 1605, en 1612, en 1642, en 1660, en 1681, en 1706, en 1719 (« 1719 fut une des années les plus sèches et les plus chaudes qu'on ait encore vues en France »)....

Et ainsi de suite : plusieurs fois pas siècle en moyenne de graves canicules se sont exercées sur le Sud -Est français.

b – Dans les Alpes : Les archives de la Société des Amis du vieux Chamonix regorgent également de témoignages précieux ...sur les hivers tardifs par exemple. Par chance cela s'est passé au XVIIIe et au XIXe, une époque où les sports d'hiver ne représentaient pas le gros de

l'activité économique de la Vallée et dans un temps où l'année « commençait bien » lorsqu'il n'y avait pas de neige !!

-1744 : « L'an 1744 commença par un beau temps. On eut très peu de neige. Les mulets roulaient facilement toute la commune aussi librement qu'au mois d'août. Jamais homme vivant n'avait vu un temps si agréable dans cette saison. L'hiver commença le 9 mai... »

-1765 : « L'année 1765 débuta sous d'heureux auspices car depuis le 10 décembre jusqu'au 30 janvier on eut une température délicieuse. Le 24 février on partit pour aller travailler les vignes à Martigny.... »

-1783 : « Pour à l'égard de l'hiver, il fut tout à fait léger jusqu'au commencement du mois de mars, qui fit une grande quantité de neige le premier et le second jour... »

-1797 : « Janvier, léger, de même en février ..puis beau temps continu en février-mars. Hiver remarquable : manque de neige pour la luge ; début des labours le 8 avril. »

-1815 : « L'an 1815 commença bien et fut beau jusqu'au 11 mars où il tomba beaucoup de neige. Nous avons commencé de semer le 8 avril. »

c – Sur le territoire français : Au XXe siècle les périodes de sécheresse vinrent pareillement bouleverser le bel ordonnancement du climat français:

-1921 est le cœur d'un épisode sec qui s'étend sans interruption d'octobre 1920 à mars 1922. La Loire à Blois connaît un déficit de 57% sur ses débits moyens.

-1949. La Loire connaît ses débits d'été les plus faibles du siècle tandis que toute la décennie 1940-1950 connaît des sécheresses successives marqués par des hivers froids et secs et des étés caniculaires. Notons que ces années de sécheresse préparent le grand étiage glaciaire des années cinquante (100% des glaciers alpins sont en recul en 1950 d'après la commission glaciologique de l'Académie Suisse des Sciences)

-1976. La sécheresse est comparable en sévérité à 1921 mais est moins longue...encore que : elle ne dure que d' octobre 1975 à août 1976 !

-1989. Longue sécheresse de juillet 1988 à février 1990. Le semestre mai-octobre 1989 est le plus sec depuis 40 ans.

Du 1er novembre 1988 au 1^{er} décembre 1989 : 13 mois pendant lesquels le déficit global est de 30 % en Bretagne. Les deux mois de juillet -août ont le même

ensoleillement que 1976 mais septembre et octobre ont un ensoleillement supérieur de 50% à la normale.

Dans ce XXI^e siècle débutant, la sécheresse de 2003 n'a cédé en rien aux périodes de chaleur du passé : de mai à septembre pour ce qui est de la longueur de l'épisode (donc sécheresse d'été mais aussi de printemps) mais surtout avec des températures caniculaires en juillet -août (proches de...et dépassant même 40 degrés centigrades l'après midi... en particulier sur le sud-est de la France).

Au jour le jour, les Français ont réappris à vivre la sécheresse et la canicule : le jour, baisser les volets tout en laissant les fenêtres fermées ; vivre dans l'ombre ; puis le soir à la tombée de la nuit ouvrir tout grand fenêtres et volets pour laisser pénétrer la fraîcheur nocturne et tout spécialement celle du petit matin.

Survivre en somme, à la calamité...ce que n'ont pu faire nombre de nos aînés aux organismes affaiblis et aux conditions de vie difficiles, dans des structures d'habitation peu adaptées (murs minces, absence de climatisation...) . Le drame sanitaire a été immédiat et implacable: surmortalité avec 13500 décès ... chiffre soulignant, si besoin était, l'exceptionnalité -sociale, plus encore que climatique-, de l'épisode.

L'exceptionnalité du phénomène « canicule» rentre bien , on le voit par tous ces exemples, dans une certaine forme de normalité du climat tempéré.

Normalité donc ...ce serait le contraire qui serait anormal !

Lorsque Madame de Sévigné nous parlait de dérèglements climatiques, elle évoquait d'éventuelles anomalies physiques , une sorte de « chaos » dans le Landerneau des climats. Ce qui est nouveau aujourd'hui c'est que l'on veut trouver la cause de cette fluctuation climatique dans le contexte économique et social de nos sociétés industrielles (c'est à dire hors de la sphère astro et géophysique). Faire de l'événement exceptionnel, le point de départ d'une évolution inexorable où les activités anthropiques joueraient désormais le rôle

essentiel. Glissement sémantique : la « fluctuation climatique » des uns est devenue le « réchauffement global » des autres.

Et dans la discussion engagée, les fluctuations glaciaires (qui apparemment, pour certains, ne peuvent plus être que négatives !) sont apparues très souvent comme la seule preuve évidente de ce fameux réchauffement global qui affecterait aujourd'hui notre planète terre.

Or il en va des glaciers comme des fluctuations climatiques : notre connaissance du passé glaciaire est là pour prouver que les glaciers du monde ont déjà connu des hauts (très hauts) et des bas (très bas) et que la situation et l'évolution des glaciations dans le monde en cette fin de XX^e siècle n'annonce rien de particulièrement catastrophique !

II – « CE QUI EST DIT PARTOUT, PAR TOUS ET TOUJOURS ... A TOUTES LES CHANCES D'ETRE FAUX ! » (Paul VALERY) .

a- un discours bien « huilé » mais géopolitique plus que scientifique !

Depuis bientôt un quart de siècle s'est mis en place un discours « mondialiste », discours ambiant auquel personne n'a pu échapper, selon lequel « *la terre enregistre depuis quelques dizaines d'années un réchauffement de l'atmosphère (de l'ordre de 1,5°C à 2° ou même 5°C pour le siècle.... selon les scénarios), réchauffement - dit "global"- dû à l'augmentation dans l'atmosphère des gaz à effet de serre produits par les industries humaines : CO₂, CH₄, CFC..... La preuve ? les glaciers fondent, le niveau de la mer s'élève ; mieux ! Les glaciers -et tout spécialement ceux des Alpes- sont, à court terme, menacés de disparition. »*

*Une remarque d'abord : en matière scientifique, les "moyennes" ne veulent rien dire : *elles peuvent recouvrir des états et des notions complètement contradictoires*

(ex. suite à la déglaciation quaternaire il a été enregistré aux latitudes moyennes des transgressions marines tandis qu'aux latitudes polaires au contraire, la conséquence a été le phénomène de landhöjning = allègement, donc avec émerision des terres et "terrasses soulevées"). Incontestablement l'utilisation abusive des "moyennes" nuit à la crédibilité de certains modèles.

**La « mondialisation » en matière de climat est un leurre. Elle n'existe pas* Les évolutions des climats de notre planète ne se font, ni de manière concomitante, ni de façon homogène . On le redécouvre aujourd'hui avec le concept de NAO (Oscillation nord atlantique des valeurs de la pression atmosphérique) qui analyse les comportements climatiques souvent contradictoires du Nord et du Sud de l'Europe ; comme existent des oppositions entre Amérique du Nord et Europe, entre le domaine antarctique et le reste du monde etc. Il est complètement erroné de vouloir étudier les variations des glaciers de montagne des régions tempérées au vu des seules courbes de température et des seules évolutions de l'environnement chimique des régions polaires. Qu'on se le dise !!

**Par ailleurs il faut bien avoir en mémoire que si un réchauffement peut provoquer aux latitudes moyennes une fusion accélérée des glaciers (canicules 1976 et 2003 !), au contraire, dans les zones froides à températures négatives, il signifie, le plus souvent, une augmentation des précipitations neigeuses donc à terme, une crue glaciaire.*

Autres remarques montrant que sur le terrain, les choses ne sont pas si simples que cela :

-Pour certains glaciers alpins et pour les glaciations d'inlandsis (travaux de la NASA au Groënland) les conclusions des études de bilans glaciaires sont à nuancer : *des bilans positifs peuvent correspondre, sur les fronts, à des reculs linéaires et volumétriques* tandis que des bilans négatifs peuvent fort bien se traduire dans certaines circonstances par des avancées glaciaires.

-Phénomène souvent méconnu : dans les pays de mousson (Himalaya), *l'accumulation en neige des glaciers se fait en été plus qu'en hiver*, au contraire des autres régions du monde où l'hiver est la saison d'alimentation et l'été la saison d'ablation.

Et avec tout cela on voudrait que les glaciers obéissent au doigt et à l'œil aux fluctuations climatiques !!

*Ensuite les glaciers n'ont pas attendu l'aube du troisième millénaire, ni le développement des industries humaines pour fluctuer (grosso modo) en fonction du climat . Depuis la fin des temps quaternaires, la décrue en Europe a ainsi ramené les glaciers des zones de piémont jusque dans le coeur de la montagne alpine.. enregistrant alors des fluctuations qui ont été beaucoup plus importantes que celles enregistrées aujourd'hui, et *en des temps où il n'y avait ni voitures, ni chauffages urbains, ni aucune autre trace sensible de civilisation humaine!*

*En fait, ce qu'il faut surtout savoir, c'est que les glaciers -surtout *les glaciers dits "de montagnes"* tels que ceux que l'on rencontre dans les Alpes- *ne sont que des indicateurs "imparfaits" du climat*. D'autres facteurs que le climat interviennent, en particulier ceux liés au cadre physique dans lequel s'inscrivent les glaciers (géologie, altitude moyenne, altitude du front, pente longitudinale, hypsométrie, couverture morainique, hydrographie...).

On ne peut donc, en aucune façon, faire systématiquement d'une variation glaciaire (positive ou négative) le test d'une fluctuation de même sens du climat., donc, à fortiori, de " l'artificialité" du climat mise en avant à la fin du XXe siècle.

b - L'expérience du terrain., mais que disent donc les glaciers ?

L' *Holocène* a marqué depuis 12000 ans le grand recul des glaciers alpins jusqu'à leur position actuelle. Depuis le *Boréal*, les glaciers ont oscillé sur un espace assez restreint, celui des marges des glaciers actuels, permettant à ces altitudes une

présence continue des espèces arborées (cf. bois datés C14)

Alors que dans le dernier tiers du XIXe siècle et dans la première partie du XXe siècle, les glaciers des Alpes ont subi, surtout de 1925 à 1965, un très intense recul qui a marqué... et les esprits et les paysages glaciaires.... le dernier tiers du siècle (période centrée sur l'intervalle 1970-1990) a vu - au contraire- , dans le massif du Mont-Blanc et dans d' autres régions du monde, les fronts des glaciers avancer et les volumes de glace s'accroître. Ne parlait-on pas dans la presse, en 1986, de "nouvelle glaciation"? Que les glaciers reculent ou avancent, il faut se rappeler que leur comportement ne doit être analysé *qu'à l'aune de la durée* (historique et géologique) ...et non de l'année ou d'un tout petit groupe d'années, voire d'une vie humaine . Le glaciologue suisse F.A. Forel, en 1902, allait plus loin encore, lui qui constatait : « *Hélas la mémoire de l'homme est bien courte et ses comparaisons bien incertaines !* ».

Sinon, il devient facile de prouver tout et n'importe quoi, y compris de mettre en contradiction avec eux-mêmes les tenants du tout " réchauffement global dû aux industries humaines".

Quelques exemples ?

+Les glaciers ont été dans le passé beaucoup plus réduits qu'aujourd'hui. A preuve l'existence de ce village de Saint Jean de Perthuis (aujourd'hui disparu) qui occupait, avant le XVe siècle, l'emplacement actuel de la langue frontale actuelle du glacier de la Brenva...ou bien encore, ces multiples vestiges archéologiques révélés çà et là lors des phases du recul glaciaire récent.

Un fort recul peut ne pas être inexorable et ne doit pas aboutir automatiquement à la disparition du glacier . Il y a plusieurs millénaires , la croissance de pins cembro, pins à crochets ou mélèzes, à des altitudes et en des lieux et des temps où aujourd'hui l'on ne trouve que de la glace, *est un fait avéré*. Les glaciers ont, depuis, reconquis les espaces.

Flux et reflux au fil du temps ; ainsi vivent les glaciers du monde !

Dans le même temps où l'on nous annonçait qu'à cause des gaz à effet de serre, les années 80 étaient les plus chaudes du siècle (cf. R.Houghton et G Woodwell in "Pour la Science" 1989 avec comme années "record", dans l'ordre : 1988, 1987, 1983, 1981, 1980, et 1986), ces mêmes années 80 étaient marquées dans les Alpes (et ailleurs), sur le plan glaciologique, par une des deux crues glaciaires les plus significatives du XXe siècle :

-en France (les glaciers du Mont-Blanc avancent ; sur la rive gauche du glacier d'Argentière "destruction" -consécutive à la crue glaciaire- du pylone de téléphérique situé en rive gauche, sur la bordure du glacier...

-en Suisse (crue glaciaire nécessitant la transformation de la prise d'eau du torrent en prise sous-glaciaire au glacier de Biferten, bassin de la Linth cf. photos dans la revue du CAS),

-en Autriche et en Italie (augmentation localisée des pourcentages de glaciers en crue),

Aujourd'hui, une analyse allant dans le même sens (cf. études de la NASA) est faite pour les inlandsis et les calottes polaires. L. Reynaud (2003) insiste sur la crue enregistrée par les glaciers scandinaves depuis quelques années .

c- Pourquoi cette perception apparemment erronée de la « réalité -terrain » ?

Il y a à cela au moins trois raisons:

1- D'abord une évidente méconnaissance de la vérité scientifique (la "glaciologie d'autoroute" est mauvaise conseillère!) et d'un manque de culture "glaciologique" et géographique... dont la conséquence est de faire apparaître le glacier comme le simple - et seul- reflet du climat ambiant.

2- Ensuite, il faut le reconnaître, la période de crue des années 80 a été

complètement masquée aux yeux du grand public par *la réalité de nombreux reculs concomitants* (qu'il n'est point nécessaire de nier pour rester dans la normalité millénaire), enregistrés principalement sur de petits glaciers, exposés au sud, de faible altitude moyenne, ou situés en marge de glaciation, mais ne concernant que des volumes restreints de glace. L'exemple souvent invoqué est le petit glacier de Sarennes (50 ha) en Oisans, glacier dont le bilan de masse est mesuré in situ depuis plus de 50 ans (avec 30% de bilans annuels positifs tout de même !!)

Le phénomène de recul est d'autant plus voyant que le nombre des petits glaciers est important dans les Alpes occidentales (75 % du nombre de glaciers - dont la taille est inférieure ou égale à 50 ha -représentent à peine 19 % du volume de glace accumulée du Léman à la Méditerranée). Par ailleurs le *nombre de petits glaciers s'accroît au cours de la déglaciation* (par morcellements successifs des grands glaciers) : il convient donc, pour ne pas trahir la fameuse "réalité -terrain", d'évoquer des surfaces -ou mieux encore des volumes- plus que des nombres et surtout que des pourcentages de populations de glaciers.

3- Le discours mondialiste "trionphant", "martelé inlassablement, partout et par tous (ou presque !) prêchant le réchauffement global et le recul des glaciers de par le monde (cf. "le discours ambiant"résumé plus haut)... et correspondant, dès les années 80, à la mise en place du *discours-programme*, géopolitique plus que scientifique, de l'*IPCC* (IPCC=Intergovernmental Panel on Climatic Changes ; GIEC en français).

d- Non les glaciers alpins ne peuvent pas servir de preuve ou d'alibi à l'identification de la part anthropique d'un soi-disant réchauffement global. Le réchauffement d'origine anthropique reste largement masqué par les fluctuations « naturelles » du climat. ... ce qui , bien sûr, ne disqualifie en aucune façon le

discours et les recherches sur les effets des activités humaines (CO2, CH4, CFC..) dans les évolutions climatiques très récentes.

Alors pourquoi cette contradiction entre notre analyse et celle soutenue par l'internationale écologiste et diffusée à l'envie par les médias du monde entier (ce qui ne constitue ni une vérité, ni une preuve).

Tout d'abord rappelons que le catastrophisme a toujours fait partie du discours scientifique. En 1901 un géologue grenoblois, W.Kilian annonçait déjà la disparition prochaine des glaciers alpins ; ce qui poussa le grand glaciologue suisse F.A. Forel à répliquer, dans la Revue du Club alpin suisse, par un article retentissant intitulé « *Les glaciers alpins vont-ils disparaître ?* » ; article dans lequel le Maître mettait en pièces les arguments de son éminent collègue !!

On part trop souvent du postulat selon lequel il faut faire peur aux gens si l'on veut qu'ils changent leurs comportement.

Le discours des écologistes est simple –quelques fois simpliste-, mais aussi schématique...Et pour toutes ces raisons, pas toujours scientifiquement juste ! Ainsi que penser de ce commentateur suisse défaitiste en diable qui nous assène pour mieux nous persuader -croit -t'il - « D'ici l'an 2070, 80% de nos glaciers suisses auront disparu »...ou de la publicité utilisée en 2003 comme appel pour l'exposition « Climax » au parc de la Villette : « la terre se réchauffe, les glaciers fondent, la mer monte »...ou mieux encore de celle du Ministère de l'Environnement (2001) clamée sur les ondes par un fringuant Fabrice Lucchini : « Plus les voitures avancent, plus les glaciers reculent ».

Ce discours n'a qu'un seul objectif : convaincre. Il répond à une noble cause : la défense de l'environnement ; laisser à nos enfants une terre propre. Qui ne peut être d'accord avec cette profession de foi là ?

Mais l'approche de la relation « glaciers/climats » tient alors , nous l'avons dit, beaucoup plus de l'argumentaire géopolitique que du discours scientifique...avec des dérapages inacceptables car ils conduisent à l'énoncé de contre -vérités scientifiques graves qui, à terme, ne peuvent que discréditer une cause au départ généreuse.

CONCLUSION

Retour à l'année 2003 .

Canicule sur la France ! Oui mais... L'année 2003 n'est qu'un de ces épisodes extrêmes qui peuvent toujours survenir chez nous. Il y en aura d'autres ! Mais sans doute aurons- nous oublié !!

Au niveau du drame sanitaire et des problèmes humains qui ont été rencontrés tout au long de ce long épisode chaud et sec de 2003, la question qui se pose à nous est sans ambiguïté : pourquoi nos modes de vie sont-ils à ce point ignorants des excès (non anormaux) du climat tempéré dans lequel nous évoluons ?

Dans notre société qui aime à ce que tout soit prévisible et prévu en temps et lieu , qui pense que tout peut se négocier en terme d'assurance, de contrat ou d'assistance, *force est de constater que nous sommes loin du compte !* Il est grand temps de revenir sur nos fausses croyances et **crier bien fort qu'à côté des espaces de certitudes...bien minces , de larges espaces d'incertitudes subsisteront partout et toujours.**

C'est la raison pour laquelle l'observation naturaliste - longue, continue, sérieuse...ingrate quelquefois - doit être privilégiée afin que son exploitation permette d'exprimer toute la complexité des phénomènes et d'accompagner nos politiques si souvent prises en défaut.

Bibliographie sommaire :

Albert BEZINGE et Robert VIVIAN « *Troncs fossiles morainiques et climat de la période holocène en Europe* », Communication à la S.H.F., section de glaciologie, Paris, 1976.

Augusta CERUTTI « *Clima e storia in Valle d'Aosta dopo l'anno 1000* » in Bollettino dell'Accademia di San'Anselmo, V Nuova Serie, Aosta 1994.

Marcel LEROUX « *Global warming, mythe ou réalité. L'évolution réelle de la dynamique du temps* » in Annales de Géographie

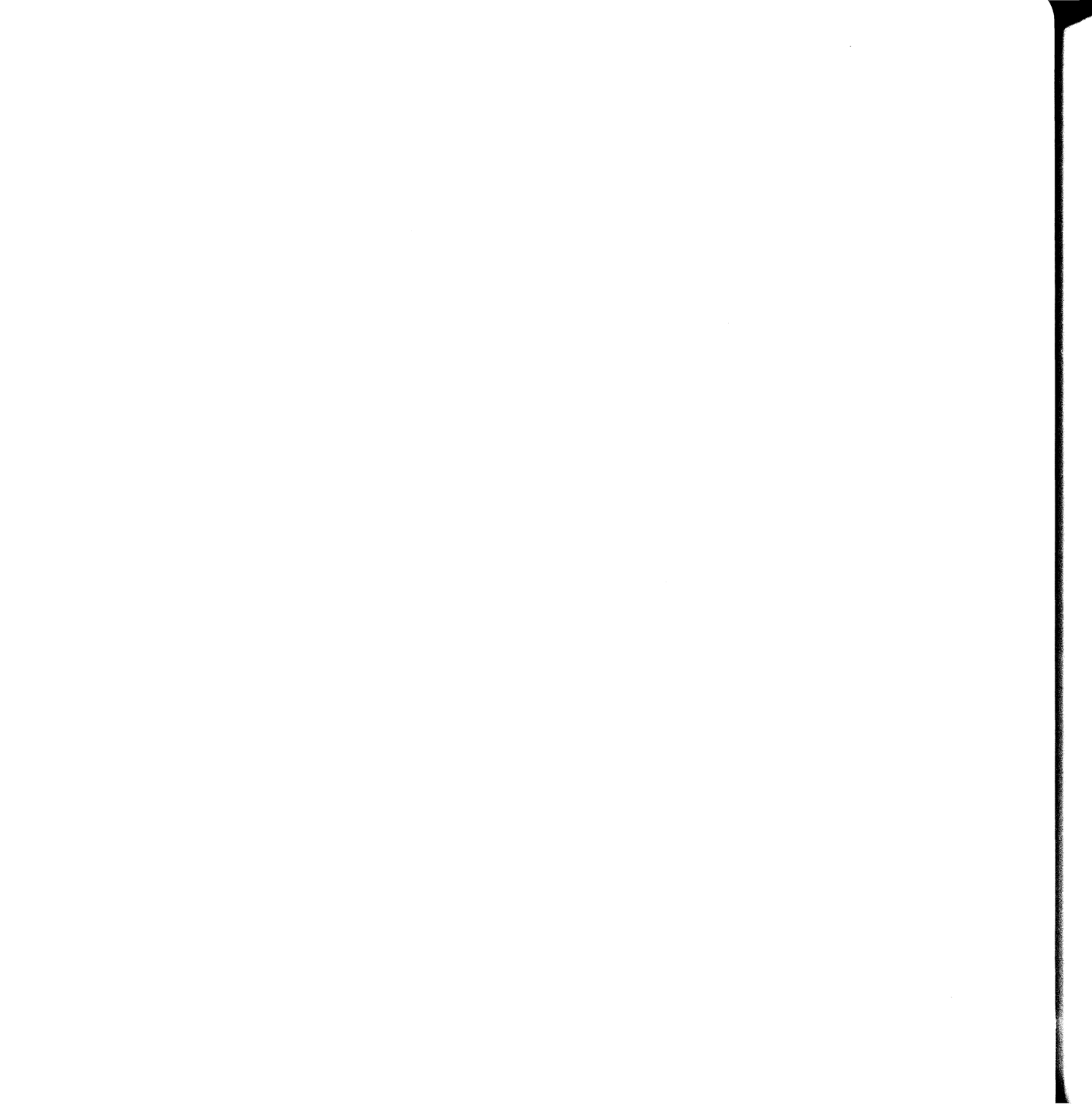
Louis REYNAUD « *Alpine glacier fluctuations and climatic changes over the last century* » in Versuchsanstalt für Wasserbau, Hydrologie und Glaciologie an der ETH Zürich, Mitteilung n° 94, 1988.

Friedrich ROTH LISBERGER « *Etude des variations climatiques d'après l'histoire de cols glaciaires* » Bollettino del Comitato Glaciologico Italiano, Turin 1974.

François VALLA et Françoise Guirado « *Bilan de masse du glacier de Sarennes en 2000* » Communication à la S.H.F., section de glaciologie, Grenoble, 2001.

Robert VIVIAN « *Coup de show sur les glaciers* » L'Alpe, Editions Glénat-Musée dauphinois n°12 , 2001.

Robert VIVIAN « *Des glaciers du Faucigny aux glaciers du Mont-Blanc* » (296 pages, 400 photos) Edition La Fontaine de Siloé, 2001 .



SENS et NON-SENS de la DOULEUR.

Par le docteur Jacques Sarano

On peut à bon droit parler d'une **fonction** et quasi d'un **organe** diffus de la douleur, avec ses trajets nerveux spécialisés (conduction électrique plus lente que les fibres sensorielles).

-Fonction essentielle, puisqu'elle sonne l'alarme contre d'innombrables agressions tant externes (le feu brûle), qu'internes (une crise d'appendicite. ..).

Constat étonnant: ce réflexe défensif essentiel a perdu sa prépondérance au cours de l'Evolution biologique (1), -supplanté par des avertisseurs du danger plus précis, plus rapides: sensoriels et culturels, -cependant qu'augmentait au contraire, -paradoxe malheureux-, notre *sensibilité douloureuse* désormais redondante et parfois insupportable!

La Douleur est désormais plus un parasite qu'un garde du corps. Je dirais qu'elle apparaît comme **l'Ennemi public** N°1. Pour le biologiste: des molécules-déchêts (bradykinine, histamine, sérotonine...) qu'il faut détruire (*cf. travaux de Laborit*).

Le médecin que je suis utilise le message-douleur avec prudence, -et me débarrasse d'elle au plus vite: **le médecin est devenu Agent anti-douleur.** !

En témoignent les progrès de l'analgésie et les Centres-Antidouleur, -voire même notre protestation contre quelque praticien réticent ringard, retardataire qui, sous prétexte de respecter **nos propres ressources**, tarderait encore à prescrire les cocktails les plus forts.

Or cette réticence même à prescrire le maximum ne donnerait-elle pas à réfléchir ? -La vertu d'une maîtrise personnelle de la douleur serait-elle

démodée? (quelques patients réclameraient-ils encore: « ne me volez pas ma douleur,-ma mort! »)?

Sauf crise aiguë, bien entendu, -l'atrocité des douleurs l'emportant sur toute considération de courage, de résistance individuels,- hors ces extrêmes, dis-je, la sensibilité de chacun jouit d'une marge de manoeuvre appréciable. -L'on condamne ici je ne sais quel culte malsain de la douleur; là, on reconnaîtra peut-être une douleur courageuse, méritoire,- voire *offerte* en expiation ou communion?(Cf. *Dialogue des Carmélites de Bernanos: souffrir à la place ou pour les autres*)?

Je vous laisse juges, mais prenons conscience déjà que prononcer: « j'ai mal », « je suis mal », c'est ouvrir la porte à la question angoissante **du MAL et du sens ou non sens de ce monde.**

La douleur est un "clignotant métaphysique".

Le praticien s'interdit toute ingérence métaphysique (on hésite aujourd'hui à parler de "bonnes douleurs"). Je dois tout faire pour vous soulager.

L'on peut néanmoins imaginer que "le problème du Mal" disparaîtrait grâce à "l'analgésique absolu". Encore faudrait-il que ce médicament ait raison des douleurs, non seulement physiques (rage de dent, sciatique aiguë. ..) mais morales, deuils, frustrations. ..

Car la distinction classique entre "douleur" physique & "souffrance" morale est commode mais trompeuse. Elles sont liées: il est aisé de mettre à part une rage de dents, une colique néphrétique et, à l'autre bout, le **mal-être** dans sa peau, le **mal de vivre**. Mais les douleurs communiquent à plein canal: la douleur morale facilite un infarctus; -en retour, une crise abdominale ou thoracique provoque l'angoisse: bref, si je tire les douleurs par un bout comme une laine, tout vient, des névralgies les plus élémentaires aux souffrances psychosomatiques les plus complexes.

Pour nous instruire, rêvons cependant à la disparition des maux, grâce à **"l'Analgésique absolu"!**

Plus de douleurs, plus d'inquiétude,- plus de questions! Plus de "problème du Mal", -car le mal commis est gommé si le mal subi l'est!

Si je n'ai pas mal, comment me ferait-on mal?

-Eh bien, ne serions-nous pas réduits à des "zombi" sans ressort, sans ressources créatrices? -Il est aisé de comprendre, en effet, que, -concurrentement avec la curiosité ludique et l'ambition prométhéenne -, ce sont les **douleurs physiques et psychiques qui ont déclenché la mise à feu et en route du moteur de nos entreprises et inventions** contre les maux multiples de notre condition ! -Progrès, non seulement médicaux, mais de tous ordres, propulsés à partir d'un "manque".

Tout autant que le **DESIR** dévorant de l'homme (insatiable et par là même douloureux), ce sont nos expériences **pénibles, douloureuses**, qui ont été comme des "charges creuses", les réacteurs du moteur appelé civilisation !

L 'homme, dirai-je, **brûle au charbon de la Douleur!** ("L'homme est un apprenti, la douleur est son maître"). **Douleur, maîtresse de civilisation.**

Voici que dame D (l'initiale suffit désormais), message biologique qui a **mal tourné** (puisque'elle nous fait si mal sans toujours nous aider) a **provoqué un choc en retour inattendu: propulsée au rang de moteur culturel, -et spirituel !**

Promotion inespérée! Retournement inouï, coup de théâtre prodigieux, vrai coup de génie, -et reçu comme une grâce: car l'homme pouvait-il à lui seul inventer une telle astuce spirituelle?

La D prise en défaut fait surgir en effet la question lancinante du sens et du non-sens de notre vie.

La ficelle est un peu grosse, mais réfléchissez: dès les tous premiers pas de *l'homo sapiens*, -culte des morts et des dieux-, la Culture et le Sacré eussent -ils été possibles sans l'angoisse face aux **maux** et à la **mort** (. ..les deux sont liés, la douleur est "l'antichambre de la mort")?

L'homme est l' "animal malade de la Création"(Hegel), -par la question lancinante que lui pose la douleur qui est, je le répète, le **clignotant métaphysique**, **la sirène d'alarme du sens ou non-sens de la vie!**

Etrange aventure: si la **D** avait réussi tout bonnement, sans histoires, sa fonction de protection vitale, -réflexe moteur défensif plus que *douloureux*, -il **n'y aurait pas de place pour un statut moral de la D.** (protestation, culpabilité, compassion, prières, lisez JOB, les Psaumes, etc.). -**On l'a casée dans un emploi moral ou spirituel, parce qu'elle a raté son emploi biologique!**

Ce n'est pas sa fonction utile, mais un fiasco biologique regrettable qui profite au "ministère spirituel" de la D. !

Celle-ci devient un personnage important de la Philosophie sous le nom prestigieux de **Problème du Mal: Il faut démasquer les antécédants douteux de ce grand seigneur philosophique bâtard, issu d'une faute de la Vie.**

~

"-Revenons à 2004, dites-vous. Si la **D** a pu jouer jusqu'à nos jours un rôle civilisateur inattendu, inespéré, rien ne prouve que, libéré d'elle par nos techniques, l'homme ne s'épanouirait pas mieux encore, -désormais propulsé par des motivations positives et joyeuses."

Pas question, en effet, de boudier nos techniques qui soulagent! Il faut tout faire pour éradiquer les douleurs. -D'ailleurs, il y a loin de la coupe aux lèvres, d'autant que,- revers de la médaille- au fur et à mesure des progrès de l'analgésie,

notre peau se fait plus tendre, **l'humanité plus vulnérable**. Serions-nous les Sisyphe de la lutte anti-douleur?

L'analgésie apporte le confort, et certaines ressources .mais supprime certains ressorts

-Nous réclamons de plus en plus les drogues qui soulagent, *-et* qui font peur, à tel point que certains répudient les facilités des traitements qui soulagent vite, et plaident pour une médecine "holistique", une approche **du sens global de leurs douleurs, voire même de leurs maladies organiques** (infarctus, ulcère...), c'est à dire **les problèmes de vie qu'elles révèlent et qu'elles cachent**.

Chimie, chirurgie contournent ces problèmes qu'elles assiègent avec des armes agressives, -moyennant parfois de dangereux retours de bâton iatrogènes. Elles escamotent "la vertu du temps de maladie" (Pascal). -"**Confort sans effort**"..rappelle fâcheusement le doublet connu: "science sans conscience. .."

Nous voulons "le beurre et l'argent du beurre"-:

- 1) Nous débarrasser de la douleur ,
- 2) mais en avouant la "vertu" de certaines douleurs (efforts sportifs extrêmes, etc)

1) L'homme est en passe de devenir un "drogué" anti-douleurs. "La science moderne, ironisait Nietzsche : "aussi peu de douleur que possible, aussi longue vie que possible"(*Humain trop humain 1re partie, TI §128*)..

Illich (célèbre trouble-fête des années 60) a dénoncé la médicalisation abusive moderne, le "consommateur d'anesthésie, exproprié de sa capacité d'assumer sa souffrance".

L'homme en état de dépendance d'analgésie! -Ne nous alarmons-nous pas de l'envolée de la consommation pharmaceutique?

Privé,-panne ou grève-,du Produit dont l'approvisionnement assure sérénité, efficacité, convivialité, le *superman* se retrouve nu, plus misérable que jamais! Réduit à lui-même, il n'est plus rien: condamné au parasitisme, -bébé réclamant à grands cris son biberon anti-douleur, **parce qu'il aurait perdu toute défense contre elle.**

Il faudrait alors le vacciner avec des mini frustrations et douleurs savamment graduées! "-Si la **D** n'existait plus, il faudrait la réinventer!" , ironise l'humour noir! -Scandaleux: n'oublions pas le calvaire de certaines douleurs aiguës et chroniques qu'il ne faudrait pas insulter!

2) L'homme est-il, *a contrario*, dépendant d'une autre drogue, une drogue morale, dolorisme par culpabilité (au point d'en avoir fait la religion du Christ en croix en oubliant le Christ en gloire) ?

Vous connaissez les trois solutions contre la **D** de Max Scheler (Le sens de la souffrance - Aubier): le **combat** grec (travaux d'Hercule) relayé par nos techniques; la **délivrance** bouddhiste; enfin **l'amour** chrétien lequel communique avec la **D** et la transfigure.

La douleur est signe de contradiction, de l'homme double (2), - douleur elle-même agent double: instrument d'asservissement et de dépassement .

L'analgésique, lui, parie pour un non-sens de la douleur: déchets moléculaires, ai-je rappelé, qu'il faut neutraliser.

-Conservons, certes, par souci praticien, la distinction commode entre **D physique brute**, dont la suppression immédiate s'impose et nous libère; -et certaines **épreuves qui nous élèvent (encore faut-il qu'elles ne nous aient pas détruits!)** (perte d'un être cher, injustice grave. ..)

-J'ai dit et répète que cette distinction nécessaire n'est pas suffisante, loin de là, car:

- a) la douleur physique aussi nous trempe le caractère;
- b) la douleur morale est **aussi** physique,
- c) enfin, la compétence des synthèses pharmaceutiques décapite sans discernement **la D (noble compassion) et la D ignoble (jalousie, envie...]**

Bref, l'euphorie conviviale à bas prix, au distributeur automatique, -parfait gentleman sur mesure et sur commande pharmaceutique-, réduit l'homme à lui-même, l'ampute du courage, de l'esprit de conquête et de générosité, de l'enthousiasme créateur!

Réduit à ce qu'il est, l'homme est moins que ce qu'il est !

La lutte contre la **D** a deux aspects: technique et moral (et spirituel).

Joignons une pièce au dossier: avec **l'accompagnement des mourants**, à domicile et dans les Centres palliatifs, nous assistons, en même temps qu'à une attention plus spécialisée au traitement chimique antidouleur, à un retour à l'**aspect relationnel** du traitement, lequel découvre chez les partenaires **soignants et soignés des ressources morales et spirituelles inattendues!** Toucher la main d'un patient, l'écouter, lui parler. ("Le plus vieux métier du monde" n'est pas celui de Ste Marie Madeleine, -qu'on désigne ainsi par manière de plaisanterie,- mais bien la présence attentive du regard, de l'écoute, de la main).

La compassion "consomme" de la souffrance (et peut épuiser le soignant : *Burns out syndrome*). -La douleur des autres est mon enfer (la solitude indifférente en est un autre): je dois me protéger des projections et identifications dangereuses. (Cf. *Max Scheler la pitié dangereuse*)

Juste proximité, et distance juste, s'apprennent sur le terrain.

Au 3^e millénaire, celui de l'hyper complexité, de l' *Internet*, on revient donc au geste élémentaire, -à la simplicité. Acceptons-le avec humilité et fierté.

La **D** nous écrase jusqu'au plus bas niveau de la plus affreuse misère; mais **elle peut révéler et promouvoir le plus profond, le plus élevé de l'humain .**

Elle **diminue** l'homme, -et le **hausse** au dessus de lui même, elle le contraint à l'humilité et à la grandeur.

Vous ne pouvez pas réduire la D à un combat biochimique, si indispensable qu'il soit.

L'homme affronte un autre Adversaire, le **Mal** au double visage, par qui peut surgir, ô *scandale!* , un bien!

Je termine par un double aphorisme:

Le bon usage de la D n'est pas une justification de la D.

Mais ne pas la justifier n'interdit pas son bon usage,

(quand toutefois l'aide des autres et nos ressources personnelles le permettent.) ..

Double profession, double sens de la D, qu'on peut aborder :

-1) par le biais de l'Evolution et son *fiasco* biologique;

-2) par la portée spirituelle de ce *même fiasco biologique* Sans rejeter ni l'un ni l'autre.

Me libérer de la douleur; me libérer *dans* la douleur .

C'est ta même **D** (mais pas toujours *les mêmes*) que j'accepte dans le combat, et que j'accepte de combattre.

Il faut savoir la soulager et la respecter.

La respecter et la tenir en respect.

Une éradication pure et simple nous mutilerait de l'expérience humaine fondamentale.

Saurons-nous surmonter le dualisme schizophrène de l'acceptation et de la lutte?

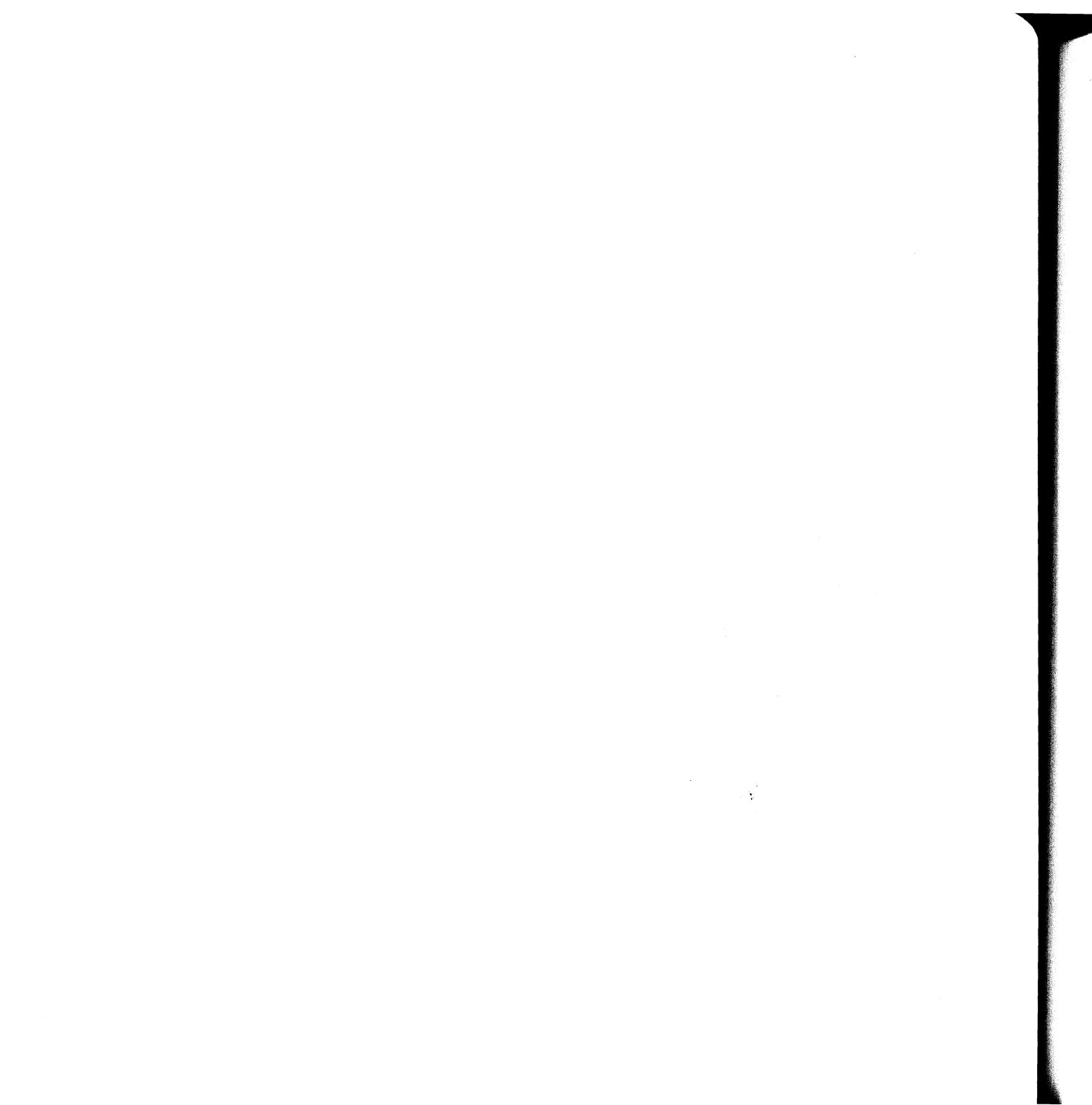
La Douleur n'est pas le dernier mot, mais l'avant-dernier mot de l'expérience totale, l'amour de la vie, l'élan créateur et la joie (Vendredi Saint ouvert sur la Pâque)

Note 1. Je me réfère ici aux travaux de Pradines (Philos de la sensation. TII Le sens de la défense que j'exploite dans mon livre La douleur (Ed.EPI). trad: The hidden face of Dain. An examination of Roblem of evil (Judson Press, Valley Forge USA

Note 2. Cf. L.Sarano L'homme double Ed de l'EDi

Note 3. J'ai souligné "les maladies de la guérison" dans La guérison PUF

5"



Petite Histoire de la Cœlio-chirurgie

Par le docteur Edmond Estour

La Cœlio-chirurgie est une discipline chirurgicale, mini-invasive, permettant des interventions, et on peut le dire actuellement, presque toutes les interventions chirurgicales dans les cavités abdominales et thoraciques, dans le thorax on parle de **thoracoscopie**, ainsi que dans l'espace rétropéritonéal, auquel cas on parle de rétropéritonéoscopie. Ces interventions se font par l'intermédiaire de petits orifices pratiqués dans les parois abdominales et thoraciques, à l'aide de "trocarts" après insufflation de gaz, en général CO₂, destinée à créer un vaste espace de travail dans ces cavités naturelles.

Il faut d'emblée distinguer la cœlioscopie qui opère dans des cavités sans orifices naturels, de l'endoscopie simple qui utilise les orifices naturels du corps humain, bouche, anus, urètre pour explorer les voies respiratoires, digestives et urinaires. Cependant leur parcours a été commun pendant longtemps et au-delà du spéculum, l'ancêtre commun est bien le cystoscope qui visait à explorer sous contrôle de la vue les voies urinaires basses et la vessie, sièges d'une importante et bruyante pathologie vénérienne et lithiasique.

L'histoire de la cœlioscopie est donc la même à ses débuts que celle de l'endoscopie, mais elle intervient dans des espaces impossibles à atteindre par les voies naturelles ; son histoire, en un siècle et demi, l'amènera à dépasser le stade de l'exploration simple pour arriver au stade de l'intervention curatrice réalisant, nous l'avons dit plus haut, les mêmes interventions chirurgicales que celles pratiquées à ciel ouvert.

L'intelligence humaine a toujours eu pour corollaire la curiosité objective et intellectuelle, en médecine le désir de regarder derrière l'enveloppe cutanée et

musculaire, et de comprendre ainsi les mystérieux mécanismes cachés, pompe cardiaque, appareil respiratoire etc. Seule le permettaient, avant l'aire moderne, l'étude des blessures profondes, l'examen des organes sur les animaux abattus ou sacrifiés et enfin chez l'homme l'autopsie des cadavres dans les périodes où elle pouvait être réalisée sans tabou religieux ni risque de bâcher pour les médecins qui la pratiquaient. Plus tard l'essor de la chirurgie, favorisée par les guerres, permit l'examen direct des organes lors des interventions de laparotomies exploratrices ou curatrices.

Et déjà cette notion de curiosité innovante et créatrice, d'intelligence active permet de séparer dans l'histoire de la médecine deux catégories très différentes de médecins ayant chacune leur raison d'être : d'une part, les tenants de la vérité écrite et souvent apprise religieusement, vérité héritée des grands anciens Aristote, Esculape, Gallien, ayant tendance à figer la connaissance pour ne pas bousculer la tradition si confortable et d'autre part, la petite frange active, s'appuyant avec un esprit critique sur ce passé pour le dépasser dans des voies nouvelles, le plus souvent jugées d'emblée hérétiques, les Galilée, Vesale, Michel Servet, Ambroise Paré, décriés, souvent condamnés et parfois brûlés en leur temps car détenteur d'une vérité nouvelle. C'est dans cette seconde catégorie que doivent être classés sans discussion possible les créateurs de la cœlio-chirurgie et ceci jusque dans la deuxième moitié du XXe siècle.

La curiosité médicale exploratrice s'exerça d'abord par les orifices naturels bouche, narines, conduit auditif, pour en retirer les corps étrangers, mais aussi anus, rectum et cavité vaginale. Le spéculum est le grand ancêtre, cité dans le Talmud Babylonien, la collection hippocratique etc... pour l'examen de ces cavités naturelles, oreilles, pharynx, anus et vagin ; un spéculum vaginal faisait partie du matériel du chirurgien de Pompéi au premier siècle après J.-C. Ce spéculum est d'usage courant au VII^e siècle pour Paul d'Égine et son usage est transmis par les médecins arabes Rhazes et Avicenne au IX^e et X^e siècle. Par la suite de multiples améliorations se feront jour, mais toutes peu efficaces jusqu'à l'apparition de la

lumière électrique. Profondeur de pénétration et éclairage en profondeur sont les deux paramètres que les progrès généraux de la science et des techniques et bien sûr le génie humain vont faire progresser en deux siècles pour en arriver là où nous en sommes aujourd'hui. Au cours de ces deux siècles un certain nombre de noms ont été retenus par l'histoire, d'autres très injustement oubliés. Beaucoup, dans le dernier quart de cette période moderne sont nos, ou du moins mes contemporains parfois très proches : puisque nous avons connu les uns et côtoyés les autres. Voici quelques éléments que nous nous sommes plu à classer de façon imagée en 4 périodes ,sans rapport avec les périodes du même nom dans l'histoire générale de l'humanité : Antiquité , Moyen Âge, Renaissance et enfin Temps Modernes...de la Cœliochirurgie.

Et tout d'abord, l'Antiquité.

Le XIX^e siècle peut être qualifié d'Antiquité pour l' "endoscopie" et toutes ses branches. C'est l'époque des balbutiements :

En 1806 Philippe Bozzini de Francfort Germany présenta un "spéculum porteur de lumière", destiné à permettre l'exploration des cavités internes. Cet appareil n'eut pas de retombées notables. Il est important de noter que les endoscopes et cœliosopes récents sont tous les héritiers du cystoscope, la fréquence et l'inconfort des pathologies urinaires et vénériennes, gravelle et pierre en particulier ainsi que rétrécissements urétraux ayant poussé la recherche dans cette voie.

Pierre Salomon Ségalas d'Etchepare, Pyrénéen travaillant à Paris mérite une mention spéciale. Il doit être cité comme l'exemple du précurseur, venu trop tôt, incompris en son temps, en France, et dont les travaux présentés à l'Académie de Chirurgie en 1826 furent pratiquement oubliés ou enterrés pendant 150 ans et redécouverts en 1978, même si à l'époque les journaux médicaux en Allemagne, en Angleterre et en Italie firent état de son appareil. Destiné à l'exploration de l'urètre

et de la vessie, Ségalas l'utilise avec succès dans le diagnostic et le traitement de la pierre par lithotritie.

C'est à Désormeaux que profitent les conseils prodigués à Ségalas par le Physicien Auguste Fresnel spécialiste des miroirs et des lentilles. En 1853 à Paris, il réalise le premier instrument qualifié d' "endoscope", terme générique à usage encore essentiellement urologique, destiné aux voies urinaires basses ; grâce à un jeu de miroirs l' "endoscope" permettait de canaliser la lumière du jour ou celle d'une chandelle. Avec son instrument, il explora les voies urinaires mais aussi l'utérus, le rectum, les plaies profondes. Avec l' "endoscope" il fut après Ségalas le père de l'urologie moderne, et ce grâce aux progrès parallèles de la science dans les décennies qui suivirent. Mais, comme Ségalas, il arrivait trop tôt et le célèbre urologue Félix Guyon lui-même réfuta l'intérêt de cet instrument !! dont sa maîtrise lui permettait de se passer et qui risquait de faire de l'ombre à sa grande habileté. Ainsi, la France méconnaissait déjà et encore ses inventeurs.

Mais c'est la domestication de la fée électricité à partir des années 1850 et surtout la miniaturisation des ampoules électriques par Edison en 1878 qui fit faire un bond progressif et régulier à l' "endoscope" de Désormeaux. Le deuxième bond de cette importance ne sera fait que cent ans après, avec l'arrivée et l'utilisation médicale des sources de lumière froide et des fibres de verre. L'électricité permit vraiment à la cœlioscopie de passer de l'Antiquité au Moyen Âge.

Le Moyen Âge

Ces endoscopes rigides électriques permirent d'explorer avec succès toutes les cavités naturelles aisément accessibles, avec l'aide plus tard d'une nouvelle venue, l'anesthésie générale. Mais les cavités abdominales et thoraciques n'étaient pas, elles, directement accessibles. Il fallait une nouvelle audace exploratrice.

En 1901, Kelling de Dresde réalisa la première Kœlioscopie (du grec xoïlia: ventre) sur un ventre gonflé d'air, mais ce fut sur le chien.

En 1912, en revanche, Jacobeus de Stockholm appliqua la méthode chez l'homme en la qualifiant de laparoscopie (en grec lapara : lombes)

Notons déjà que le terme cœlioscopie qui fait référence au ventre est plus approprié que le terme laparoscopie qui fait référence aux lombes. C'est pourquoi depuis les années 1980 nous avons toujours défendu cette appellation conforme à nos racines latino-hellenistiques.

Durant le début du XX^e siècle, l'endoscopie rigide prospéra dans d'autres voies surtout urinaire, trachéo-bronchique, œsophagienne, rectale, plutôt que dans l'abdomen ou le thorax.

C'est alors que s'ouvrit l'aire Palmerienne et que la cœlioscopie passa du Moyen Âge à la Renaissance.

La Renaissance

En effet c'est à Raoul Palmer dans les années trente que revint la gloire de faire franchir à l'endoscopie la première marche d'approche vers la cœlioscopie moderne par la large porte d'entrée pelvienne de la gynécologie. En 1934, ce parisien d'origine suédoise est nommé chef de travaux de gynécologie à la Faculté de Médecine de Paris. Il a compris tout l'intérêt de la méthode pour compléter par la vision directe les données de l'examen clinique "princeps" qui était à l'époque le touché rectal et vaginal combinés. Il en saisit l'avantage majeur qui est d'éviter des laparotomies inutiles pour le diagnostic et le traitement des affections pelviennes à une époque où sévit la tuberculose génitale. En dépit des sarcasmes de ses pairs, il progresse, crée une école où il forme des élèves venus du monde entier. Il définit pour la création du pneumopéritoine le "point de Palmer" sous les côtes gauches et l'exposition idéale du pelvis par position déclive forcée et mobilisation utérine par canulation. Sa pince à coaguler les trompes lui donne en 1958 la notoriété immédiate auprès des gynécologues Américains. Notons que tout cela est très

récent ; en 1958 Ph. MOURET et moi-même accomplissons nos premières années d'internat chirurgical à Lyon. En 1961, Palmer publie sa technique de prélèvement des ovocytes qui ouvre la voie à la procréation assistée. En cœlioscopie gynécologique l'essentiel est fait. L'aire Palmerienne peut s'ouvrir avec le cœlioscope qui reste orienté dans l'axe nord-sud ou cranio-caudal. Elle engendrera les premiers bébés éprouvettes avec R. EDWARDS, les travaux de Kurt SEMM qui crée l'école de Kiel et fait faire de grands progrès à la thermocoagulation. Ces progrès lui permettront de réaliser les premières annexectomies utérines. Semm créera même une manufacture de matériel cœlioscopique. Mais cette aire Palmerienne est marquée surtout par quelques magnifiques succès :

En 1973, Hubert Manhès, gynécologue à la clinique de la Pergola à Vichy réussit la première cure conservatrice de grossesse extra utérine par césarienne tubaire simple et triomphe d'un bastion jugé jusque-là imprenable de la chirurgie laparotomique.

En 1978, Maurice Antoine Bruhat, voisin de Manhès à Clermont-Ferrand pratique les kystectomies ovariennes intrapéritonéales et trans pariétales. Il montre scientifiquement la supériorité de la cœlio-chirurgie sur la microchirurgie ouverte dans le traitement des stérilités tubo-peritonéales. Il crée la première grande école mondiale de cœlio-chirurgie gynécologique.

Enfin en 1988 aux U.S.A, un chirurgien omnipraticien de province, Hary Reich franchit le pas de la coagulation des utérines et, réalisant la première hystérectomie totale cœlioscopique, obtient la reconnaissance mondiale immédiate.

Et avec ces grandes premières, déjà, discrètement, les dernières frontières de la chirurgie pelvienne étaient atteintes. L'aire Palmerienne avec le cœlioscope cranio-caudal se termine et contrairement à ce que l'on pense souvent, c'est dans des conditions techniques très rustiques sans rapport avec ce que nous connaissons actuellement que s'ouvre une aire nouvelle, celle du cœlioscope à axe caudo-cranial qui va déclencher, avec ce que les Américains appellent "la French Révolution", l'aire de la cœlioscopie abdominale et digestive.

Il faut, là, faire un retour en arrière sur un sujet qui pour ma pratique fut important en supprimant certaines inhibitions, intellectuelles surtout. En 1956, dans les services du Professeur J. Brun et du Professeur Bérard à l'Hôpital Lyonnais de la tuberculose au Peron - Ste Eugénie où j'étais externe, le pneumopéritoine était utilisé couramment pour le traitement des cavernes tuberculeuses des bases pulmonaires avec les insufflateurs à air de l'époque (Kuss) et par ailleurs la thoroscopie permettait de sectionner les "brides" qui rendaient parfois inefficace le pneumothorax artificiel, thérapeutique de base dans l'affaissement des cavernes des sommets du poumon ceci avec une instrumentation à anse diathermique très proche du cystoscope. D'autres pratiquaient déjà des sympathectomies thoraciques par cette voie, sous anesthésie locale bien entendu.

Et maintenant après la renaissance gynécologique, brutalement ou plutôt explosivement, nous sommes projetés dans les temps modernes.

Les Temps Modernes

C'est à Philippe MOURET que reviendra l'honneur historique d'entraîner la cœlioscopie dans les Temps Modernes et le mérite de faire tourner de façon définitive le cœlioscope sur 180°, ouvrant ainsi l'aire MOURET que nous vivons actuellement. En 1972 à Lyon, PH. MOURET, chirurgien généraliste au sens le plus large du terme, comme étaient beaucoup d'anciens chefs de clinique de cette époque (de l'hystérectomie élargie à la prothèse de hanche en passant par la résection du rectum) traite pour la première fois avec succès une occlusion aiguë du grêle par bride. Fréquentant le GRAAL, groupe cœlioscopique de Vichy, il est l'ami de Manhès, Bruhat, Semm, Hary Riech. En catimini, il réalise les premières séries d'appendicectomies avec exploration totale du ventre et pendant 15 ans il développe la chirurgie de l'adhésiolyse. Son Maître le Professeur P. Maillet porte intérêt à son travail et l'encourage : "vous êtes jeune, Philippe, continuez !"

Mais en mars 1987, à l'ancienne clinique de la Sauvegarde à Lyon tout bascule, avec la première série de cholécystectomies réussies : les conditions techniques sont impensables, les instruments sont introduits directement en transpariétal, l'étanchéité est aléatoire usant d'artifices astucieux comme les tétines de veau etc...

Mouret sort de l'ombre brutalement, trop brutalement à son goût dira-t-il plus tard. La réaction négative de l'environnement médical est d'autant plus forte. Et comme l'électricité un siècle auparavant, ce sont les progrès de la technique vidéo qui vont sauver la cœlioscopie et sauver Mouret de la prison ou de l'asile d'aliénés où certains traditionalistes auraient aimé le voir. Deux universitaires, François Dubois de Paris et Jacques Périssat de Bordeaux, au vu des cassettes vidéo de ses interventions et sous les quolibets de l'intelligentsia universitaire de l'époque, soutiendront et diffuseront la technique. Ils entraîneront en quelques années la conversion massive du monde chirurgical international à la cœlio-chirurgie déclenchant ce que nous avons vécu et que les Américains appellent la French Révolution.

Les dix années qui suivirent furent des années d'enthousiasme pour ceux qui avaient compris et qui eurent les moyens de s'engager dans la voie nouvelle, après avoir converti leurs anesthésistes. Ce furent aussi pour eux des années de travail intense et de déplacements fréquents pour "compagnonnage" dans les salles d'opération grandes ouvertes et sans artifice grâce à la vidéo, de Ph. Mouret à Lyon, de J. Leroy et G.Fromont à Bully les Mines, de J.F. Begin à Dijon, de G.B. Cadière, J. Himpens et S.Azagra en Belgique, de F. Dubois à Paris, de J. Périssat et de ses Elèves J.L. Duluc, R.Belliard, J. Desplantez à Bordeaux et même de votre serviteur à la Clinique St Joseph de Valence en Dauphiné. Il faut noter qu'à l'exception des services hospitaliers de J.Périssat à Bordeaux et de F. Dubois à Paris, la Cœlio-chirurgie est née et s'est développée presque exclusivement en secteur privé libéral et souvent dans de petites cliniques et que l'Université s'est

montrée, pendant dix ans, tragiquement absente sinon franchement hostile, entraînant un tragique retard pour les problèmes de formation.

Ce furent aussi des années de combat parfois très dures, entre progressistes et traditionalistes à propos de chaque intervention, cholecystectomie la plus fréquemment pratiquée, mais aussi appendicectomie, hernioplastie, chirurgie colique etc...

Ce furent aussi en France les années des interminables procédures avec les Caisses de Sécurité Sociale, toujours en retard d'une guerre, devant les tribunaux des affaires sociales qui donnaient raison aux cœlio-chirurgiens ou les sections très spéciales de l'Ordre destinées à les condamner par tous les moyens, luttes particulièrement dures dans la Drôme et dans la Loire. Je fus moi-même condamné un temps pour "abus de cœlioscopie" parce que en 1993, j'opérais la majorité de mes patients par cette méthode, de façon beaucoup plus confortable pour eux et plus économique pour la société, les séjours hospitaliers étant très brefs ainsi que les arrêts de travail et les soins péri opératoires.

Mais la Cœlio et les cœlio-chirurgiens libéraux furent encore une fois miraculeusement sauvés par un retournement de conjoncture. Les Américains étaient venus voir Ph. Mouret, l'avaient filmé soit disant pour un reportage qui ne parut jamais et avaient compris, eux, ce que la Sécurité Sociale Française et la plus grande partie de l'Université ne voulaient pas comprendre ; et la matière grise francophone décriée sur place, nous revint valorisée et exploitée par la technologie américaine à laquelle la Santé Française verse, depuis, des millions de dollars de rente en achat de matériel et fournitures cœlioscopiques. Grande et belle erreur de jugement !!... qui a immédiatement profité aux grandes firmes internationales, Johnson and Johnson, Tyco etc... firmes dont l'Europe Francophone est restée longtemps le meilleur client dans cette branche. Ceci a permis, malgré tout, d'immenses progrès technologiques, qui aujourd'hui permettent aux chirurgiens compétents de réaliser par cœlioscopie pratiquement toutes les interventions abdominales et thoraciques, même dans la chirurgie du cancer.

Mais quoi que l'on puisse en penser, ce combat d'arrière garde reste à ce jour permanent bien qu'en voie d'extinction. En effet, les chirurgiens d'âge mûr qui disaient "je finirai bien ma carrière sans la cœlio" partent à la retraite. Le rajeunissement de l'université voit disparaître progressivement les responsables des oukases du type "pas de cœlioscopie dans mon service" ceux dont les internes devaient aller apprendre en catimini la nouvelle chirurgie dans les cliniques voisines. Le combat est en voie d'extinction mais rémanent fréquemment, les traditionalistes invoquant de fausses raisons tour à tour économiques, scientifiques, déontologiques.

Actuellement dans les deux pôles d'activité ayant la progression la plus importante que sont la chirurgie de l'obésité et la chirurgie colique carcinologique, la supériorité de la mini invasivité est démontrée, mais sous la réserve formelle que le cœlio-chirurgien soit un expert, c'est-à-dire capable et bien formé. Mais tout chirurgien ne se doit-il pas d'être expert ? Et la formation est bien le problème de base qui se pose dans cette période de transition entre deux techniques ayant chacune de grandes qualités. Certes il vaut mieux être bien opéré de façon conventionnelle par un bon chirurgien traditionnel, que mal opéré en cœlioscopie par un faux cœlio-chirurgien ; mais il est encore bien meilleur, à tout point de vue, d'être bien opéré en cœlioscopie par un bon cœlio-chirurgien.

Le problème majeur à ce jour et pour l'avenir est donc celui de la formation, problème compliqué de façon dramatique par la disparition catastrophique des jeunes internes candidats à la chirurgie dans nos universités. Pour ma génération et celle de Ph. Mouret ou de J. Leroy le cœlio-chirurgien généraliste ayant une dizaine d'années d'expérience, comme le sont la majorité de nos seniors francophones, a réalisé au moins 500 cœlio-appendicectomies, 500 hernioplasties, autant de vésicules, quelques dizaines de cure de reflux gastro-œsophagiens, quelques dizaines de colons et d'hystérectomies. Pour ce type de praticien, l'expertise pour passer à la chirurgie bariatrique majeure comme le court-circuit gastrique ou bien à la résection totale du mésorectum, pourra s'obtenir en 30

ou 50 interventions. En revanche dans les filières actuelles de formation conventionnelles très spécialisées, colique, bariatrique ou pariétale, l'expertise ne pourra s'obtenir que par 250 interventions environ. Pour quel jeune chirurgien est-ce possible ? Sauf utilisation généralisée du training sur simulateur, mais qui restera toujours bien inférieur à l'acquisition en "compagnonnage" au cours d'une intervention réelle. Il faut rappeler que la cœlio-chirurgie est née et s'est développée grâce à des chirurgiens généralistes à l'esprit ouvert par une culture chirurgicale très large, chirurgiens qui n'existaient plus que dans le secteur privé. Il est possible qu'il soit souhaitable de revenir à ce type de formation dans des centres de formation cœlioscopique généralistes comme il en existe quelques-uns en Belgique, France et Italie du nord.

On ne peut terminer ce survol rapide sans parler du robot et de son complément la télé chirurgie. Les premiers investissements avaient été faits par la Marine Américaine pour réaliser à partir d'un porte-avions ou d'un hôpital à terre, des interventions délicates à grande distance dans les hopitaux de l'avant. Le concept est simple mais la réalisation terriblement coûteuse. Il s'agit plus en fait d'exploits technologiques : c'en fut un quand France Telecom fournit les moyens techniques à J. Marescaux, Joël Leroy et au Franco-canadien Michel Gagner, d'opérer de la vésicule un patient installé dans le bloc opératoire de l'IRCAD à Strasbourg, à partir des bureaux France Telecom à New York. C'est pour moi dans sa forme actuelle très coûteuse, un laboratoire pour expérimenter des instruments nouveaux plus habiles que les actuels et une nouvelle façon plus confortable et plus hygiénique de travailler à distance du champ opératoire. Seul l'avenir dira si ce robot n'est pas arrivé un peu trop tôt et fixera sa réelle utilité. Mais de toute façon notre métier a toujours suivi de plus ou moins près les progrès de la science et des techniques et il serait illusoire de vouloir s'opposer ou résister longtemps au progrès. Si une génération lui résiste par habitude, économie ou routine, la génération suivante l'adopte le plus souvent avec enthousiasme.

Pour tempérer ce qui vient d'être dit il faut insister sur le fait que ce bref aperçu historique représente une vue très subjective et sûrement à bien des points de vue personnelle. J'ai eu quant à moi la chance d'être où il fallait au bon moment et de pratiquer la cœlioscopie au cours d'une longue carrière de chirurgien généraliste, d'abord seulement dans la branche Cœlio-gynécologique, puis digestive et enfin bariatrique et ceci depuis les années soixante jusqu'à ce jour. En 1990 nous avons fondé avec le Dr Ph. Espalieu le Journal de Cœlio-chirurgie et en 1991 organisé à Valence (FR) le premier Vidéoforum uniquement dédié à la cœlioscopie, auquel tous les meilleurs cœlio-chirurgiens Européens ont un jour présenté leurs travaux. La XV^e édition a lieu cette année en novembre. Aussi ma vision historique est trop proche du sujet et conséquemment, à l'évidence personnelle, tendancieuse et partielle. Je vous prie donc d'excuser de possibles erreurs et surtout de nombreuses omissions.

P.-S. Cette lecture a été faite au 2^e Congrès de l'ICYLS (International Club of Young Laparoscopic Surgeons) le 23 juin 2004 à Montpellier.

TRAFIC DE WHISKY EN MER ROUGE

Par Freddy Tondeur

Écrasé de soleil et de lumière, en ce mois de mai, le port de Djibouti somnolait paisiblement. Le long des quais, les boutres ventrus attendaient quelque ordre de transport qui les conduirait vers Assab ou vers Aden. Les marins endormis à l'ombre précaire d'un taud tendu entre les agrès ne sortaient de leur sommeil que pour quelques bouffées aspirées au narghilé collectif. C'est là que je fis la connaissance de Zeid, nacouda – c'est-à-dire pilote et capitaine – d'un solide bateau taillé dans le meilleur bois de mimosa de l'Hadramaout. Zeid se disait Yéménite, ce que pouvait confirmer son regard d'aigle, mais sa morphologie enveloppée rappelait plutôt un citoyen d'Érythrée. Il s'exprimait en français correct et chaque jour je lui rendais visite à l'heure où le crépuscule tempère la chaleur. Devant un verre de thé, il me parlait de son métier et des traversées qu'il accomplissait régulièrement entre les rivages de Djibouti et ceux du Yemen de l'autre côté de la mer Rouge. Son commerce était le trafic d'alcool.

Chaque mois il emplissait son boutre de whisky et de bière, généralement 4 000 à 5 000 bouteilles du premier et 5 000 boîtes de la seconde. Avec son équipage composé de cinq somalis, il entreprenait son voyage par une nuit sans lune et livrait sa marchandise à un complice chamelier de la région désertique de la côte asiatique. Bien sûr il y avait du danger, les zaranigs surtout, marins, pirates intrépides qui sur de frêles esquifs appelés zarougs, cherchaient à s'emparer des boutres pour vendre les cargaisons à leur profit, et aussi les douaniers yéménites qui interceptaient les trafiquants pour les faire juger comme renégats aux lois du coran. Ceux-là, heureusement peu nombreux, touchaient une prime pour leur capture et les juges de Moka, islamistes convaincus, et souvent chefs religieux,

condamnaient toujours, dans les meilleurs cas, à plusieurs années de bagne. Le jeu pourtant valait la chandelle. Zeid achetait la bouteille de whisky à Djibouti pour 15 francs et il la revendait 50 francs au moins, plus parfois. De là, les caravaniers l'emportaient en Arabie Saoudite où sa grande rareté la faisait payer cinq fois plus. Après quelques semaines de rencontres quotidiennes, les récits de Zeid me passionnaient de plus en plus. Je retrouvais dans ses aventures la trame de celles de Henri de Monfreid avec ses armes prohibées et son hachich. Bien des années s'étaient écoulées entre les exploits de l'aventurier français et ceux du nacouda yéménite mais la mer Rouge était toujours la même avec ses mystères, ses risques et ses trafiquants. Un jour, je demandais à Zeid s'il accepterait de me prendre à son bord pour une expédition nocturne. Après quelques minutes de réflexion, il accepta et il me donna rendez-vous pour la semaine suivante. Au jour dit, je retrouvai mon nacouda et son bateau amarré devant les dépôts du port franc où les importateurs de Djibouti stockaient leurs marchandises. C'était un client habituel des établissements Besse, négociants en spiritueux et autres denrées. Ce jour-là, le boutre fut chargé de 4 000 bouteilles de whisky en cartons de six et de 3 000 boîtes de bière belge en vrac.

. Zeid paya sa commande par une grosse liasse de dollars , sortie de sa djellaba et aussitôt nous prîmes la direction du nord par brise favorable. Pour économiser le carburant les marins s'empressèrent de hisser la voile.

Après une heure de navigation, nous avons doublé le Ras Bir, un cap qui abrite le village d'Obock où Monfreid vécut pendant plusieurs années et après une nouvelle heure nous étions arrivés à... notre escale du jour. Après le cap Bir, le marin Ali, un solide somali qui fait fonction de maître d'équipage, avait mis une ligne de traîne à l'arrière du boutre et après quelques instants l'avait retirée avec un tazar de cinq kilos destiné au repas du soir. Le tazar est un poisson carnassier qui tient du thon et du barracuda ; sa chair cuite sur la braise est délicieuse. D'ailleurs la nuit allait bientôt tomber et en évitant les paquets de madrapore, Zeid a mis son boutre à l'abri de Ras Syan. C'est une crique sablonneuse peu profonde assez vaste pour

abriter plusieurs boutres à faible tirant d'eau. Henri de Monfreid y trouva un refuge par grosse mer quand il naviguait dans les parages. Côté terre, elle est fermée par une épaisse mangrove, palétuviers infranchissables à toute intrusion de quelque indigène dankali. Ces arbustes marins ont leurs troncs couverts de petites huitres et sont occupés par de nombreux crabes gros comme des tourteaux d'une belle couleur bleue. La mangrove abrite aussi des poissons-pierres, sorte de rascasse tropicale hérissée de pointes acérées dont la piqure terriblement douloureuse est parfois mortelle.. Le boutre fut tiré au bord du rivage et l'équipage ramassa des branches sèches de palétuviers pour allumer le feu. Bientôt la flamme éclaira la crique dont nous étions les seuls occupants et le tazar fut mis sur la braise. Je me souviens de cet instant comme un des moments les plus exceptionnels de ma vie d'aventures. Le temps était aboli et le doux ressac des vagues sur le sable comptait des secondes inoubliables. Le tazar fut promptement avalé jusqu'aux arêtes et le thé traditionnel fut distribué à la ronde. Après une ultime brassée de branches de palétuvier sur le feu, chacun s'installa pour la nuit. Les somalis de leur côté déroulèrent des nattes de palme sur le sable et s'endormirent aussitôt. Zeid m'invita sur le pont de son boutre et partagea les couvertures qui formaient un tapis. Elles étaient d'ailleurs inutiles car la nuit avait conservé la tiédeur du jour et le dernier quartier de lune sur nos têtes nous gratifiait d'une lueur blafarde. Estimant sans doute que cette première journée en mer méritait une entorse au Coran, le nacouda ouvrit une bouteille de whisky et en emplit deux verres.

La boisson manquait de fraîcheur mais le « Haig » était de qualité. Après quelques banalités échangées, ce fut le sommeil. Dès le réveil, l'équipage se mit au travail. Dans deux nuits, ce serait la « lune noire » comme disait Zeid, et il fallait être prêt pour la traversée. Un gros rouleau de jute fut déroulé sur le pont et les hommes en découpèrent des pièces dans lesquelles ils empaquetèrent les cartons de whisky. Zeid m'expliqua les raisons de cet ouvrage qui exigeait le déplacement de la cargaison tout entière : lorsque nous arrivons sur les côtes de Moka, il advient que l'on soit obligé de se débarrasser très vite de la marchandise sur le récif de corail.

Sans protection les cartons mouillés s'ouvrent et les bouteilles libérées s'en vont dans la mer. Grâce à la toile cousue, pas de problème et les chameliers n'ont plus qu'à repêcher les cartons intacts.

Le nacouda savait que je m'intéressais aux requins et il me signala un petit groupe de Yéménites qui en faisait la capture à la sortie de Ras Syan. Laissant l'équipage à ses travaux de couture, je partis à pied dans la direction indiquée. Après une demi-heure de marche sur le sable, je trouvai mes pêcheurs de requins. Ils étaient une douzaine qui, chaque nuit, à bord d'une petite barque, un houri, mouillaient de fortes lignes à la limite du récif côtier et de la mer profonde. Des carangues d'un bon kilo piquées sur des hameçons gros comme la main servaient d'appât. Chaque homme était responsable d'une ligne mais certains avaient plus de chance que d'autres. Il se prenait en moyenne six requins par jour et les autres hameçons étaient nettoyés par de grosses murènes sans intérêt. Les captures étaient des bêtes de un mètre à deux mètres cinquante mais il arrivait qu'on prit des requins-marteaux de trois mètres. Ramenées à terre les captures étaient décapitées et découpées dans le sens de la longueur en filets que l'on exposait au séchage. Sous ces latitudes, le soleil est implacable et deux jours plus tard, la chair des requins ressemblait à du cuir. Autant que je pus en juger, le stock de prises était au moins d'une centaine. Dans quelques jours un gros boutre en prendrait possession pour le transporter à Aden où un cargo chinois viendrait le charger. Les Yéménites me dirent que cette chair savamment préparée était très appréciée des asiatiques qui lui prêtaient des vertus aphrodisiaques.

Au demeurant très sympathiques, ces pêcheurs menaient une existence peu enviable. La saison de pêche durait quatre mois pendant lesquels ils menaient une vie précaire, dormant à même le sable et ne mangeant que du poisson bouilli et parfois un gros coquillage coriace qu'on faisait cuire dans un feu de palétuviers.

Quand je retrouvai Zeid, le travail d'emballage des cartons était bien avancé et on serait prêt pour le lendemain soir. Ce jour-là, au crépuscule nous sortîmes de la crique à marée descendante. Plus tard, les têtes de corail auraient été découvertes et

le boutre lourdement chargé n'aurait pu franchir la passe. La mer était calme et la petite brise du sud qui dominait depuis le départ s'était maintenue. Zeid mit son bateau sous voile cap au nord – ouest en direction d'Assab. Par endroits le rivage bien perceptible à 500 mètres était couvert de palmiers-corozo et à l'horizon, les montagnes d'Éthiopie dressaient leurs noires dentelles volcaniques. La nuit était tombée lorsque nous avons doublé l'îlot de Doumeira qui marque la frontière terrestre entre le territoire de Djibouti et l'Érythrée. J'avais eu déjà l'occasion de visiter cet îlot remarquable entièrement composé de lave pétrifiée d'obsidienne. Sur notre droite, le phare de Périm envoyait ses éclairs lumineux pour protéger les navires du détroit de Bab El Mandeb. L'équipage était silencieux, presque assoupi et seul le jeune mousse somali psalmodiait une chanson monocorde de Mogadiscio, son pays d'origine.

À dix heures de la nuit, nous étions devant Raheita signalé par quelques feux domestiques. C'était le fief d'un potentat Afar redouté par tous les marins du secteur. Des boutres surpris par la tempête qui avaient cherché refuge sur le rivage avaient été promptement pillés et leurs équipages tués. Raheita était un des repères de Zeid et à partir de cet instant, changeant de voile, nous prîmes la direction plein est. Nous naviguions maintenant sur une mer profonde et notre étrave dessinait sur l'eau des perles lumineuses. Je demandais à notre nacouda comment il faisait pour garder son cap dans l'obscurité. L'habitude, me répondit-il, plus le phare de Périm dont les éclairs étaient toujours visibles. Vers trois heures du matin, la voile fut amenée pour ralentir l'allure. Nous étions en avance sur l'horaire prévu et le rendez-vous fixé au nord du village de Doubab. Un parfum de fleurs d'acacias nous signalait que la terre n'était plus très loin et les marins maintenant très éveillés surveillaient la mer pour éviter les écueils parmi lesquels nous progressions. Vers quatre heures et demie, Zeid alluma une grosse torche à laquelle une autre lumière répondit sur terre à une encablure. L'endroit du rivage était sans doute un point de rencontre habituel car cinq minutes plus tard, le boutre s'affalait sur une plage de sable. Aussitôt les marins sortirent les cartons de whisky et les passèrent à une

équipe d'au moins vingt hommes, les chameliers sans doute. Pas un mot ne fut échangé et les chameaux eux-mêmes dont on devinait la silhouette sur le haut de la plage restaient immobiles. En une demi-heure la cargaison était livrée. Sans tarder le boutre allégé fut remis à flot et entre les écueils la manœuvre fut facilitée par la haute mer. Zeid m'expliqua que les chameaux ne pouvaient emporter tous les cartons à la fois. Une partie était cachée sur place et l'autre était emmenée à Ta-liz pour y être vendue. Le lendemain soir nous étions de retour à Djibouti.

J'eus d'autres occasions de participer aux expéditions de Zeid mais toutes ne furent pas aussi faciles que celles de Doubab. Pour les besoins de mon reportage j'avais souhaité connaître les dangers auxquels de Monfreid avait échappé mais un jour à l'occasion d'une livraison au nord de Moka, je fus amplement servi.

Selon l'habitude, Zeid avait chargé son alcool à Djibouti et gagné Rai Syan pour emballer des cartons. Le voyage vers le nord nous avait conduit au delà d'Assab, port relativement important de la côte érythréenne. Par prudence, nous avions rejoint le large car les garde-côtes d'Assab étaient vigilants. Un conflit faisait rage entre l'Érythrée et l'Éthiopie et le trafic d'armes était florissant dans la région. La mer s'était levée et une houle tenace prenait le boutre de travers et le faisait frémir de toute sa membrure. Notre nacouda avait réduit la voilure et mis le moteur en marche. En dépit de ces précautions, la dérive nous entraîna vers le cap Beïlul et comme notre livraison ne devait prendre aucun retard, le flot nous porta jusqu'aux îles Hanish à plusieurs miles au nord du lieu où nous avions rendez-vous. Cet archipel d'origine volcanique comporte plusieurs dizaines d'îlots élevés comme des cratères. Aucune végétation ne les couvre par contre. Le récif qui les cerne possède les plus beaux madrépores de la mer Rouge. La tempête était établie maintenant et les vagues furieuses frangeaient le récif d'une écume blanche avec un bruit de tonnerre. Zeid parvint non sans mal à trouver un abri pour passer la nuit qui ne devait pas tarder. L'obscurité n'apporta pas le sommeil et tout le monde veilla. On avait mouillé deux ancrs et l'équipage se relayait sans cesse pour veiller à ce qu'elles restent fixées dans le corail. Enfin l'aube arriva nous libérant de la

peur nocturne mais les yeux étaient rouges d'avoir veillé la nuit durant. Les marins de la mer Rouge sont fatalistes. « Mektoub », le destin de chacun est écrit et rien ne permet de le modifier. Ce n'était pas la première fois que Zeid et ses hommes subissaient un pareil coup de tabac et si Dieu veut ils en connaîtraient encore d'autres. Ali parvint à prendre deux gros bohars à la ligne. Généralement ces beaux poissons du genre daurade sont cuits sur la braise de la mouffa, un gros bidon métallique où l'on fait brûler du charbon de bois, mais la mer était trop agitée pour envisager ce genre de cuisine... Pour tromper leur faim, les équipiers se contentaient de mâcher des graines de doura, petit sorgho cultivé sur les hauts plateaux éthiopiens. La journée s'écoula ainsi dans l'attente d'une accalmie qui ne venait pas. Le seul avantage de la situation, c'est que les zaranigs habitués de cet archipel ne pouvaient envisager de prendre la mer sur leur zarougs. Enfin le soir, la tempête se calma.

« Demain, c'est le grand beau temps » dit Zeid. Notre nacouda ne s'était pas trompé et le jour se leva sur des flots assagis. Les ancres furent tirées et le boutre reprit sa route vers Moka. Le lieu de rencontre était prévu à l'aplomb du village de Shuraim dont quelques paillotes entouraient un minaret en mauvais état. Contrairement à la coutume, le rendez-vous n'aurait pas lieu la nuit mais en plein jour. Nous étions à Shuraim vers dix heures du matin mais ce que Zeid redoutait, la caravane n'était pas là. Le chef des chameliers avait compris que retardé par la tempête, le boutre ne pouvait être présent au moment prévu. Redoutant d'être repéré par la police par son attente insolite, il avait préféré s'éclipser. Le nacouda dépité n'avait qu'une solution, repartir vers Djibouti. C'était la volonté de Dieu, inch'Allah. Le retour par mer calme fut sans histoire.

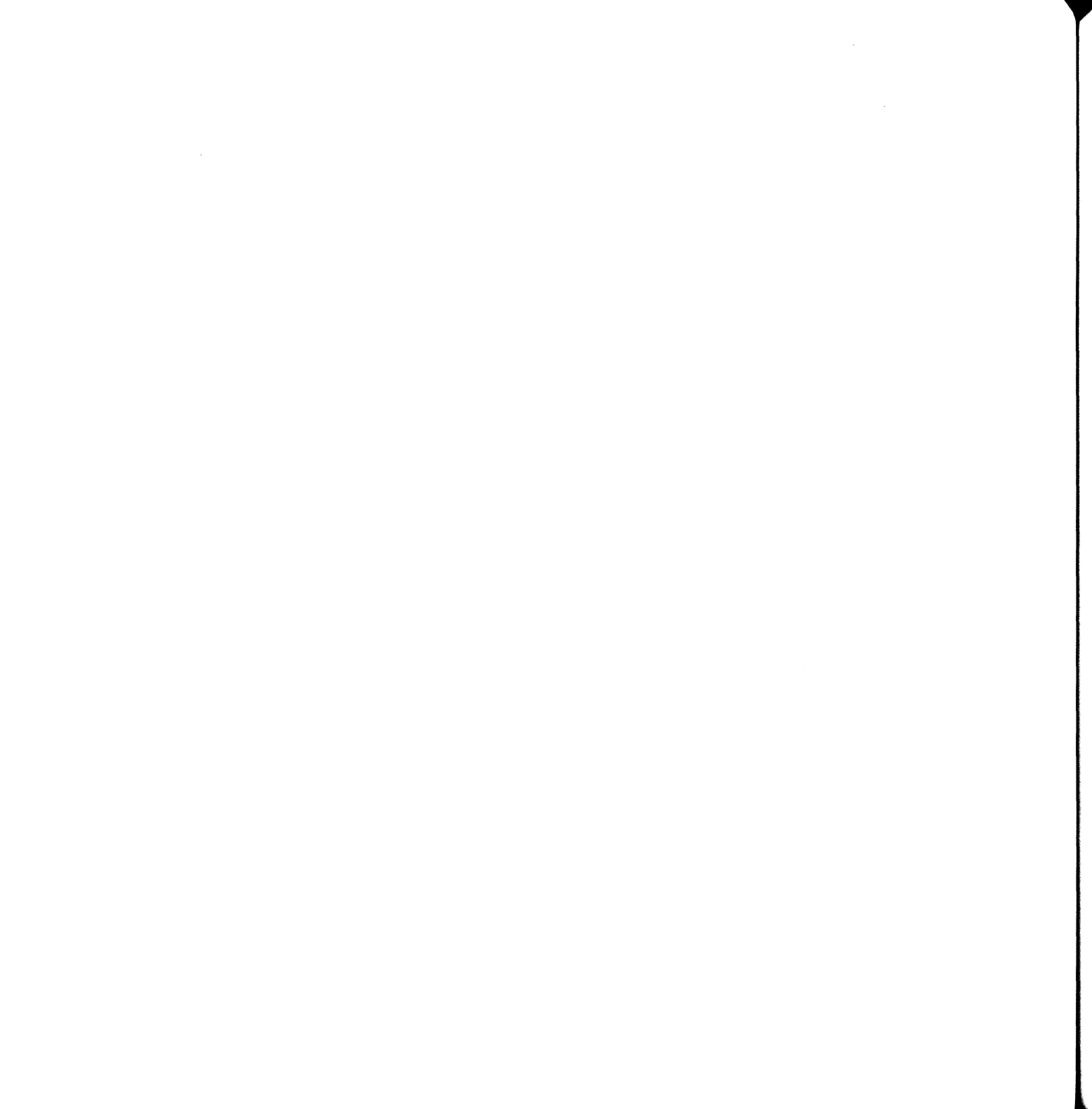
Quelques jours plus tard, je reçus une invitation du gouverneur de Djibouti qui souhaitait m'entretenir d'une « affaire me concernant ». Je fus reçu fort aimablement par son premier secrétaire. Après la tasse de thé traditionnel, il m'expliqua sans ambages qu'il était parfaitement au courant de mes expéditions avec le nacouda Zeid. Les services de la douane où se chargeait le whisky avaient

fourni le renseignement et il était vain de tergiverser... Le secrétaire m'expliqua que la vente d'alcool était tout à fait légale même si sa destination était des pays musulmans, avec lesquels on entretenait des relations de bon voisinage. Les trafiquants étaient des ressortissants de ces pays et c'était leur affaire à leurs risques et périls. Mais si un français était impliqué dans ce trafic, l'affaire prenait une autre dimension, complicité et introduction d'alcool en terre d'Islam et en cas d'arrestation, l'administration de Djibouti ne pouvait intervenir pour me tirer d'affaire. On tenait à me prévenir, voilà tout ! Après une dernière tasse de thé, c'est dans les meilleurs termes que je quittais mon interlocuteur qui, sans l'avouer, m'enviait d'avoir connu ces expériences. Tout compte fait, cet homme avait raison et je n'avais pas envie de croupir pendant quelques années dans les prisons yéménites. J'avais voulu vivre ces aventures et je les avais pleinement vécues. Je retournai voir Zeid et le remerciai pour les heures exaltantes que nous avons passées ensemble. Que Dieu le protège.

J'eus d'autres occasions de participer aux expéditions de Zeid mais toutes ne furent pas aussi faciles que celles de Doubab. Pour les besoins de mon reportage j'avais souhaité connaître les dangers auxquels de Monfreid avait échappé mais un jour à l'occasion d'une livraison au nord de Moka, je fus amplement servi.

Selon l'habitude, Zeid avait chargé son alcool à Djibouti et gagné Rai Syan pour emballer des cartons. Le voyage vers le nord nous avait conduit au delà d'Assab, port relativement important de la côte érythréenne. Par prudence, nous avions rejoint le large car les garde-côtes d'Assab étaient vigilants. Un conflit faisait rage entre l'Érythrée et l'Éthiopie et le trafic d'armes était florissant dans la région. La mer s'était levée et une houle tenace prenait le boutre de travers et le faisait frémir de toute sa membrure. Notre nacouda avait réduit la voilure et mis le moteur en marche. En dépit de ces précautions, la dérive nous entraîna vers le cap Beïlul et comme notre livraison ne devait prendre aucun retard, le flot nous porta jusqu'aux îles Hanish à plusieurs miles au nord du lieu où nous avons rendez-vous. Cet archipel d'origine volcanique comporte plusieurs dizaines d'îlots élevés

comme des cratères. Aucune végétation ne les couvre par contre. Le récif qui les cerne possède les plus beaux madrépores de la mer Rouge. La tempête était établie maintenant et les vagues furieuses frangeaient le récif d'une écume blanche avec un bruit de tonnerre. Zeid parvint non sans mal à trouver un abri pour passer la nuit qui ne devait pas tarder. L'obscurité n'apporta pas le sommeil et tout le monde veilla. On avait mouillé deux ancres et l'équipage se relayait sans cesse pour veiller à ce qu'elles restent fixées dans le corail. Enfin l'aube arriva nous libérant de la peur nocturne mais les yeux étaient rouges d'avoir veillé la nuit durant. Les marins de la mer Rouge sont fatalistes. « Mektoub », le destin de chacun est écrit et rien ne permet de le modifier. Ce n'était pas la première fois que Zeid et ses hommes subissaient un pareil coup de tabac et si Dieu veut ils en connaîtraient encore d'autres. Ali parvint à prendre deux gros bohars à la ligne. Généralement ces beaux poissons du genre daurade sont cuits sur la braise de la mouffa, un gros bidon métallique où l'on fait brûler du charbon de bois, mais la mer était trop agitée pour envisager ce genre de cuisine... Pour tromper leur faim, les équipiers se contentaient de mâcher des graines de doura, petit sorgho cultivé sur les hauts plateaux éthiopiens. La journée s'écoula ainsi dans l'attente d'une accalmie qui ne venait pas. Le seul avantage de la situation, c'est que les zaranigs habitués de cet archipel ne pouvaient envisager de prendre la mer sur leur zarougs. Enfin le soir, la tempête se calma.



LE JOUR OÙ L' USINE ATOMIQUE S'EST DÉSINTÉGRÉE

Par Jacques Delatour

Conte drômois à la manière de James Thurber (*)

La ville était calme et son petit train-train quotidien. Le boucher découpait ses côtes d'agneau vivait, l'épicier rangeait ses paquets de café Grand'Mère, la boulangère vendait ses croissants, la fleuriste coupait la queue de ses roses, les juges jugeaient, les écoliers chantaient et M. le Préfet signait ses parapheurs.

La cité administrative était calme, pas l'ombre d'un manifestant ne se profilait à l'horizon. Les services du courrier triaient les nombreuses réclamations et pétitions du jour. L'inspecteur d'académie mettait la dernière main à son discours d'inauguration d'une école maternelle à panneaux solaires.

Seul, le chauffeur de l'inspecteur d'académie s'ennuyait. La vie d'un chauffeur est faite de beaucoup de route et encore plus d'attentes. Il n'a pas d'horaire fixe et peut être requis à 5 heures du matin comme à minuit. Le reste du temps, il s'occupe comme il peut, trop heureux quand il se retrouve en compagnie des autres chauffeurs officiels et passe en revue les différents potins et événements de la ville et du département.

Donc, le chauffeur s'ennuyait : il avait lu le journal où ce jour-là, il n'y avait ni pédophile, ni femme coupée en morceaux, ni buraliste dévalisé, bref, rien d'intéressant. Il avait jeté un coup d'œil au *Bulletin officiel* où aucun arrêté, décret ou circulaire n'envisageait d'améliorer le triste sort des chauffeurs de l'Éducation Nationale. Il était passé à la repro où, le spécialiste de l'offset, le casque anti-bruits sur les oreilles, n'avait pas compris ce qu'il lui disait. Les dames du 3^e bureau, occupées à prendre leur café de 10 heures tout en préparant la carte scolaire, l'avaient poliment mais fermement éconduit, la

présence d'oreilles masculines n'étant pas souhaitée. Il serait bien allé saluer le médecin-chef scolaire pour un conseil gratuit, mais il ne ressentait pas le moindre bobo.

La voiture de fonction était lavée, bichonnée, astiquée, le plein d'essence était fait. Alors ? Le chauffeur se souvint tout d'un coup qu'il cherchait un placard pour ranger ses affaires et que précisément, il en avait repéré un au sous-sol du bâtiment.

Le placard n'avait pas été ouvert depuis très longtemps. Une épaisse couche de poussière recouvrait les rayons où demeuraient quelques papiers administratifs jaunis parsemés de crottes de souris, remontant à l'époque lointaine où la cité administrative abritait une caserne de dragons. Il y avait aussi dans le placard de vieux câbles rouillés, dénudés, qui pendouillaient misérablement et qu'il entreprit de couper proprement avec sa pince coupante de poche. Il ne restait plus au fond du placard qu'un câble torsadé qu'il attaqua joyeusement avec sa petite pince ; mais le câble résistait et il dut y mettre toute sa force, et le couper brin par brin.

Il était en plein travail quand la sirène sur le toit de la cité se mit à hurler.

- Tiens, se dit-il, d'habitude elle ne sonne que le premier mercredi de chaque mois.

Cependant, la sirène hurlait toujours. Intrigué et vaguement inquiet, il monta quatre à quatre les marches conduisant au bureau de la directrice de cabinet, afin de se renseigner.

La sirène s'était arrêtée et la soubrette lui fit sentir combien il était inconvenant de déranger une directrice de cabinet pour de telles futilités :

- Mon pauvre Didier, je ne vous savais pas aussi paniqué. Si vous venez me voir chaque fois que les pompiers décident de faire des essais, vous vous rendez compte ? Et puis je crois bien me souvenir que nous avons reçu une note préfectorale nous informant de la vérification des moyens de prévention des catastrophes.

Le chauffeur redescendit à son placard, reprit sa pince et réussit à couper quelques brins de plus du câble rebelle. C'est alors que la sirène reprit ses hurlements.

- Diable, se dit notre homme, comme c'est bizarre, j'ai dit bizarre (vous aurez deviné que le chauffeur était un cinéphile averti).

Cependant, dans la rue, les passants s'étaient arrêtés, le nez en l'air, humant le vent. Un vieux Monsieur courbé se redressa, prit sa canne sous son bras et se mit à trotter rapidement ; une dame avec une poussette le suivit, tandis que d'autres couraient, les uns dans un sens et les autres dans l'autre. Un rang de bambins de la maternelle Pauline Kergomard qui se rendait, sous la direction de leurs institutrices, à l'exposition du Centre pédagogique sur les jouets de filles et les jouets de garçons, se mit à crier et rebroussa brusquement chemin. La foule grossissait, courait, s'agitait, se tamponnait, s'affolait.

Le boucher se précipita baisser son rideau de fer, aussitôt imité par la boulangère puis par la fleuriste

Quelqu'un – un raisonneur sans doute – s'étonna :

- Mais où courez-vous tous ?
- Nous courons.
- Et pourquoi courez-vous ?
- Parce qu'il faut courir. Si la sirène sonne, c'est sûrement l'usine atomique qui s'est désintégrée, Monsieur. Un nouveau Tchernobyl, mille fois plus violent. Qui nous dit que les crocodiles de la ferme aux crocodiles ne se sont pas échappés et que plusieurs digues du Rhône ne sont pas déjà rompues. Alors, courons !

- Vite, les eaux vont monter

Une femme échevelée hurla :

- Ils arrivent !
- Qui ? Les Russes ?
- Non, les Russes, c'est fini. Les Ovni.

- C'est la fin du monde, dit une autre. Paco Rabanne l'a annoncé à la télé.

Dans son bureau, à la préfecture, Monsieur le Préfet avait pâli. Il pressentait un désastre écologique et se précipita dans le bureau de son directeur de cabinet :

- Il n'y a pas une minute à perdre. Téléphonez à la Protection civile, aux pompiers, aux RG, au colonel de gendarmerie et au colonel des spahis. C'est un attentat terroriste. Je veux une réponse sur le champ. J'alerte le ministère.

Il n'avait pas fini de parler que les téléphones se mirent à sonner de tous côtés. Toutes les préfectures appelaient, de Besançon, de Lyon, d'Avignon.

Dans la rue, le bilan s'alourdissait de seconde en seconde : le vieux monsieur avait cassé sa canne, la poussette s'était renversée, les institutrices affolées ne retrouvaient plus le chemin de l'école, la fleuriste ne sentait plus ses roses, mais une odeur étrange, une odeur de gaz, qui sait peut-être de destruction massive, on en parlait encore hier soir à la télé. Des automobilistes qui s'étaient tamponnés avaient abandonné leurs voitures, bloquant la circulation, d'autres, en rentrant dans un poteau de feux de signalisation avaient provoqué une coupure de courant. C'était pire qu'apocalypse now.

Flegmatique, l'inspecteur d'académie n'avait pas bougé. Il pensait qu'il lui faudrait quand tout redeviendrait normal, si tout redevenait normal, convoquer une commission paritaire et peut-être même un conseil départemental pour réfléchir à la conduite à tenir en cas de catastrophe, dans les écoles publiques et aussi dans les écoles privées sous contrat et rédiger une note détaillée au ministre sous couvert du recteur.

Et tout redevint calme, comme par enchantement. Le chauffeur n'était plus dans son placard. Il était venu à bout de tous les vieux câbles et même du plus coriace. Il avait consciencieusement nettoiyé tous les rayons. Il se dit qu'il avait bien mérité un petit pastis et s'achemina tranquillement vers le bistrot du coin,

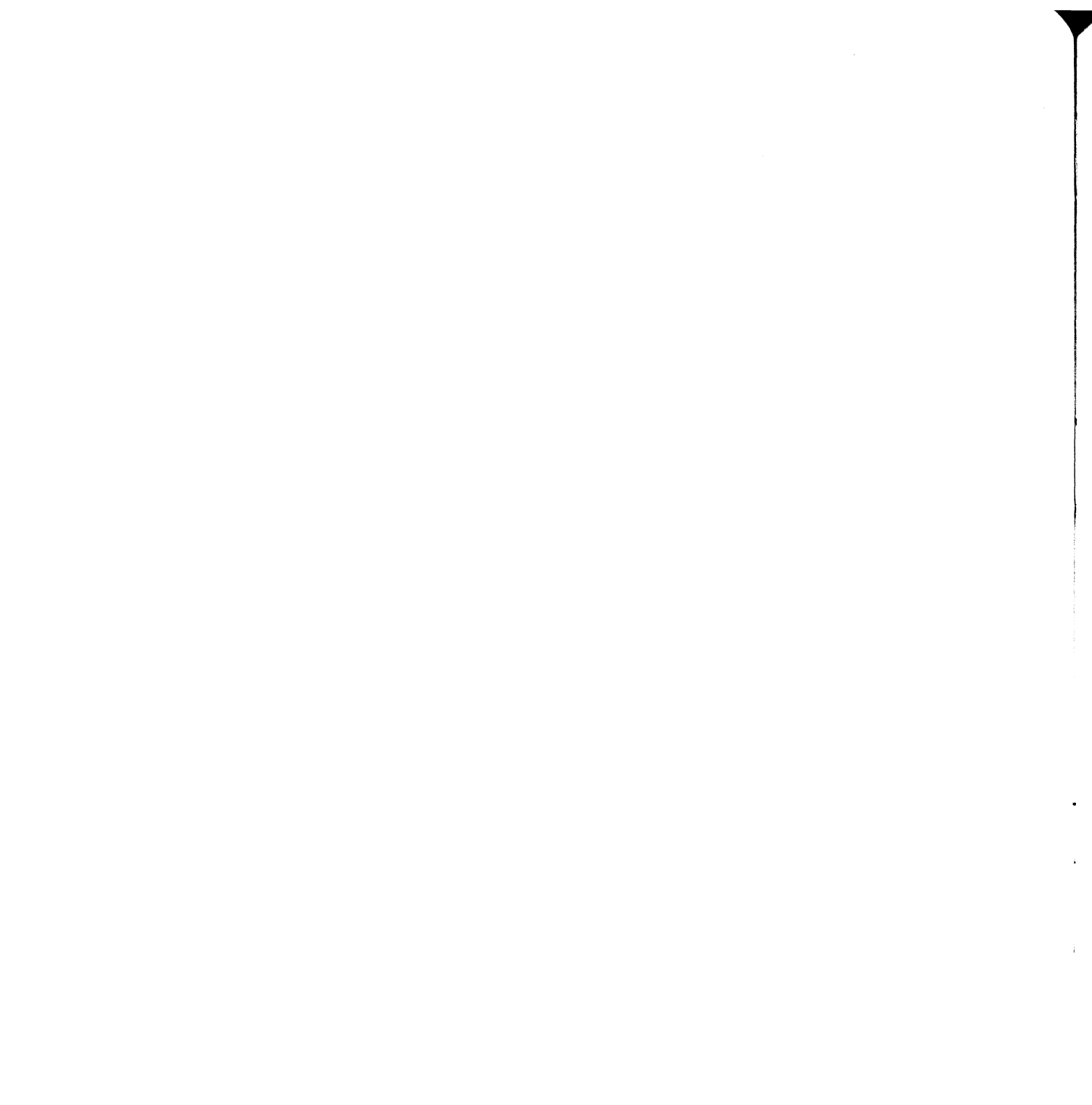
curieux de savoir pourquoi cette fichue sirène avait tant hurlé. Les pompiers de la caserne voisine eux aussi avaient éprouvé le besoin de se remettre de leurs émotions en se buvant un petit pastis.

- Vous vous rendez compte, disait un gros costaud à ses copains, faut vraiment être con, mais con comme c'est pas possible pour couper le câble qui alimente toutes les sirènes de la vallée de la Saône et du Rhône et qu'on avait pris soin de cacher dans un placard de la cité administrative, puis se tournant vers le chauffeur :

Tu crois pas, mon gars, que j'ai raison ? Je vais te dire, si je le tenais celui qu'a fait le coup, pour sûr, il passerait un sale quart d'heure.

Depuis ce terrible jour, des tonnes et des tonnes d'eau ont coulé sous les ponts de la Saône et du Rhône mais le vieux Monsieur, la dame à la poussette, les institutrices de l'école maternelle Pauline Kergomard, la fleuriste et tous les autres continuent de parler du jour où l'usine atomique s'est désintégrée exactement comme si elle s'était vraiment désintégrée.

* Ce récit est dédié aux anglicistes qui connaissent tous les histoires de James Thurber : *La Licorne dans le jardin* – *A l'Université* où l'étudiant rugbyman Bolenciewicz, au lieu de dessiner les cellules placées sous son microscope, dessine le reflet de son œil – et bien sûr *Le jour où le barrage a craqué*, qui m'a inspiré.



Rêveries divagatoires sur le Rhône ...

par Michel Planas

Le RHÔNE

« *Taureau impétueux* », disait Gilbert Tournier. Source de vie. Source d'énergie.

SATOR

AREPO

TENET

OPERA

ROTAS

Le génie de l'Homme obéit aux Dieux.. Mais chacun se prend à la magie du Rhône.
Cette eau vivante va flâner quelque temps au calme trompeur de la Camargue pour
affronter les eaux qu'elle va teinter des sables des Alpes jusqu'aux étangs du
Languedoc

Mais cette féerie cache une sorcière. L'homme dans sa quête de savoir veut tester
sa puissance.
Il maîtrise le fleuve pour endiguer son cours et entraîner sa fougue dans la rotation
des turbines.

Encore **OPERA ROTAS**

Les comptables de l'énergie qui ne savent compter qu'avec des zéros sentent leurs
prévisions s'envoler jusqu'à des éoliennes qui s'emparent du mistral. Bientôt, l'eau,
le ciel et la terre "*sont à tout jamais ses esclaves soumis*" comme l'aurait dit
Kipling sous la plume d'André Maurois.

Comme dans les limons où fleurissent les pêcheurs, l'énergie déchaîne ses pouvoirs.
L'étincelle jaillit partout et s'offre à tous les hommes.

S'y ajoute l'atome.

La fille trop industrielle décourage ses pratiques.

De son énergie on ne sait plus que faire.

Les géants de fer qui courent sur le horizons du Rhône lancent leurs enjambées
dans une course sans fin.

AREPO, réveille toi.

Ton génie doit s'ouvrir et s'évader de la ronde infernale du carré magique.

Toutes les faces du monde doivent se joindre dans une harmonie.

Tous ses compagnons, s'unir pour le chef d'œuvre d'un ouvrage qui épouse les
espoirs des hommes.

Rhône, Axe de vie d'une Europe heureuse de vivre dans ses talents pour les
offrir à tout le genre humain.

Les efforts extraordinaires et remarquables des prospecteurs des ors du Rhône sous
toutes leurs couleurs.

L'or jaune des orpailleurs.

L'or blanc de la houille blanche.

L'or noir des confort des Cévennes....

Tout le monde connaît les grands hommes que le Rhône a inspirés, de Mistral à
Alexandre Arnoux, à Bernard Clavel, et tant d'autres.

Je ne pourrai les citer tous.

Mais il reste ceux que le Rhône a inspiré dans leurs gestes quotidiens.

Une vieille demoiselle, institutrice en retraite dévalait la côte du Moulin par la
route du Parquet, traversait la Nationale et la voie du chemin de fer, et s'installait
sur la digue de Champfort pour ramener les perches, les brèmes, les chevesnes, les
gardons et les ablettes séduits par les beaux vers de terre rouges accrochés à son
hameçon.

Pour la traversée de la Nationale, un rite immuable.
Elle descendait de son vélo, regardait à droite et à gauche et quand la voie était libre, elle traversait la tête droite et remontait sur son vélo, pour recommencer la manœuvre au passage à niveau.
Et puis un jour de mistral, pour une fois, sans regarder, elle s'arrête, pour ramasser une grosse branche morte.
Elle fut tuée sur le coup par une voiture qui n'avait pu la voir, masquée qu'elle était par le tronc des platanes qui bordaient alors la route.

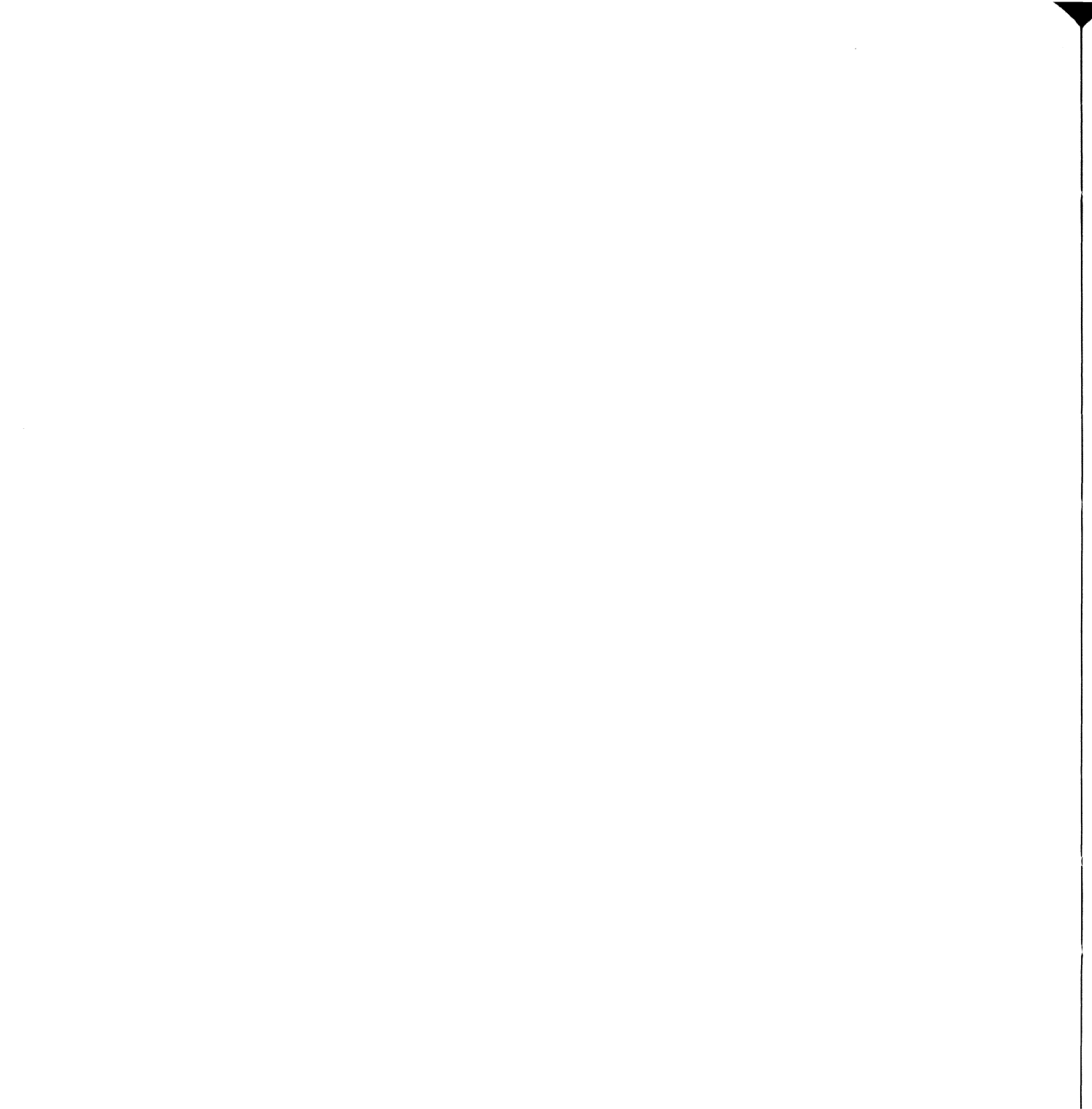
A l'autre bout de la chaîne des envoûtés du Rhône, un maître valet arrogant, que d'aucun disait l'amant de sa patronne, surveillait les bords du Rhône entre Portes et Champfert. Il réparait les cordeaux que mon frère Richard passionné de pêche dans l'air zébré par les flèches multicolores des martins-pêcheurs et moi, allions relever au petit jour, avant le lever du soleil qui agiterait les anguilles. De jour en jour, ils étaient désespérément vides.

Deux détails retinrent l'attention de Richard.
Les hameçons retenaient des lambeaux de mucus d'anguille et parfois des petits morceaux de mâchoires.

Les anguilles avaient donc mordu.
Le lendemain, levés une heure plus tôt que d'habitude. Nous laissons nos vélos à 500 mètres de l'emplacement des cordeaux..

Le braconnier fut pris en flagrant délit..
Il relevait les cordeaux, prenait les poissons et rejetait les cordeaux vides de leurs prises.
Nos cordeaux furent placés beaucoup plus bas et les paniers se remplirent à nouveau.

Que le Rhône puisse toujours remplir les yeux, le cœur et les paniers des adolescents qu'il nous permet de rester.....



Histoire du petit Pouzin (Ardèche)

Par Marcelle Gambus

Je suis une drômoise mâtinée d'ardéchoise à moins que vous ne préfériez, une ardéchoise mâtinée de drômoise, mes géniteurs étant nés chacun dans l'un de ces deux départements. Je suis moi-même native du Pouzin, j'allais dire, par hasard !!!

Si j'ai fait le choix de finir le reste de mon âge en Drôme provençale, de douloureuses racines m'attachent fortement à la terre martyre de ce pauvre village des bords du Rhône, et j'aimerais vous conter en quelques mots son histoire.

Il était une fois un petit Pouzin qui était sorti de l'œuf avant J.C. Il avait brisé sa coquille contre une montagne volcanique sujette aux éboulements, appelée plus tard « montagne en mouvement », ce qui augurait bien des aléas.

Une légende prétend qu'Hannibal, parti d'Espagne, aurait ici franchi le Rhône avec ses éléphants avant de traverser les Alpes.

Sous l'occupation romaine, le petit Pouzin avait grandi à vue d'œil parce que son pont était une voie principale vers le nord et vers l'ouest..

Avant qu'il eût été baptisé, les Vandales l'avaient déjà détruit en 411. En 735, les Sarrazins firent de même. Charles le Chauve lui donna enfin son nom en 875, et lui adjoignit des armoiries qui comportaient trois poussins. C'était un roi généreux.

Les malheurs du petit Pouzin n'en finirent pas pour autant ! Vinrent les guerres de religion. Il fut assiégé en 1562, en 1598, en 1622 et en 1628. Chaque fois il y laissait des plumes et chaque fois, comme le phoenix, il renaissait de ses cendres, puis il se remettait à vivre, tranquillement, pauvrement, sans rien

demander à personne, sous le soleil presque méditerranéen de l'été et sous la brise cévenole de l'hiver.

Et comme il y avait un peu plus de trois siècles qu'il était tranquille, voilà qu'un jour d'août 1944, les américains ont décidé de bombarder ses voies de communication et son dépôt d'essence.

Ils sont bien braves, les américains, ils nous ont libérés mais, comme chacun sait, ils ne bombardent pas très bien, alors, au lieu de toucher les cibles, boum ! le petit Pouzin, en plein cœur . Une fois de plus le voilà déplumé, avec des morts, des blessés, des ruines, l'église, le temple, l'école...

Ils sont revenus,(les américains), quelques jours après, ils ont tué encore quelques personnes, mais ont réussi à toucher le pont. Pas le pont romain,celui-là existe toujours depuis deux mille ans, l'autre, le pont suspendu !

Le petit Pouzin s'est relevé une fois de plus avec un grand courage mais, il n'est plus ce qu'il était, MON petit Pouzin, celui qui m' a vu naître.

Si j'ai un vœu à faire, c'est qu'il retrouve la paix, une fois pour toutes.

HOMMAGE ,

*2002 était la date de parution de notre
précédent "CAHIER DROMOIS"*

Deux ans déjà !

*Durant ces deux années cinq de nos amis nous
ont quittés.*

*Nous nous devons de leur rendre hommage...
Et ayons une pensée pour eux et leur famille !*

Rambert GEORGE

Notre ami le professeur Rambert George, d'Etoile, est décédé à l'âge de 93 ans. Il était notre doyen. Apparenté aux Roux, tanneurs romanais, par sa mère, née Germaine Roux. Marié à une lyonnaise, Jeanne Tillet, c'est dans la ville de son épouse qu'il effectua une carrière universitaire. Agrégé des lettres, il fut d'abord professeur au lycée Ampère, puis à l'Institut d'études politiques et enfin à la faculté des lettres. Il avait consacré sa thèse à André Suarès dont l'œuvre est marquée par la mystique du héros.

Au cours de sa retraite à "la Poulate" à Etoile, il rédigea divers ouvrages sur la Révolution à Etoile, et une chronique sur les Odouard, des notables locaux du XIX^e Siècle.

Cousin de notre président Alain Balsan, Rambert George se distinguait par une courtoisie bienveillante comme on n'en voit plus guère.

P.V.

Maurice DAMEZ

Notre autre doyen, le Docteur Maurice Damez, est également décédé à l'âge de 93 ans. Comme beaucoup de médecins de Valence il était né à Lyon, fils d'un avocat, et avait épousé Henriette Pral, d'une ancienne famille valentinoise. Elève des Chartreux il avait fait de brillantes études de médecine en neuro psychiatrie et, dès son installation à Valence, il avait mené une réelle croisade contre l'alcoolisme. Membre de conseil de l'Ordre des médecins, il était membre de l'Académie de Lyon et, naturellement, de notre compagnie où on appréciait sa culture, son goût pour l'histoire et aussi son humour, certain disait même son ironie. Maurice Damez tenait une place à part dans la vie valentinoise

P.V.

Georges ROUX

Ancien haut fonctionnaire des ministères, en particulier ancien chef de Service à la Direction de l'Urbanisme, Georges Roux demeurait à Dieulefit dans la demeure de ses ancêtres pleine de souvenirs et de livres, rue des Reymonds.

Il était officier de la Légion d'Honneur et Commandeur dans l'Ordre National du Mérite.

Très attaché à son pays natal, il présidait l'association "Pierres Vives" à laquelle on doit notamment le sauvetage et la restauration de l'église Saint-Pierre. Il avait été aussi, longtemps, le président de la fondation des Pays de France du Crédit Agricole Il s'agissait de redonner vie à des lieux campagnards dignes d'intérêt.

Féru d'histoire, Georges Roux était sensible à la beauté des choses, à l'esthétique des architectures, et au rayonnement du pays de Dieulefit. et on lui doit plusieurs publications sur sa ville parues dans la "Revue Drômoise".

P.V.

Henri CHOSSON

Fils d'agriculteur de Châteauneuf de Galaure, Henri Chosson était un pur produit de l'Ecole Normale d'instituteurs de Valence. Il avait notamment enseigné en Afrique. Pendant l'occupation il s'engageait dans la Résistance et cosignait avec Marcel Desgranges, Pierre Lefort et René Ladet un livre sur la Résistance dans le nord de la Drôme, "*Terre d'asile et de révolte*" (éd. Peuple Libre 12993).

Diplômé d'Etat Major et Capitaine de réserve, il était titulaire de la médaille de la Résistance et était officier des Palmes Académiques. Henri Chosson, qui résidait à Andancette, est décédé au cours de l'été 2003 dans sa 84^{ième} année

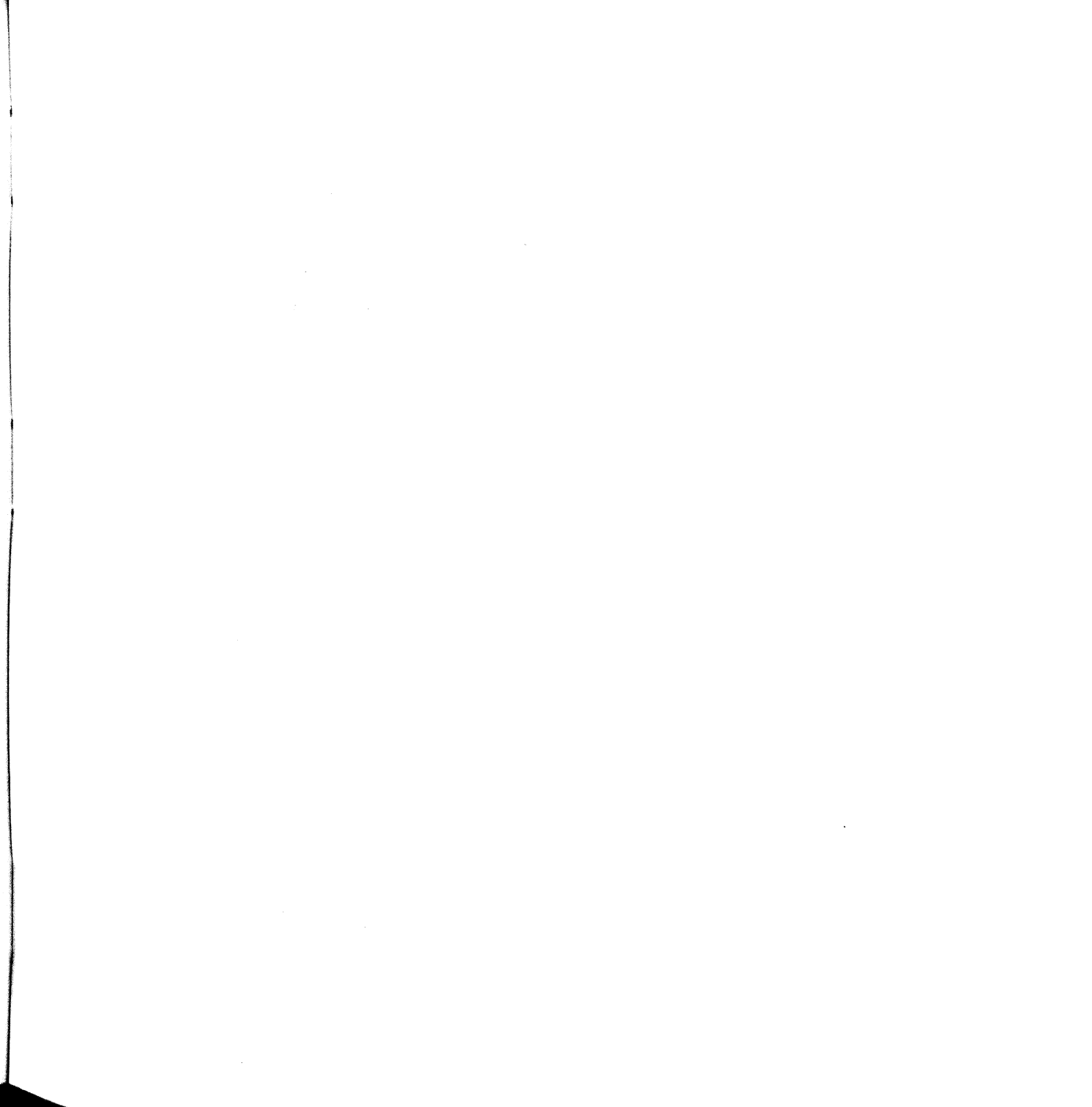
P.V.

Isabelle VALLENTIN du CHEYLARD

Elle était loin d'être une inconnue pour nous. Membre d'Honneur de l'Académie Drômoise depuis 2002, nous l'avons en effet très souvent rencontrée au côté de son époux, le bâtonnier Raymond Vallentin du Cheylard, lui-même membre fondateur et premier président de notre compagnie en 1957. Elle était, de plus, la sœur de notre confrère André de Bretteville et la mère de notre consœur Amicie d'Arces. Née à Marseille, Isabelle de Bretteville devenait montilienne à son mariage en 1934. Elle milita longtemps à la Croix Rouge et s'occupa activement à la "Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de la Drôme", fondée par son mari en 1954. Ouvrant auprès de celui-ci pendant plus de 30 ans, c'est tout naturellement qu'elle lui succède à la présidence, à son décès en 1988. Parfaitement au fait de cette association elle en multiplia les dossiers et sut la mener avec tout le dynamisme qui la caractérisait et réaliser un travail remarquable dans notre département.

D'une grande distinction comme d'un grand caractère, Madame Vallentin du Cheylard aura marqué la vie montilienne et drômoise pendant plus de 60 ans.

J.B.



Liste des MEMBRES FONDATEURS

15 novembre 1957

LETTRES

Jules BLANC	Ecrivain.
Claude BONCOMPAIN	Romancier et essayiste
Paul-Jacques BONZON	Romancier pour enfants
Alain BORNE	Ancien bâtonnier, poète et conférencier.
André BOST	Auteur dramatique
Gaston BOUCHET	Poète, Chancelier de l'Acad. des poètes classiques
CHANTALIERE (G. Faure)	Poète et écrivain patoisant
Félix DELDON	Journaliste et Ecrivain régionaliste, Directeur de l'Académie de Saint-Étienne.
Gabriel FAURE	Ecrivain rhodanien.
Mme. de FLANDREYSY-ESPERANDIEU	Littérature française et provençale.
Marie LAURANDREE-(Mme Laville)	Poétesse et femme de lettres.
Charles LIENARD	Journaliste
Eugène MARTIN	Auteur dramatique
Paul MESSIE	Historien, notaire honoraire.
André MILHAN	Historien, journaliste et essayiste. <i>Secrétaire Général de l'Académie</i>
René MUZELLEC	Poète, nouvelliste et chansonnier
Jean de NEHRO (M. Chareton)	Félibre.
Pierre PONTIES	Poète, dramaturge, conteur et critique.
René RABACHE	Chroniqueur
Pierre RICHARD	Lauréat de l'Institut, poète, romancier sportif, journaliste et essayiste.
Rémy ROURE	Rédacteur au "Figaro" et essayiste.
Pierre de SAINT-PRIX	Publiciste et conférencier, préfet honoraire

Pierre SAUVAGE

Marc-Gilbert SAUVAJON
Paul SERVE
Albert VARNET

Journaliste, directeur des éditions Drôme-Ardèche
du "Dauphiné Libéré"

Auteur dramatique et dialoguiste.
Poète et essayiste
Poète, dramaturge et essayiste.

Trésorier de l'Académie

SCIENCES :

Pierre AGERON
Docteur Claude BERNARD
de BLESSON

Abbé BOISSE
René COURTIN

Daniel FAUCHER

René GILLOUIN
Lucien LESTRA

Maurice PIC

Chanoine Auguste QUIOT
Paul. RICOEUR
Professeur SANTY
Docteur Jacques SARANO
Bâtonnier Henri TURIN
Me. Raymond VALLENTIN
du CHEYLARD

Maurice VERILLON

Spéléologue.

Histoire locale

Ambassadeur de France, droit international et
sciences diplomatiques.

Archéologue

Professeur de faculté de Droit de Paris, économie
et questions européennes.

Doyen honoraire Faculté des Lettres de Toulouse
Correspondant de l'Institut, géographie.

Philosophe et sociologue

Docteur en Pharmacie, Applications industrielles
de la science.

Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, Sénateur, législation
financière.

Philosophie.

Professeur de philosophie à la Sorbonne.

Membre Académie de Médecine

Littérature médicale et philosophie.

Droit et législation.

Histoire régionale, archéologie, numismatique.

Président de l'Académie

Vice-président Conseil Général de la Drôme, chimie

Professeur de VERNEJOUL

Docteur Maurice VERNET

Chirurgien des Hôpitaux, Membre correspondant
de l'Académie de Médecine.

Biologie et métaphysique.

ARTS :

Pierre BEGOU

Marie-Madeleine. BOUVIER

Mme. la Marquise de CHABRILLAN

Pierre CHARBONNIER

Roger CHERDAVOINE

André DELUOL

Paul DEVAL

DINTRAT

HARTMANN

Mme Yvonne LANCON

Charles MAYEUX

Directeur Ecole de Musique de Valence

Directrice Fondatrice "Empi et Riaume"

Artiste peintre

Artiste peintre

Art dramatique, Dr. Compagnie des 7 Couleurs

Sculpteur

Photographie artistique

Statuaire

Sculpteur

Présidente des Jeunesses Musicales de France.

Directeur Conservatoire de Musique de Romans

Secrétaire général des Concerts Colonne

Vice-Président de l'Académie

Musicien compositeur.

Artiste peintre., professeur de dessin

Artiste peintre et hautboïste

Artiste peintre

Organiste

Inspecteur d'Académie, Pt. Chorale Universitaire

Francis POULENC

Pierre PALUE

André RAYNAUD

Maurice SAVIN

Pierre SIMONET

Paul VIGROUX

Cette liste des 61 Membres Fondateurs de l'Académie Drômoise des Lettres, Sciences et Arts est la copie fidèle de celle établie par le Secrétaire Général (devenu ensuite Secrétaire perpétuel) de l'époque, André MILHAN.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADEMIE DRÔMOISE DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS AU 1^{er} OCTOBRE 2004

CLASSE DES LETTRES

Mesdames :

Micheline Cornet, 183 Avenue Maurice Faure - 26000 Valence.
Annie Friche, « Les Gros Plans » - 26300 Alixan.
Marcelle Gambus, « Le Sage » - 26160 La Bégude de Mazenc.
Marcelle Giacomini, Mas de l'Hermitage, 7 chemin des Prés - 26200 Tain l'Hermitage.
Marylène Ponthier, 19 Avenue de Rochemaure - 26200 Montélimar
Suzanne Tiziou, 22 Avenue d'Aygu - 26200 Montélimar.
Lucie Verger, 44 rue Amblard - 26000 Valence. (Membre Emérite)

Messieurs :

Alain Balsan, 1 rue Mirabel Chambaud - 26000 Valence.
Pierre Bérard, 30 rue des Chartreux - 69001 Lyon.
Comte André de Bretteville, Château La Gardette - 26270 Livron
André Charretier, 10 rue Sainte Thérèse - 26000 Valence.
Jean-Noël Couriol, « Village », 26400 Beaufort-sur-Gervanne.
Jacques Delatour, 7 rue Thiers - 26000 Valence.
Bernard Delpal, « Les Rouvières » - 26220 Dieulefit.
Jean Durand, « Vieux Village » - 26740 Savasse.

Jean Escoffier, « La Grande Maison », 1 place du Centenaire – 26110 Vinsobres
Laurent Jacquot, 11 rue Raphaël Dorne – 26100 Romans
Jean Laget, « Les Laurons » - 26110 Nyons
Jean Lovie, « Les Chêons » - 26120 La Baume-Cornillanne.
Docteur Michel Planas, Villa « Sol », 81 boulevard Remparts – 26800 Etoile-sur-Rhône
Henri Pouzin, « Le Chalandou », rue Ernest Martin – 26750 Génissieux.
Pierre Sogno, 4 avenue de la Gare – 26700 Pierrelatte.
Pierre Vallier –ancien Président – 7 rue Buffon -26000 Valence.

CLASSE DES SCIENCES

Mesdames :

Marquise Amicie d'Arces, « Le Breuil » - 71140 Malfat.

Messieurs :

Docteur Pierre André, 360 avenue Victor Hugo – 26000 Valence.
Jean Berthon, « La Résidence », 2 avenue John Fitzgerald Kennedy – 26200 Montélimar
Docteur Edmond Estour, Quartier Foissonnet – 26760 Beaumont-lès-Valence
Docteur Jacques Mazade, 1 Quai Pellatours - 26300 Bourg-de-Péage.
Docteur Jean Mouton, 86 Avenue Général de Gaulle – 26700 Pierrelatte.
Pierre Réveillet, 4 rue Saunière - 26000 Valence.
Docteur Jacques Sarano, ancien Président 76 rue du 4 Septembre – 26000 Valence –
Membre Fondateur
Freddy Tondeur, rue Toesca – 26110 Nyons.
Robert Vivian, 9 Allée Sully – 38130 Echirolles

CLASSE DES ARTS

Mesdames :

Frédérique Bon **Présidente d'Honneur**, 26600 Chanos-Curson.

Yvonne Lançon, **Ancienne Présidente**, 65 Avenue Camus – 44000 Nantes

Membre Fondateur – Membre Emérite.

Christiane Marandet, « Le Village » - 26720 Mirmande

Messieurs :

Bruno Durieux, Mairie de Grignan- 26230 Grignan

Henry Fuoc, « Cagnards » - 26400 Saou.

Pierre-Louis Gauthier, Chemin des Combes – 26150 Die.

Abbé Raoul Lambert des Cilleuls, 11 rue Clos Gaillard – 26000 Valence

Guy Marandet, « La Grande Maison » - 26720 Mirmande.

Louis Monier, 10 rue Martel – 75010 Paris

Membre correspondant

Frédéric Morin, « Verre en forme » Route d'Etoile -26800 Montoison

Pierre Palué, 26260 Chavannes.

Membre Fondateur

Yvon Tardy, 204 avenue Victor Hugo -26000 Valence

Toros Rast Klan, 38 rue Freycinet – 26100 Romans

++++++

